

PAGES
MANQUANTES



PROVINCE DE QUEBEC
(CANADA)

TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du "Guide de Colon" au

MINISTERE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.

Souvenirs de Vacances

Qui m'appelle là-bas? Hélas! c'est la saison:
L'âme comme le corps a sa fièvre chronique;
Et l'automne, en venant vers moi, me communique
Le regret de la vieille et lointaine maison.

Qui m'appelle? Ce sont les brouillards des rivières
Où monte le soleil ainsi qu'un ostensor;
C'est le velours des prés immenses; c'est le soir
Que parfume âprement le suc des chénévières.

Ce sont les bluets neufs tâchant de reflleurir
Dans le pauvre tapis tout hérissé de chaume;
Les arbres qui, déjà pareils à des fantômes,
Preignent la pourpre et l'or en se sentant mourir.

Et le verger aux grands pruniers, et la fontaine
Qui berçait mon travail d'un bruit continu,
Et les astres moins purs en un plus tendre ciel,
Et la maison, hélas! si vieille et si lointaine;

C'est toi, pays natal, qui là-bas me souris,
Toi, terre maternelle à qui tout se compare
Et près de qui, toujours, le tableau le plus rare
N'est qu'un exil brillant où le coeur n'est pas pris...

Et le pays natal tient dans la moindre chose,
Une porte, un foyer,—ah! j'ai dit: un foyer,
Que mon coeur ardemment veut revoir, et qu'il n'ose...
Un chant d'oiseau, un banc, une ombre de noyer,

Car la mort a passé sur tout ce que j'aimais!
Par une pitié, presque lâche peut-être,
Je n'ose plus revoir, je n'ose plus connaître,
Le doux sol adoré qui m'appelle à jamais.

Emile HINZELIN.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada, numéro: - - - - - 10 cts

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste:

Montréal et Etranger, le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Vol. 2, No 9 Montréal, Septembre 1909

Simple Notes

UNE gravure publiée plus loin et représentant une famille de colon m'a rappelé une page d'Auguste Béchard sur Jean Martel. Celui-ci était le fils d'Honoré Martel, venu au pays vers le milieu du dix-septième siècle.

Cet Honoré Martel, qui paraît être le premier de son nom établi dans la Nouvelle-France, se fixa d'abord à Québec. En 1668, il se mariait, à Québec, avec Marguerite L'Admiraut ou Lamiraud. Ils eurent quatorze enfants, dont six naquirent à Québec, quatre à la Pointe-aux-Trembles, et les quatre autres à Québec même. Ceci me porte à croire qu'il revint à la ville après avoir été demeurer à la Pointe-aux-Trembles, de 1680 à 1689.

Jean, le sujet de cet article, était le deuxième enfant de cette famille de quatorze: il naquit le 4 janvier 1671. Il se fixa à Québec, où il devint marchand, et, en 1703, à l'âge de trente-et-un ans et quelques mois, il épousa Marie-Anne Rouville.

De cette première femme, Jean Martel eut neuf enfants, tous nés à Québec, et, chose assez remarquable, tous des garçons, dont deux furent prêtres...

Vers 1722, Jean Martel, devenu veuf, paraît avoir quitté Québec pour aller s'établir à la Baie St-Paul, où il se mariait, pour la deuxième fois, à Anne Simard, en 1724. De cette deuxième union naquirent cinq enfants: trois garçons et deux filles, nés à la Baie St-Paul.

Redevenu veuf en 1731, il se remariait en 1732, pour la troisième fois, à la baie St-Paul avec Marie-Josephte Lavoye. De cette union, il eut cinq enfants.

Veuf pour la troisième fois, en 1741, il prenait sa quatrième femme, l'année suivante. Il avait alors soixante-douze ans. Cette quatrième femme se nommait Marie-Clotilde Desbien, de l'Isle-aux-Coudres. Elle n'était âgée que de dix-huit ans!

De cette quatrième et dernière union, sortirent dix enfants: trois garçons et sept filles. La dernière, Marie-Louise, naquit le 1er janvier 1761, et son père, à cette date, était âgé de quatre-vingt-dix ans!... Il mourut l'année suivante et fut inhumé à la Baie St-Paul.

Ce vigoureux Jean Martel eut donc vingt-neuf enfants de ses quatre femmes et faisait baptiser lorsqu'il n'avait plus que dix ans pour finir son siècle.

* * *

Les détails si intéressants que nous donnait Tante Pierrette sur la Gaspésie, à la fin de son dernier article: "En terres nouvelles," auraient dû être attribués à M. Eugène Rouillard, fonctionnaire provincial, et l'un de ceux dont les travaux contribuent le plus à rétablir les aspects méconnus ou mal connus de notre histoire ou de nos richesses naturelles. M. Rouillard est un ancien confrère.

D'Argenson.

Dans
nos Montagnes
Rocheuses

Alpinisme

Canadien

Par
PIERRE
VOYER

LES hommes du Neuvième Bataillon de Québec qui firent la campagne de 1885 purent, grâce à l'entregent du regretté colonel Amyot, pénétrer dans les montagnes Rocheuses jusqu'à la rivière Fraser. Si le pont avait été terminé, peut-être se seraient-ils rendus jusqu'au versant occidental. Ils en virent cependant assez pour rapporter, de ce spectacle unique, un souvenir qui n'a pas dû s'effacer.

Je n'ai pas à refaire ici des descriptions déjà connues, dépassant, d'ailleurs, le cadre de cet article et auxquelles suppléent quelque peu les gravures publiées dans le dernier numéro et dans celui-ci. On me permettra seulement de rappeler qu'écrivant, pour un quotidien de Québec, un récit succinct de l'excursion, je terminai en disant à peu près ceci: On a prétendu que le nord du lac Supérieur et les montagnes Rocheuses seraient les deux "black spots" du réseau du Pacifique Canadien; qu'ils ne lui vaudraient que des notes à payer, jamais de recettes à encaisser. C'est bien possible pour le nord du lac Supérieur, mais je serais bien surpris si les montagnes Rocheuses ne devenaient pas une source de revenus, non seulement par l'attraction qu'elles exerceront quand elles seront connues, mais par les diverses industries latérales qu'une compagnie riche et entreprenante y établira.

Or, la première de ces industries qui fut établie fut celle des grands hôtels-sanatoria avec tous leurs accessoires—Banff entre au-

tres. La dernière est l'encouragement donné à l'alpinisme. Ici, l'initiative privée et le travail du Canadian Alpine Club ont activement collaboré avec la compagnie.

On aura une meilleure idée de ce double accomplissement en lisant ces lignes publiées il y a déjà quelque temps dans un grand quotidien.

Les Alpes de la Suisse, disait-il, sont



Une scène d'alpinisme

Alpinisme Canadien

plus massives, plus considérables, plus cruelles, plus froides que les Alpes du Canada, mais en beauté elles ne peuvent être comparées avec nos montagnes en Colombie Anglaise. C'est en ces termes que M. A. O. Wheeler, de Calgary, le président du Canadian Alpine Club, résume ses impressions de son récent voyage en Suisse.



Autre scène d'alpinisme

M. Wheeler est allé en Europe pour assister en qualité de représentant du Canada, au dîner annuel du Club Alpin de la Grande-Bretagne, et après avoir été présent à cette réunion, il saisit l'occasion de se rendre en Suisse et de voir de ses yeux si les Alpes étaient plus intéressantes que les Rocheuses et les Selkirks. Il est arrivé à Montréal, hier matin, et avant de par-

tir à Calgary, il est allé aux bureaux du Pacifique Canadien.

M. Wheeler est d'opinion que les Alpes Suisses sont beaucoup plus dangereuses à escalader que les Rocheuses.

Il cite le cas d'un jeune homme qui perdit la vie en sa présence.

Il était le fils de Sir Henry Bergne, et en compagnie de deux amis et de plusieurs guides il conduisait M. Wheeler à travers la chaîne Mischabel.

Rendu près du Don, la plus haute montagne de la Suisse, il perdit pied et tomba dans un précipice.

Il se tua instantanément.

Les Alpes Suisses, continue M. Wheeler, ne possèdent pas la merveilleuse richesse forestière qui ajoute tant au charme des montagnes canadiennes, elles n'ont pas non plus ce brillant coloris.

Nos glaciers au bord des forêts, nos torrents dont les eaux vertes, laiteuses constituent un contraste si frappant avec les fonds avoisinants, nos lacs au coloris si varié, ce sont là toutes des choses que vous ne voyez pas dans les Alpes Suisses.

D'un autre côté, celles-ci ont quelque chose que nos montagnes n'ont pas, c'est une population.

Vous voyez des huttes piquées çà et là à des hauteurs apparemment inaccessibles sur le versant des montagnes. Tout cela, naturelle-

ment, a son charme, mais c'est mon opinion que nos Alpes canadiennes ne peuvent que gagner en comparaison avec celles de la Suisse.

M. Wheeler a été enchanté du cordial accueil qu'il a reçu des membres du Club Alpin en Angleterre et il dit qu'il a été étroitement interrogé relativement aux Rocheuses par plusieurs qui ont l'intention

de les visiter.

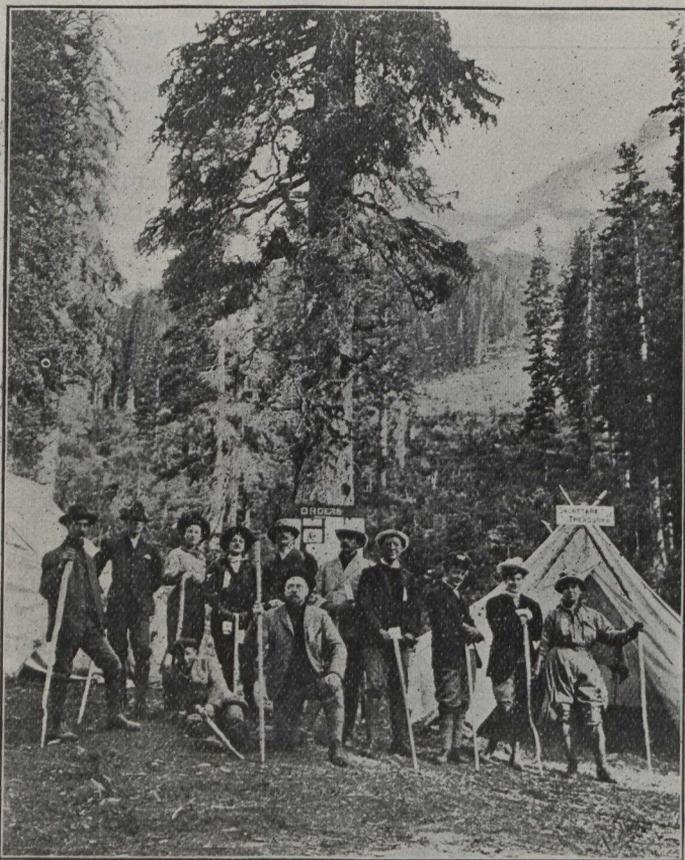
Le Canadian Alpine Club compte actuellement 325 membres, y compris les représentants de l'Afrique Sud, l'Australie, de France, d'Ecosse, d'Angleterre, d'Irlande, de dix Etats de l'Union et de tout le Canada.

Pas moins de 150 membres ont pris part



Maintenant, si, avant de vous essayer le pied et le rein, vous voulez connaître en plus précis ce que c'est qu'un grimpeur, Zamacois va vous l'apprendre.

Les grimpeurs sont généralement bronzés. Ils ont gagné leur teint hâlé en approchant du soleil. Leur accoutrement est



Le Club alpin canadien après une étape

au campement de l'année passée.

J'ajouterai ces deux autres renseignements: il y a, à la disposition des ascensionnistes des montagnes Rocheuses, des guides suisses d'expérience éprouvée, retenus à grand prix.

Et pour être reçu membre actif du club d'Alpinisme Canadien, il faut avoir grimpé au moins 10,000 pieds.

spécial et compliqué. C'est l'uniforme des lutteurs contre la mort, l'uniforme des David alpins habitués à se mesurer contre des Goliath de plus de quatre mille mètres de haut. Leur petit chapeau est en feutre marron verdâtre. Il eut pour teinturier les rafales de neige et les nuages humides. Il s'orne d'une flore bizarre, presque inconnue des botanistes d'en bas,



Le Club alpin canadien en campement

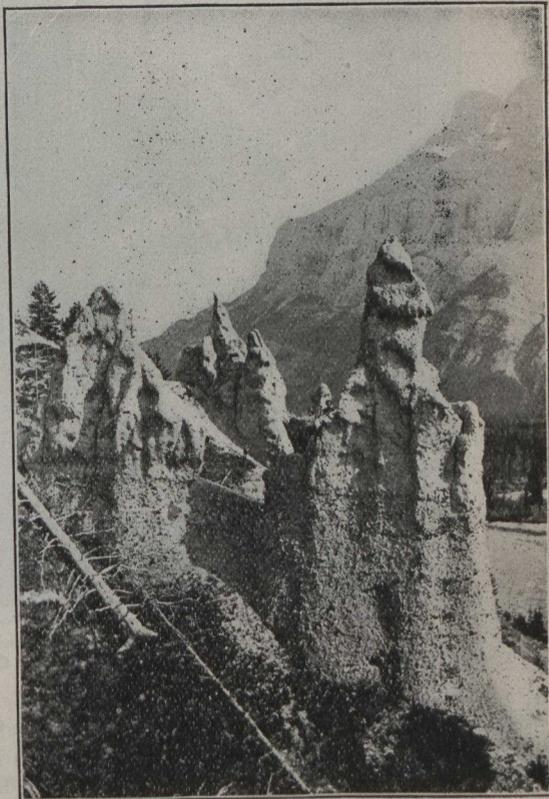
ou d'une plume d'oiseau de tout lâ-haut. Le ton de leur vêtement est indéfinissable. C'est la couleur des régions ingrates, où rien ne pousse plus; couleur de précipice, de gouffre sans fond, couleur d'avalanche pierreuse... Les grimpeurs portent en sautoir une grande corde. Cette corde donne la chair de poule aux spectateurs. C'est au bout de ce chanvre fragile que les grimpeurs s'élancent au-dessus des abîmes... Brrr ! Les passants les examinent de près avec curiosité et une respectueuse admiration. Les grimpeurs, pendant ce temps, feignent de ne pas remarquer l'attention dont ils sont l'objet. Leur existence est, la plupart du temps, suspendue à un fil. Ce fil, ils le portent en bandoulière: quoi d'extraordinaire à cela?

Dans le dos, ils ont un sac aux solides bretelles.

—Que peut-il y avoir dans ce sac mystérieux? songent, en tournant autour d'eux, les badauds. Des accessoires effrayants, probablement des cordes à noeuds pour explorer les crevasses béantes, des échelles pour escalader les parois à pic?...

Seul, le grimpeur sait qu'il y a dans ce sac une chemise de flanelle de rechange et un morceau de pain.

Ce n'est pas tout. Sur leur chapeau, les grimpeurs laissent les lunettes, qu'ils rabattront pour pouvoir regarder en face les neiges éternelles. Ils ont au côté une gourde pleine de rhum, où ils puiseront l'audace ou la vie au moment du découragement ou du péril. Ils portent à la ceinture d'étranges instruments de fer à

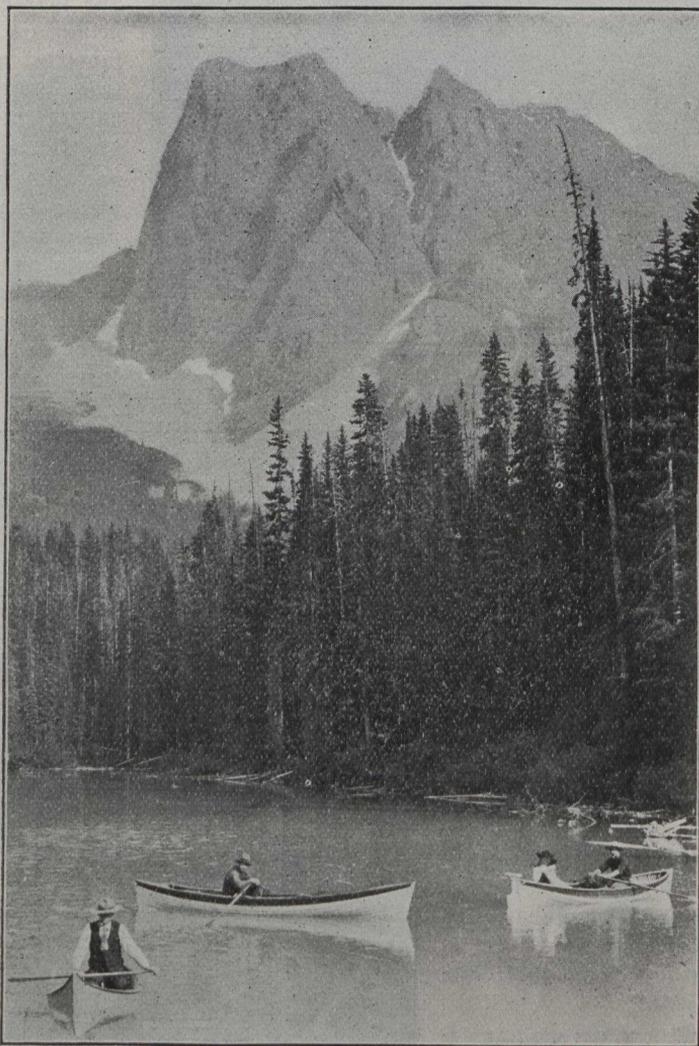


LES HOODOOS—Colonnes naturelles près de Banff

courroies qui sont des patins; ils tiennent à la main un piolet ou pioche, dont le fer est soigneusement enfermé dans une gaine de cuir.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, dans

rait qu'une partie de la montagne, un peu bourbeuse, est restée collée après leurs semelles. Et quelles semelles! Si ferrées de clous que les grimpeurs ont l'air de marcher sur des mâchoires de requins! Quel



Le mont Burgess et le lac de l'Émeraude

l'équipement des grimpeurs, ce sont les chaussures. Celles-ci sont si énormes, si pesantes, qu'elles semblent, à elles seules, devoir retenir sur le sol l'alpiniste pris de vertige. Ce doit être le lest du grimpeur titubant. Elles sont formidables. On croi-

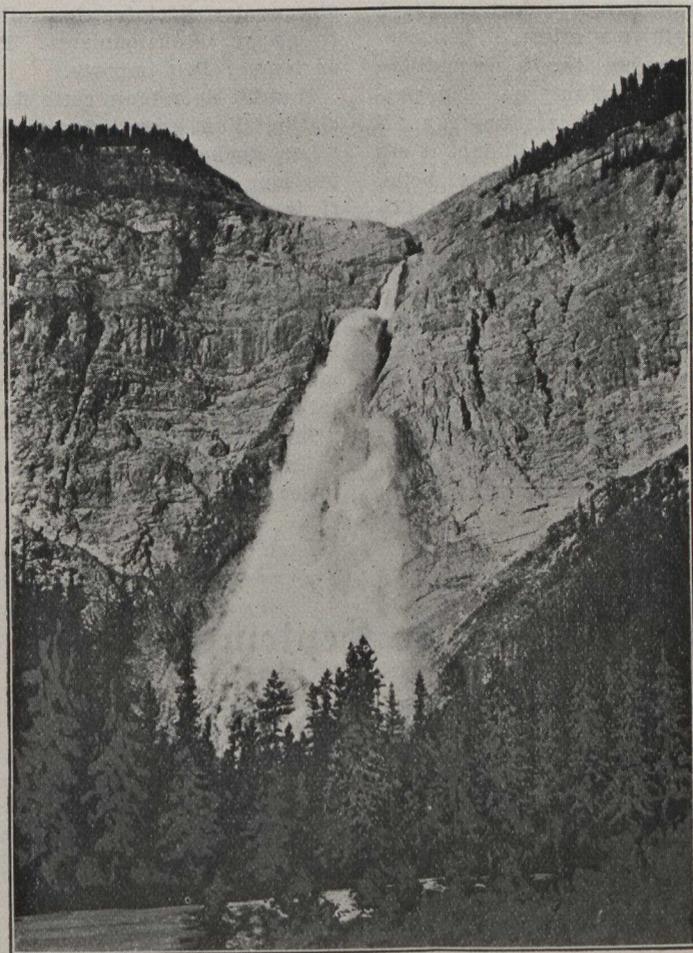
coup de pied ils donneraient avec ces massues, s'ils ne devaient renoncer à l'espoir de les lever assez haut!

Maintenant, à quoi servent les grimpeurs alpins? Personne n'en a jamais rien su. Quand on les interroge, ils parlent de

Alpinisme Canadien

la griserie des sommets, du frisson de l'altitude, du plaisir qu'il y a à vaincre une cime sauvage et à lui mettre, si j'ose dire, le pied sur la gorge... Peut-être sont-ils sincères. Il ne faut faire aux alpinistes nulle peine, même légère, et, du moment qu'il ne se trouve autour d'eux ni parents,

Au cri de: "La montagne pour tous!" on a causé, en ces temps derniers, de bien vifs chagrins aux alpinistes d'Europe. Car ce cri a été suivi de l'installation de petits railways, genre spécial, qui transportent les gens, en un rien de temps et en toutes aises et confort, aux sommets dont



Les Chutes Takakkow

ni amis ayant assez d'influence pour les empêcher d'ajouter tant de chances de mourir à toutes celles qu'ont déjà les gens qui demeurent bien tranquilles au coin de leur feu, je ne vois pas pourquoi nous nous mêlerions de ce qui ne nous regarde pas...



la jouissance semblait à tout jamais réservée aux grimpeurs professionnels. En 1907, le Bonhomme Chrysale, des "Annales", reproduisait cet entrefilet d'un journal suisse:

"La vogue obtenue par le chemin de fer de la Jungfrau excite l'émulation. On

se propose d'en construire un jusqu'au sommet du Cervin. Mais ce projet rencontre des résistances. L'opinion publique s'en émeut, elle considère que c'est profaner ce mont célèbre que d'y amener la foule banale des touristes; une pétition, rédigée dans ce sens, et adressée au Conseil fédéral, se couvre de signatures."

L'opposition n'a pas prévalu, car un guide de voyage publié en mai dernier dit, à l'article de l'alpinisme suisse: "Des centaines de chemins de fer à crémaillère fonctionnent, aujourd'hui, un peu partout." Puis parlant de la Jungfrau, il ajoute: "Deux rails d'acier sillonnent ses flancs neigeux. En est-elle moins belle, moins imposante, et, quand le soleil l'illumine de ses rayons de pourpre et d'or, a-t-elle moins de majesté et d'éclat? Cette locomotive, suivie de trois wagonnets, qui chemine, le plus souvent, sous terre, dans le labyrinthe des tunnels, n'a pas plus d'importance, comparée à sa masse énorme, qu'un puceron sur l'écorce d'un chêne. Cela ne compte pas. Cela est imperceptible. Donc, le colosse, au point de vue esthétique et pittoresque, ne subit aucun

dommage. Donc, les ennemis du funiculaire obéissent à des considérations purement sentimentales et, par conséquent, irréflechies,—ce qu'il fallait démontrer!..."



Nos montagnes Rocheuses sont encore vierges des atteintes des railways et des tramways ascensionnistes. Pour combien de temps? Peu importe.

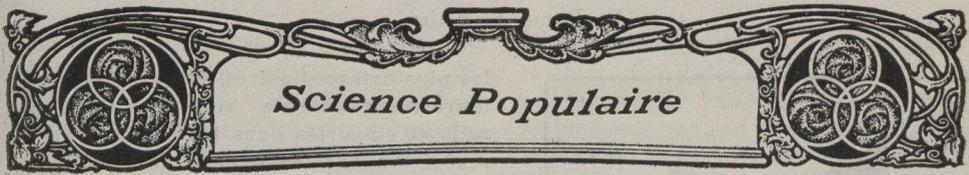
Il suffit de retenir cette flatteuse appréciation d'un grand voyageur allemand: "Les Rocheuses sont inférieures aux Alpes sous peu de rapport et leur sont supérieures sous beaucoup d'autres, la grande infériorité étant d'être loin des centres et la plus forte supériorité d'être restées... naturelles." A mes compatriotes épris d'alpinisme ou simplement du spectacle de belles montagnes, de pics audacieux, de monts toujours enneigés, je me contenterai de répéter la phrase de Châteaubriand: "Je suis allé bien loin admirer les scènes de la nature; j'aurais pu me contenter de celles de mon pays natal."

Nuit de Septembre

La nuit sur l'horizon étend ses grandes ailes...
Au firmament d'azur, d'innombrables étoiles
Etincellent partout comme des diamants,
Pendant qu'à l'Occident, pliant ses sombres voiles,
Un lourd nuage fuit leurs rayons éclatants.
De célestes lueurs, scintillante, embrasée,
La mer, en se calmant, semble se réjouir.
Le rivage s'endort, et la vague affaissée
Ose à peine se plaindre en y venant mourir.

Je chante en contemplant ces scènes toujours belles,
Et mon âme vers Dieu se plaft à remonter,
Qui sait si cette lune aux splendeurs immortelles,
N'est pas son oeil divin, revenant visiter
Notre Globe qu'il aime en dépit de ses fanges?
Et ces astres sans nombre illuminant la nuit,
Qui sait s'ils ne sont pas les prunelles des anges
Dont la troupe fidèle en l'adorant le suit?

Hon. A. B. ROUTHIER.



Cyclones, Tornades et Trombes

Par Daniel Bellet

TOUT est mouvement dans la nature, et aussi bien dans l'atmosphère qui nous environne que dans le milieu même où nous vivons; mais ces mouvements de l'atmosphère, normalement assez calmes et se manifestant sous la forme de vents plus ou moins réguliers, se changent parfois en troubles intenses. De là les orages, les tempêtes, les trombes ou les tornades et enfin les cyclones.

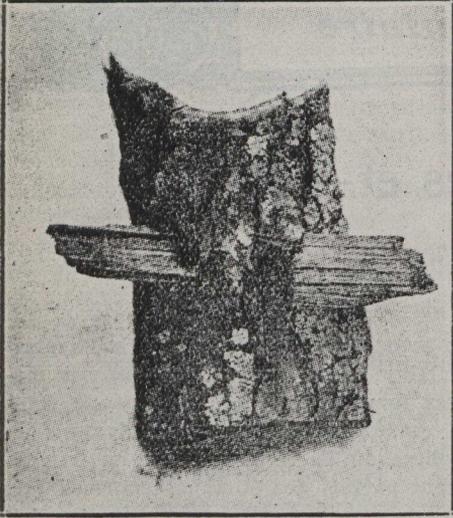
Les tempêtes et les orages sont les moins inquiétantes de ces manifestations, en dépit des conséquences graves qu'ils entraînent; les tempêtes notamment causent bien des désastres parmi les navires qui se trouvent dans le voisinage des côtes. Mais les autres troubles atmosphériques ont le caractère "giratoire", suivant l'expression savante, c'est-à-dire qu'ils prennent un mouvement de tournoiement qui leur donne à la fois une vitesse et une violence terriblement dangereuse. Généralement dans le cyclone, ce tournoiement de la masse d'air s'accomplit par rotation autour d'un centre qui lui-même se déplace lentement en décrivant une courbe redoutable sur une partie de la surface de la terre.

Quelle est la cause des cyclones? Question à laquelle on ne peut guère répondre d'une façon précise: c'est sans doute la condensation brusque d'une énorme masse de vapeurs. Il en résulte une diminution de pression, la formation d'une colonne d'air ascendante et un appel des couches d'air voisines, qui se précipitent pour combler le vide formé et qui, déviées par la rotation de la terre, se met-

tent à tourner autour du centre d'aspiration. Il y aurait trop à dire sur ces météores formidables, dont le sens de rotation est toujours le même, suivant l'hémisphère où ils se produisent, et qui dévastent parfois des étendues énormes, par suite du cercle qu'ils décrivent. On sait que souvent un même cyclone traverse toute l'immense Confédération américaine et la plus grande partie de l'Atlantique.

Les trombes et les tornades (qu'on appelle "tornados" aux Etats-Unis) ont au moins cet avantage qu'elles ne couvrent qu'un espace restreint: elles ne sont produites que par le déplacement d'une masse d'air d'un faible volume. Surgissant brusquement dans une atmosphère absolument calme, elles se dirigent généralement du sud-ouest au nord-est, tracent comme une bande de ruines sur le chemin bien déterminé qu'elles suivent. Elles se présentent presque toujours sous l'apparence extérieure d'une sorte d'entonnoir fait de nuées sombres, qui s'avance en tournant sur lui-même avec une vitesse de rotation de plus de cent mètres à la seconde!

On comprend dès lors que, sur les quelques points où elle se fait sentir, la trombe ou la tornade exerce des ravages aussi terribles que le cyclone. La France en sait maintenant quelque chose: ces phénomènes atmosphériques que nous ignorions à peu près complètement, viennent nous visiter depuis quelque temps. On se rappelle peut-être la trombe qui enleva notamment un pont à Saint-Claude, en 1890, et l'on n'a certes pas oublié celles de juillet et de



Eclat de bois enfoncé dans l'écorce d'un arbre

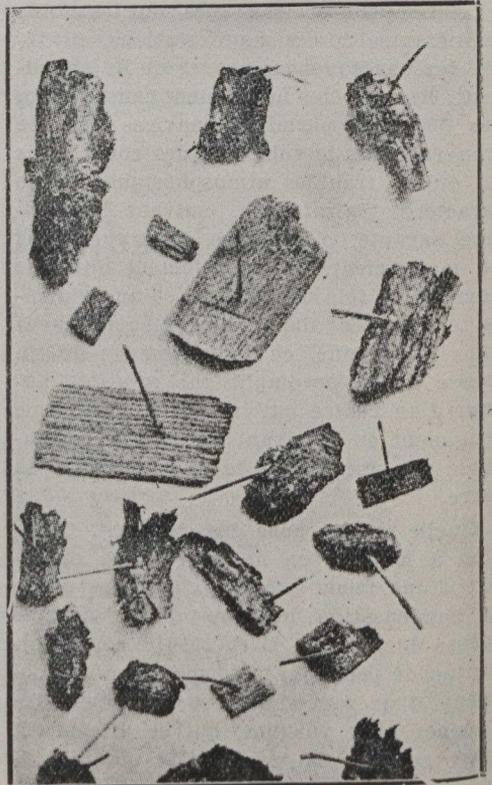
septembre 1896 et de juillet 1897 qui se sont abattues sur la région de Paris.

Lors de ces catastrophes (le mot n'est pas trop fort) on avait eu des exemples caractéristiques des ravages qu'elles peuvent entraîner; mais pour en juger pleinement, il faut aller aux Etats-Unis. Ici ces troubles atmosphériques sont d'une fréquence extraordinaire.

On ne peut se faire une idée des désastres causés ainsi dans ce pays. Le 27 mai 1896 s'est abattu, sur la ville de Saint-Louis, un des plus terribles cyclones de notre siècle: naturellement on ne compta pas les tramways renversés et brisés par le vent; des centaines et des centaines de maisons furent rasées. A la même date de l'année 1895, Wellington avait été presque rasé par un de ces épouvantables météores: il faut dire que cette ville est en pleine région des tornades et que, quand on reconnaît les signes précurseurs d'une de ces catastrophes, les enfants des écoles sont habitués, au son d'une cloche spéciale, à descendre en toute hâte dans les caves, où ils sont généralement à l'abri des effondrements de murailles.

Le vent, dans sa violence épouvantable, se livre aux fantaisies les plus variées et

les plus extraordinaires. Des trains entiers lourdement chargés sont soulevés des rails et emportés dans les champs: voitures et wagons retombent les roues en l'air; bien entendu, le plus souvent, les morts se comptent par centaines. Mais parfois la trombe épargne curieusement les êtres vivants, même ceux qu'elle emporte à de grandes distances: c'est ainsi que, lors de la trombe qui s'abattit en 1882 sur Grinnell, dans l'Etat d'Iowa, on retrouva bien vivant, à trois cents mètres de son écurie, un cheval qui portait encore son licol, auquel était demeurée fixée une partie de son râtelier. Des femmes, des hommes, ont été parfois transportés de la sorte sans blessures graves. On a vu des toitures en zinc emportées à plus de vingt-cinq milles de distance, des maisons soulevées de leurs fondations et déposées "tout d'une pièce" un peu plus loin.



Brins de paille projetés par le cyclone

Cyclones, Tornades et Trombes

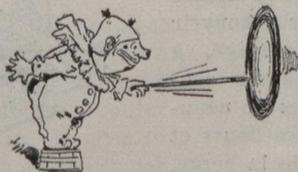
Pour les maisons il se produit fréquemment un phénomène parfaitement explicable, mais qui n'en est pas moins bien curieux. Le cyclone, la trombe, entraînant une masse d'air énorme, fait le vide non seulement derrière elle, mais encore le long de la route qu'elle suit: c'est comme le train qui attire sur la voie les feuilles déposées de part et d'autre des rails. Par suite, quand elle vient à passer le long de la façade d'une maison, celle-ci éclate, pour ainsi dire: la façade, attirée par la dépression et repoussée en même temps par la pression normale qui existe à l'intérieur du bâtiment, se détache et s'abat extérieurement, parfois en demeurant en un bloc, et l'intérieur de la maison est au grand air, sans que rien soit dérangé dans les différentes pièces. C'est comme une scène de théâtre improvisée.

Ce qui fait mieux sentir que tout la force prodigieuse de ces formidables troubles atmosphériques, c'est qu'ils peuvent transformer en terribles projectiles les choses qui semblent le moins donner de prise au vent, ou qui, par leur légèreté même, paraissent incapables d'aucune force de pénétration. C'est que, comme les balles des fusils modernes à petit calibre, elles sont animées d'une vitesse fantastique, et cette vitesse compense amplement leur faible poids.

La boue est lancée avec tant de force sur les vêtements que le lavage ne peut plus l'enlever. A Mount-Carmel, le 4 juin 1877, une brique trouée, sans s'écorner, le mur en planches et en lattes d'une maison, puis traverse deux cloisons et se loge dans le mur du fond. Des clous sont enfoncés la tête la première dans des portes; lors du désastre de Grinnel dont nous avons déjà parlé, une grande planche vint s'incruster dans un plancher en y faisant une fente presque aussi nette que celle que

produirait un outil. Le 25 avril 1893, à Norman, une pelle était précipitée contre un chêne et y pénétrait de la moitié de sa longueur par son tranchant: la pelle et la section de l'arbre, l'une enfoncée dans l'autre, constituent une telle curiosité, même aux Etats-Unis, qu'elles furent exposées à l'exposition d'Oaklahoma. Mais les deux photographies ici reproduites sont certainement ce qu'il y a de plus extraordinaire, en la matière. Dans l'une voici un éclat de bois qui a traversé de part en part l'écorce d'un arbre; dans l'autre, qui réunit toute une série d'échantillons appartenant à la Société Royale météorologique d'Angleterre, ce sont des brins de paille, de simples fétus, qui ont joué ce rôle de projectiles dont nous parlions tout à l'heure, et qui ont pénétré, comme des clous sous le choc d'un marteau, dans l'écorce d'arbres et même dans des éclats de bois.

Après cela, on avouera qu'il faut s'attendre à tout de la part des trombes et des cyclones, et l'homme se sent bien faible en face de ces terribles manifestations des forces naturelles. Que peut-il en effet, même en faisant appel à tous les secours de la science moderne, pour lutter contre la toute-puissance de ces éléments déchaînés? Il lui est impossible de lutter directement, et même ses plus solides constructions métalliques ne résistent pas toujours à ces vents qui transforment en clous des brins de paille; il est vrai que du moins il peut prévoir presque à coup sûr les cyclones. Grâce à leur forme de rotation concentrique, grâce à ce qu'ils suivent une marche toujours identique, les cyclones sont déjà signalés télégraphiquement d'un bord à l'autre de l'Atlantique; et ce service d'observations météorologiques sert à épargner bien des existences, en avisant du danger qui approche.



Un vrai pêcheur

à
la
ligne



QUAND Mme Placide vit partir son mari pour la pêche, elle ne put s'interdire de lui faire ces excellentes recommandations: "Ne te baigne pas; couvre-toi bien quand tombera la fraîcheur du soir; rentre de bonne heure."

Sans répondre, M. Placide s'en fut, coiffé d'un vaste chapeau de jonc, portant en bandoulière sa canne à pêche démontée et le panier contenant les boîtes de fer blanc remplies d'amorces, d'appâts, de grains de blé cuit, de mouches, de choses grouillantes et immondes, d'huile d'aspic, de crins de Florence, de vairons artificiels, d'hameçons de rechange et maintes autres choses mystérieuses dont lui seul a le secret.

M. Placide remonta le cours de la rivière très haut, très loin, et finit par découvrir un petit coin délicieusement ombragé, à un tournant dont les bords étaient couverts d'une tapisserie de feuilles de nénuphars fixée par les clous d'or des fleurs et ourlée par les reines des prés de la berge. L'endroit était silencieux et solitaire.

M. Placide ouvrit son pliant, ajusta ses grosses lunettes rondes sur l'extrémité de son nez, amorça consciencieusement à quelques mètres en amont et tendit sa ligne.

Des effluves printaniers saturaient l'air d'aromates; des souffles légers passaient dans les touffes d'iris—sabre au clair—et dans les roseaux minces qui rendaient un bruit de robe froissée; des moucherons imperceptibles dansaient un menuet ou nouaient des rondes au son d'une musique ténue; dans les buissons environnants, des oiseaux voletaient, battaient des ailes, s'appelaient.

M. Placide qui était, devant l'Eternel, un grand culotteur de pipes, en bourra une, tira quelques bouffées et s'arrêta net, l'âme en suspens: son flotteur avait remué, "ça mordait".

Quelque gardon neurasthénique, enclin au suicide, avait frôlé l'hameçon, ou quelque truité téméraire "avait senti l'eau lui venir à la bouche," en présence d'un ver-misseau appétissant qui emmaillotait, de sa chair succulente, le fer meurtrier.

Ça mordait, mais à ce moment précis, une fauvette se mit à gazouiller de façon telle, qu'on eût pu supposer qu'elle se gargarisait avec trois perles de l'aigail que l'aurore laisse avec tant de précautions au creux des feuilles et des corolles.

M. Placide fit "chut!!" et le silence redevint absolu. Mais il était trop tard, la truite avait soupçonné le piège et s'avisait de circonspection.

Notre pêcheur se dit simplement: "Il reste une truite dans la rivière, "je l'aurai"; l'appétit vient en mangeant... "ma" truite reviendra."



Un vrai pêcheur à la ligne

Alors, M. Placide, dans l'isolement absolu, dans l'abstraction des choses ambiantes, demeura immobile, figé dans une attitude d'anxieuse expectative; il resta pétrifié dans une attention concentrée; l'oeil fixé sur le bouchon, oubliant de rejeter la dernière bouffée de fumée qui



lui gonflait la joue, donnant toutes ses pensées, son corps, sa vie, tout son être à cette observation.

Dès lors, les heures coulèrent au fil de l'onde avec une rapidité effrayante et silencieuse, sans surprendre une palpitation, un frémissement dans l'immobilité de momie du pêcheur.

Une araignée accrocha sa toile au chapeau, à la pipe éteinte, au nez et à la canne à pêche de M. Placide; un martin-pêcheur, dont le vol furtif rayait l'air d'un éclair d'émeraude, finit par venir se percher à l'extrémité de la gaule suspendue...

Puis le soir s'inclina sur la terre.

Les petites verveines étonnées regardèrent de leurs yeux bleus, avant de les fermer, cet homme immobile comme un dieu terme; les petites clochettes des campa-



nules sonnèrent l'angélus au balancement de la brise, pour essayer de le rappeler à la réalité; une limace qui ressemblait à une pelure d'orange ambulante, voulut voir s'il s'agissait d'une figure de cire du Musée Grévin, et grimpa, en rampant par le pied du chevalet, jusque sur la joue de

M. Placide; puis elle s'enfuit "ventre à terre," en lui faisant les cornes et en laissant le sillage d'une traînée d'argent sur son passage.

Puis la nuit vint, une nuit de contes de fées, imprégnée de cette poésie qui fait les âmes molles à défaillir et qui leur donne un besoin de tendresses éperdues, ineffablement douces.

Des buées flottantes ensevelirent l'impassible pêcheur, l'entourèrent d'un coton vaporeux, d'une nappe de brouillard sur laquelle la lune versait la sérénité de ses blancheurs mélancoliques.

Les étoiles clignèrent d'étonnement en regardant ce pêcheur nocturne; les branches des saules s'inclinèrent, attirées par le vertige des reflets; le ruban d'argent de la rivière silencieuse et perfide eut des clapotements d'inquiétude; les bêtes des ma-



récages se questionnèrent par des coassements, par ces notes isolées, courtes, tristes et monotones que jette au ciel la voix des crapauds; dans les liquides profondeurs, des chevelures de naïades passèrent comme de grandes herbes aquatiques tourmentées par des remous, et leurs yeux verts mirent sur les berges des lueurs phosphorescentes de vers luisants.

Hypnotisé dans la muette contemplation de son bouchon, M. Placide ne bronchait pas. Le jour revint puis mourut; d'autres jours s'égrenèrent; mais ni le prestige des soleils levants, ni la solennité flamboyante des midis, ni l'apothéose des soirs n'éteignirent son exaltation, ne paralysèrent son enthousiasme.

Des semaines et des mois passèrent. Un orage fracassa un grand peuplier à deux

pas du pêcheur; un tremblement de terre rida un instant la surface de l'eau et put laisser croire que le bouchon avait remué derechef; le pêcheur toujours prêt à ferrer, ne fit que redoubler d'attention...

Cependant, sa femme inquiète, s'était rendue au bureau du quartier, à la morgue et, de là, au pied de l'autel consacré à saint Antoine, et elle implorait ce grand saint auquel la piété des croyants prête le pouvoir de faire retrouver les objets perdus.

Toutes les recherches furent vaines.

Cette mystérieuse disparition passionna les journaux qui, pour cette raison que les Chambres étaient en vacances, se trouvaient dans une pénurie complète d'événements sensationnels.

Ces journaux organisèrent des recherches.

Des mages, devins, croyants, liseurs de marcs, de café, s'accordèrent pour déclarer que M. Placide avait été assassiné du côté de Châtenay.

Des dompteurs se mêlèrent aux perquisitifs palpitautes à travers les fourrés, avec des hyènes affamées tenues en laisse.

De nombreux agents de la Sûreté étaient sur les dents, et chacun d'eux suivait une piste très sérieuse, ce qui lui permettait de demander au gouvernement force ressources pécuniaires et de déclarer que l'arrestation de l'assassin n'était plus qu'une question d'heures.

Sur les places publiques, les chanteurs des rues détaillèrent en complaintes les épisodes et les horribles circonstances de l'assassinat.

Des mères de famille ne voulurent plus laisser sortir leurs enfants.

Enfin, Mme Placide, persuadée que son mari pêchait dans l'autre monde, songeait déjà à remplir les formalités qui lui permettaient de se remarier, lorsque sonna l'heure de la clôture de la pêche.

Alors, un garde champêtre, n'écoutant que son courage, fit une tournée sur les bords de la rivière. Au nom de la loi, "il arrêta," si j'ose m'exprimer ainsi le pêcheur passionné qui, à son approche, avait rejeté la bouffée de fumée qui lui gonflait la joue et fait:

—Chut!! Chut!!! je l'aurai...

—Quoi?

—Ma truite.

M. Placide fut appréhendé; on lui confisqua ses engins malgré ses véhémentes protestations, de sorte qu'il dut, dès cet instant, se priver de tabac à priser et à fumer pour faire des économies et se payer une nouvelle canne l'année suivante, afin de revenir au même endroit prendre la truite qu'il n'avait pu ferrer.

Et le garde-pêche pour avoir—selon le rapport que le maire de l'endroit écrivit—"au péril de sa vie, arrêté un redoutable braconnier", le garde-pêche eut les palmes académiques.

Vision

A l'or blond des blés mûrs que les faux ont fauchés
Et qui sont, sur le sol, comme des morts couchés,
Des fleurs mortes, comme eux, mêlent leur teinte rouge,
Et j'ai la vision, dans l'ombre, où rien ne bouge,
Que des épis, soudain, se dressent, gémissant,
Et que, de leur blessure, il s'échappe du sang!

Grenet-Dancourt.

Roman complet :

L'Héritage de l'Oncle Broc

par PIERRE FORTURA

I



ETUDE de Me Arpingard se trouvait dans une petite rue avoisinant le Palais de Justice de Rennes; c'était une des bonnes études de la ville, et si Me Arpingard n'était point aimé, il était fort estimé du moins comme homme d'affaires.

On pouvait lui confier les procès les plus importants; il connaissait à fond tous les détours de la procédure; il n'épargnait ni son temps ni sa peine et ses clients n'avaient jamais à se plaindre de lui. Très retors, il connaissait l'art de dépouiller et de pénétrer un dossier jusque dans ses pièces en apparence les moins concluantes, et il avait, par ses curieuses trouvailles souvent fournies aux avocats des effets d'audience, dont quelques-uns sont restés célèbres au Palais de Justice de Rennes. On le trouvait même parfois trop adroit.

Depuis vingt ans qu'il travaillait, il avait dû acquérir une assez jolie fortune, mais il n'en persévérait pas moins dans son travail; bien qu'il touchât à l'âge de la retraite, il ne quittait pas le Palais, car il avait encore son fils Bertrand à pourvoir et il voulait lui laisser son étude en pleine floraison.

Ce fils, il voulait surtout le bien marier; il était décidé à tout pour hâter et favoriser ce dessein...

En attendant, son étude offrait le plus réjouissant tableau qui puisse s'ouvrir aux yeux d'un homme d'affaires. Il y avait des dossiers en nombre respectable, des cartons à tapisser tous les murs de sa maison. Et quatre clercs étaient journellement occupés à extraire ces divers dossiers de leurs cases respectives, à les résumer, à les caresser, à les retirer de leurs pupitres ou à les remettre dans le "corbillard".

On appelle "corbillard"—chez certaines gens d'affaires du moins—le double pupitre long, peinturluré en noir, tout en long et tout en noir, sur lequel les clercs s'accouident, rêvent, promènent leur canif, travaillent ou ne font rien.

Ces grands bureaux peuvent être assez exactement comparés à des corbillards, par les clercs surtout, qui les trouvent aussi lugubres dans le fond que dans la forme. Ils ont pu aussi être baptisés par un employé des pompes funèbres atteint du tic de l'analogie, ou par quelque plaideur qui y a vu dormir éternellement les pièces de ses procès.

Au corbillard de Me Arpingard, quatre clercs s'attelaient donc tous les jours.

Deux seulement étaient sérieux, le premier et le dernier—le maître clerc et le petit.

Les deux autres étaient ce que l'on appelle des clercs "amateurs", c'est-à-dire non payés—curieuse façon d'être amateurs.—Et quand nous disons que les clercs de Me Arpingard ne rechignaient pas à la besogne, nous voulons parler de

ceux qui n'étaient pas amateurs, car il faut le reconnaître : l'ouvrage de ceux qui l'étaient répondait à peu près à leurs émoluments.

L'un de ces clercs peu actifs était le propre fils de Me Arpingard; un autre, Raoul Deschamps, avait été placé par son père dans l'étude du vieil avoué pour se familiariser avec les détours de la procédure.

Bertrand, Arpingard et Raoul Deschamps étaient amis de collège et suivaient tous les deux les cours de droit à la Faculté de la ville.

Au fond de la pièce, pour compléter le tableau, se dressait une table solitaire, la table où travaillait depuis vingt-trois ans le vieil expéditionnaire le père Baracois.

Un matin, entra dans l'étude le sieur Hubert Plumasson, marchand de plumes ambulante, comme il s'intitulait lui-même en offrant sa marchandise.

Il demanda fort poliment si MM. les clercs désiraient des articles de librairie; il s'informa avec sollicitude du patron qui était absent.

Ce pauvre Plumasson avait une mise assez bizarre, pauvre d'ailleurs, et il était vraiment à peindre.

Ce marchand de plumes était singulier. Son chapeau eût mérité d'être historique. On en a vu qui sont entrés dans l'histoire et qui ne le valaient pas. Il avait des ailes immenses, presque une envergure. Imaginez de plus un de ces feutres hargneux, à longs poils, qui ont toujours l'air de vouloir aboyer. Pour habit, Plumasson portait quelque chose de lamentable; un veston emprunté au "décrochez-moi ça" et dont de fantaisistes déchirures dentelaient les bords. Pour trouver des pantalons comparables à ceux de Plumasson, il eût fallu encore decourir à l'histoire et remonter jusqu'à une époque d'extrême simplicité.

Avait-il une cravate? avait-il un gilet? Il avait un gilet; et même, détail de luxe, à ce gilet une chaîne en acier, pendante, et retenant une vieille montre en cuivre que quatre hommes et un horloger n'auraient pu retenir quand elle avançait ni pousser en avant quand elle retardait.

C'est ce que remarqua excellemment le marchand de plumes en jetant l'oeil sur son vieux cadran qui altérait ainsi la notion des heures. Il avait posé sur le coin du corbillard son petit paquet entouré d'une courroie usée. Il essuya son front mouillé de sueur. L'homme paraissait las, le visage était miné par la misère, mais les yeux brillaient de vivacité et d'intelligence.

—Ah! vous voilà, père Plumasson, dit le premier clerc d'un ton familier et protecteur.

—Toujours le même, répondit Plumasson avec bonhomie, car ainsi que l'a dit un farceur, tout change dans la nature, moi seul hélas! ne peut changer.

—Je la connais, celle-là, fit le petit clerc; vous ne pouvez pas entrer dans une maison sans la placer.

—J'ai remarqué, jeune homme, que cette phrase faisait bien... ça excuse mon accoutrement... J'ai connu un avare qui laissait tomber en ruines une de ses maisons de campagne qu'il décorait gentiment devant les dames du nom de "maison rustique", cette épithète de "rustique" tenait lieu d'une couche de badigeon... M'achetez-vous des plumes?

—Toujours des plumes?

—Eh toujours, mon jeune ami, toujours, je traîne comme ça de côté et d'autre mon petit baluchon, toujours plein de plumes, qui sont régulièrement de premier choix! Mon boulet, à moi, c'est ce baluchon; je ne le quitte jamais. Quelle différence y a-t-il entre un galérien et moi? la voici: je porte mon boulet à la main et non au pied et je suis honnête... Mon Dieu oui honnête; et voilà trente ans que mon honnêteté dure... c'est même une chose rude à porter, l'hiver, quand les mains vous gèlent, on croit toujours que ça va vous échapper.

—Mais, Plumasson, vous devenez subversif!

—Hélas, monsieur, la vie est rude à rouler, lorsqu'on a bel appétit et que vous manque le pain quotidien. Pourriez-vous me dire où demeure Mme de Maintenon, pour lui apprendre qu'elle a menti quand

elle a écrit: "Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable."

—Et qui diable, ô Plumasson, vous a parlé de Mme de Maintenon, une des plus grandes dames du grand siècle?

—Ma foi, monsieur, j'ai rencontré sa phrase comme modèle pour les cahiers d'écriture en tête des pages. On l'a copiée bien des fois. C'est une phrase, je vous l'avouerai, sur laquelle j'aime à exercer la force de mes plumes; celles qui l'écrivent sans broncher ont le bec sérieux. Messieurs voulez-vous de mes plumes... En voici de métalliques... j'en ai à tête de mort... j'en ai aussi de formes plus avenantes?

—Vous savez bien, fit le maître clerc, que nous n'aimons pas acheter de fournitures de bureau à des marchands ambulants.

—Mes plumes sont mieux que moi, reprit Plumasson sans se déconcerter et plus brillantes, messieurs, et surtout plus métalliques. Elles écrivent sans se casser les choses les plus diverses. C'est avec mes plumes qu'ont été transcrites toutes les lois qui se contredisent. Vous voyez qu'elles sont bonnes. C'est moi qui fournis ces messieurs de l'Académie française.

Plumasson en était là du boniment un peu chargé dont il égayait ses offres commerciales, quand Raoul Deschamps, en retard comme toujours—il était loin d'être un modèle d'assiduité,—fit son entrée en sifflotant.

—Bon! s'écria-t-il, je manque toujours les bonnes occasions; j'arrive à la fin du discours de Plumasson.

—M. Raoul Deschamps, le tort est de mon côté, c'est égal, voulez-vous de mes plumes?

—Donnez-m'en une boîte et dites-moi si vous vous appelez Plumasson parce que vous êtes marchand de plumes ou si vous vendez des plumes parce que vous vous appelez Plumasson.

—C'est un nom de guerre, répondit-il en souriant. Je reprendrai le vrai nom de mes ancêtres le jour où la fortune me sourira. En attendant, prenez et vous m'en direz des nouvelles.

Et Raoul, acceptant une boîte que Plu-

masson venait de tirer des flancs de son baluchon, posa dans la main du pauvre homme un beau louis tout battant neuf.

—Ironie! Comment, monsieur Raoul, voulez-vous que je vous remette de la monnaie. Si ces messieurs veulent bien me changer cette pièce?

—Gardez, gardez-tout, Plumasson, dit Raoul Deschamps.

Plumasson retourna quelque temps entre ses doigts comme un objet curieux ce disque brillant qui représente vingt francs de notre monnaie, et ses yeux disaient que depuis longtemps il n'avait eu pareille aubaine; il ne savait pas s'il le mettrait dans le gousset droit de son gilet ou dans le gauche, et son hésitation était agréablement comique.

—Vrai, dit-il, vous me laissez tout! Ah! monsieur Raoul, croyez bien...

Et il se confondit en salutations profondes, renonçant à trouver dans les modèles de cahier d'écriture qui hantaient sa mémoire une fin de phrase assez joliment tournée pour exprimer dans la circonstance sa vive gratitude.

Tous les clercs avaient dressé la tête. Ils regardaient avec étonnement la stupéfaction de Plumasson et le joyeux sourire de Raoul Deschamps.

—Vous êtes ambitieux, monsieur Raoul Deschamps, dit le maître clerc d'un air pincé, en toisant la mine poudreuse du marchand de plumes, vous soignez vos relations. Vous arriverez.

—Jamais depuis vingt-trois ans que je fais des expéditions pour l'étude, ronchonna Baracois à sa petite table, jamais je n'ai été témoin d'une libéralité pareille.

—Mince alors! s'écria le petit clerc.

Le fils d'Arpingard, Bertrand, qui n'avait pas desserré les lèvres depuis l'entrée de Plumasson, pour lequel il avait montré la plus complète indifférence, leva les yeux, haussa les épaules et dit sèchement:

—Tu seras donc toujours fou, Raoul?

—Il faut croire, reprit le maître clerc d'un air ironique, que M. Raoul Deschamps vient de faire un héritage.

—Vous l'avez dit, repartit le joyeux clerc amateur, au moment où je vous parle, M. Deschamps, père, dont je suis

l'heureux fils, est millionnaire, tout ce qu'il y a de plus millionnaire!

A cette déclaration, tous les porte-plumes tombèrent des mains, et ce ne fut plus seulement le marchand ambulant dont le visage exprima la stupéfaction; tous les clercs, depuis le maître jusqu'au plus petit, en passant par l'amateur et l'expéditionnaire, prirent l'air anxieux des gens à qui l'on donne une aventure des "Mille et une Nuits" pour une histoire arrivée et un fait authentique.

—Millionnaire! Comment nous avons un millionnaire parmi nous!

—Ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, reprit Raoul Deschamps, heureux de l'effet qu'il venait de produire; à partir d'aujourd'hui nous nageons dans des centaines de mille francs, car nous sommes de père en fils propriétaires du domaine de la Sorbière... Je sors de chez le notaire; c'est fait et accompli... Voilà même pourquoi je suis en retard; ce qui ne m'arrivera plus du reste, car maintenant je ne viendrai plus du tout... Paris m'appelle, Paris me réclame!

—Mais enfin, observa le maître clerc qui semblait vouloir mettre des bâtons dans les roues, vous ne nous aviez pas fait part jusqu'ici de vos espérances.

—Pour deux motifs: d'abord, je suis modeste, ensuite je n'avais pas d'espérances... La Sorbière nous tombe sur la tête comme une tuile dorée. Je n'en bénis pas moins la mémoire de l'oncle Broc, mort "ab intestat," comme vous voyez.

—Il est étrange, remarqua le fils Arpingard, que l'on ne songe point à faire un testament lorsqu'on possède, comme l'oncle Broc, une fortune considérable, et qu'on est notoirement brouillé avec son unique neveu.

—Merci des bons sentiments, mon cher Bertrand.

—Oh! mais ne crois pas, Raoul, que je sois fâché de ce qui t'arrive! Je voulais faire une réflexion d'un caractère général.

—Sans doute, appuya le maître clerc, la généralité de cette réflexion n'échappe ici à personne. Ce n'est pas parce que nous avons des millionnaires parmi nous

que nous nous abstiendrons désormais de réflexions générales.

—Un million? s'écria Baracois avec un gros soupir, à cinq du cent, cela fait cinquante mille livres! Que d'expéditions pour atteindre ce chiffre-là.

La naïve réflexion de Baracois dérida toute l'étude; et ce fut à ce moment que le patron entra.

Me Arpingard, le front soucieux, sa serviette sous le bras, une grosse serviette bourrée de papiers, ne parut pas étonné de voir tout son personnel en révolution. Il comprit la situation du premier coup d'oeil en apercevant Raoul, debout, et l'oeil animé.

—Je sais la nouvelle, lui dit-il, je viens de l'apprendre au Palais. Toutes mes félicitations mon jeune ami, et ne manquez pas de répéter à mon vieil ami Deschamps, votre père, que je prends part au bon coup de fortune dont il bénéficie. Vous voyez que nos clients ont de la chance!

Pendant que le patron parlait, tous les clercs, l'oreille tendue et oubliant de reprendre leur plume concentraient leurs regards sur l'heureux Raoul Deschamps.

—Je causais tout à l'heure de cette affaire, avec quelqu'un et nous tombions d'accord sur ce point: On croyait communément que monsieur votre oncle Broc testerait en faveur des personnes que vous savez, et qui l'influençaient évidemment... le testament eut pu être attaqué... On aurait pu essayer d'établir la captation. C'eût été un procès intéressant; et je regrette de n'avoir pas pu prouver une fois de plus à mon excellent client et ami Deschamps, comment je sais défendre ses intérêts.

Me Arpingard disait cela avec un sourire moitié figue et moitié raisin.

—Ma foi, lui répondit Raoul, j'ai bien confiance en vous Me Arpingard, mais j'aime mieux tenir que courir et c'est aussi l'avis de M. Deschamps, mon père.

—Naturellement. Alors au prochain héritage!

Et sur ce mot qui fit sourire ses clercs, l'avoué passa dans son cabinet. Il y entra le dos voûté et la tête un peu basse; il

avait repris sa physionomie méditative, et en ce moment surtout il semblait réfléchir profondément. Tout le personnel de l'étude sentant le maître près de là, s'était remis au travail excepté Raoul Deschamps qui, ayant pris un morceau de craie traçait sur le pupitre du corbillard ces mots en grandes lettres :

“ Ici gît Raoul Deschamps

“ Clerc amateur

“ Il laisse un maître clerc inconsolable

“ Regrets éternels ”.

Et, jetant la craie qui lui avait servi à libeller cette facétieuse épitaphe, il sourit à tous ses camarades de l'étude Arpingard. Car, malgré la petite pointe d'envie qu'il venait de voir se manifester quand il avait annoncé sa fortune il ne leur en voulait point. Il les invita à un bon et joyeux repas qu'il donnerait dans quelques jours en l'honneur de son départ pour Paris.

Me Arpingard sortit en ce moment de son cabinet pour remettre une pièce à Baracois, Raoul profita de l'occasion et lui fit ses adieux. Me Arpingard le regardait ironiquement à travers ses lunettes, il lui répondit par des banalités ordinaires, souhaits de bon voyage, vœux de prospérité tout ce qui s'en suit, mais sans cordialité.

Raoul serra “ la pince ” au maître clerc, à Bertrand, à Baracois, donna une suprême taloche d'amitié au petit et il s'apprêtait à quitter l'étude quand il se trouva près de la porte face à face avec Plumasson qui était tout ému et tout joyeux.

Raoul frappa lourdement sur l'épaule du père Plumasson et ils sortirent ensemble de la maison de Me Arpingard.

II

— Monsieur Raoul Deschamps, dit le pauvre marchand d'articles de librairie, quand ils furent seuls dans la rue, je voudrais bien vous dire un mot.

— A votre aise Plumasson... Mais au fait, je vous avais oublié. Je vous invite au souper des funérailles.

— Quelles funérailles ?

— Eh oui, j'appelle ainsi le petit repas que je vais donner à mes amis de l'étude pour enterrer ma vie de province. Je veux que vous soyez des nôtres. Vous êtes un brave homme. J'aime votre courage, votre gaieté.

— S'il n'y avait que vous à votre petite fête, monsieur Raoul, j'accepterais de grand cœur, mais ma situation fait tant pitié au maître clerc que la présence d'un mince personnage comme moi nuirait certainement à la cordialité générale. Croyez-moi bien, je suis touché, très ému de votre invitation, et c'est la seconde fois aujourd'hui que je puis apprécier votre bonté...

Puis, vous avez tout à l'heure remué chez moi des souvenirs bien doux et bien pénibles en m'apprenant la mort de M. Broc de la Sorbière, je connaissais votre oncle qui était un homme excellent. Et je ne sais si vous avez remarqué, lorsque vous m'avez annoncé que votre père héritait de lui, l'étonnement que j'ai manifesté, étonnement que j'ai réprimé d'ailleurs à cause des personnes présentes... Mais je suis bien content que ce soit vous qui profitiez de cet héritage...

— Ah! ça, se demanda Raoul Deschamps en devenant tout à coup un peu attentif, quels rapports peut-il y avoir entre la mort de mon oncle Broc et ce brave Plumasson.

Et, en parlant ainsi, Plumasson peu attristé d'ordinaire, avait les larmes aux yeux; il continua :

— Je n'ai pas toujours été le pauvre que vous voyez, monsieur Raoul; j'ai reçu une certaine éducation que trahit parfois la réclame que je suis obligé de faire pour mon petit commerce; j'ai eu comme vous une jolie fortune... dont il ne m'est resté que de belles citations philosophiques dont je ne vous accablerai pas dans votre bonheur. Elles m'ont du reste procuré parfois des connaissances précieuses comme celles de monsieur votre oncle Broc qui aimait beaucoup, je dois le dire, s'entretenir avec ma modeste personne. C'est moi qui le fournissais.

Un jour il m'arrêta à deux pas de la grille de son beau domaine comme, j'al-

lais y entrer et il me dit :

—Ah! père Plumasson, c'est vous! j'avais précisément besoin de votre ministère.

—Monsieur Broc, trop d'honneur!

—Il me faut des plumes... une plume surtout solide, faite comme pas une, je veux écrire mon testament sans bavure et seul Plumasson peut me la donner.

Votre oncle, vous le voyez, cher monsieur Raoul, aimait à plaisanter avec moi. Des plumes pour vous déshériter! Je ne vous connaissais pas alors et je lui vendis au plus juste prix! Il paraît qu'elles étaient mauvaises pour une fois! Je suis bien content que cela vous ait servi, puisque votre oncle, grâce à la méchante qualité de ma marchandise, n'a pas pu faire son testament.

Et le bon Plumasson se mit à rire, Raoul Deschamps l'écoutait en souriant aussi, et il se demandait où son interlocuteur voulait en venir. Il crut tout d'abord que ce petit discours ne visait qu'à tirer encore du fils d'un nouveau millionnaire quelque secours que l'honnête marchand de plumes ne pouvait demander, tout de go, sans embarras.

Raoul eut cette idée; et ne la trouvant pas mauvaise, il mit allègrement la main à la poche.

Plumasson rougit; il fit un geste de vif reproche.

—Non! vous ne croyez pas que mes paroles aient pour but de m'attirer encore de vous ces générosités si faciles à votre cœur généreux! C'est moi au contraire qui voudrais vous offrir quelque chose... Ma situation me le permettra peut-être plus tard... En attendant, je voulais vous dire que je suis tout à votre service et que vous pourrez, quand vous voudrez, où vous voudrez, mettre mon dévouement à l'épreuve. Mon cher monsieur Raoul, quand j'aime quelqu'un c'est pour la vie! Certainement, nous nous reverrons.

Et en attendant profitez d'un conseil que l'expérience me permet de vous donner. La chance est mobile cher monsieur Deschamps. Ne vous fiez pas trop à la fortune qui vous arrive. Les Sages, sur ce point, ont dit des choses excellentes. Au revoir.

Et Plumasson prit congé de Raoul. Celui-ci touché par cette scène le suivait des yeux les doigts encore plongés dans son gousset, tandis que le pauvre diable avec son pantalon effloqué, sa démarche alourdie par la fatigue et son dos voûté, disparaissait au tournant de la rue.

Raoul Deschamps venait d'être, il ne savait pourquoi, impressionné quelque peu par cette courte conversation.

Il songea enfin que son père l'attendait pour dîner.

M. Michel Deschamps avait le matin même quitté le petit domaine qu'il exploitait aux environs pour venir régler quelques affaires à Rennes.

Il était tout surpris de son héritage; car ainsi que l'avait fait observer Me Arpin-gard, il ne pouvait guère compter sur la succession de son oncle Broc. Celui-ci, tout le monde le pensait, réservait sa fortune à une certaine dame Cernay, parente très éloignée qu'il avait appelée auprès de lui pour tenir sa maison. Comme il se portait bien, l'oncle Broc n'avait pas pensé à régler ses affaires et la mort l'avait surpris sans doute avant qu'il eut pu déshériter son neveu le plus proche, le fils unique de sa soeur, M. Deschamps.

Cela lui constituait aujourd'hui une grosse fortune; cela surtout le faisait entrer en possession du magnifique domaine de la Sorbière, un rêve pour un petit propriétaire agronome! C'est précisément à quoi pensait M. Deschamps en attendant son fils au Coq-Hardi, hôtel réputé dans la ville pour sa cuisine soignée.

Raoul en s'y rendant d'un pied alerte, se disait :

—Je vais encore probablement cueillir quelques conseils au dessert. Sous ce rapport la journée aura été fructueuse. Et Raoul haussa les épaules légèrement comme s'il voulait dire qu'un conseil de plus ou de moins ne serait pas plus difficile à porter.

En effet, entre la poire et le fromage, M. Michel Deschamps dit à son cher fils :

—Dans une huitaine, mon cher Raoul, nous allons nous quitter. Quand j'aurai eu le plaisir de t'avoir chez nous une bonne semaine, tu iras comme c'est entendu

vivre à Paris, puisqu'aujourd'hui nos moyens nous le permettent. Tu vas y compléter ton éducation, prendre tes dernières inscriptions à une Faculté autour de laquelle sont réunies tant d'institutions excellentes pour accroître ton savoir; mais où tu trouveras aussi bien des distractions.

Raoul Deschamps souriait un peu, intérieurement, du soin que prenait son père, mais il était décidé à tout écouter avec déférence.

—Quand tu seras reçu licencié en droit. tu reviendras ici, mais mon intention n'est pas que tu prêtes le serment d'avocat ni que tu te fasses inscrire au barreau de Rennes. Ce que tu auras appris te servira à toi-même sinon aux autres, et je désire t'associer à l'exploitation de la Sorbière que vient de me laisser l'oncle Broc. Tu te marieras...

Raoul esquissa un léger mouvement des lèvres.

M. Michel Deschamps fit comme s'il n'avait rien remarqué.

—Quand tu reviendras de Paris pour t'établir, comme je te le dis, tu trouveras près d'ici quelque jeune fille d'une bonne famille, bien pourvue et bien élevée et qui te conviendra.

—L'auriez-vous déjà choisie, mon père?

—A peu près.

—Fichtre!

—Et elle fera tout à fait notre affaire.

Je me souviens encore de la première impression qu'elle m'a causée... Tu étais trop jeune pour bien observer les choses, quand nous allions encore à la Sorbière avant notre brouille avec l'oncle Broc. Sans cela tu aurais certainement remarqué l'enclave qu'une vigne du voisin, M. Lecomte, fait à gauche de la propriété, du côté du petit bois. Elle nuit absolument à la régularité du beau domaine de la Sorbière qui reste incomplet à cause d'elle. Or c'est là précisément qu'il y a quelques jours, quand j'ai visité le domaine avec le notaire, j'ai vu Mlle Alice Lecomte pour la première fois. Je me suis dit qu'elle serait un jour une charmante petite femme pour toi. Vous ne feriez qu'un et les deux domaines, celui de M. Lecomte et le

nôtre, ne feraient plus également par la suite qu'un seul et même domaine sans aucune enclave...

—Mon père veut me marier avec une enclave!

—...Sans aucune solution de continuité, poursuivit M. Deschamps.

—Les pères sont tous les mêmes, murmura Raoul.

—Tu dis?

—Que j'ai le temps de songer au mariage.

—Oh! parfaitement, mon cher fils. Nous causons, n'est-ce pas? nous faisons des projets agréables, après un bon dîner—car tu as pu remarquer que l'on dîne bien au Coq-Hardi—et nous sommes comme deux camarades qui vont se quitter, car un père doit être pour son fils comme un camarade aîné. Cependant, songe quelquefois à ce que je viens de te dire; habitue-toi à envisager le sort que je te précise dans la clairvoyance de mes affections. Dans ce but, ménage-toi; choisis bien tes relations. Tiens! la fortune te favorise encore sur ce point; Arpingard, mon excellent ami, me disait l'autre jour, que dans quelques mois son fils Bertrand irait également à Paris. C'est un garçon plein d'excellentes qualités, qui tient de son père en ce qu'il est réservé dans sa conduite et mesuré dans ses dépenses. C'est pour toi, un ami, un compagnon tout indiqué.

—Bertrand va aussi passer quelques années à Paris! le sournois ne m'en a pas parlé. Ce n'est pas gentil.

Et sans faire plus d'attention à cette cachotterie dont il ne pouvait prévoir l'importance, Raoul se mit à rire, et imitant la voix du maître-clerc:

—Nous voilà encore une fois, messieurs, sans clercs amateurs.

—Que dis-tu? demanda M. Deschamps.

Raoul imita alors la voix du petit clerc.

—Sans clercs amateurs! Pour l'ouvrage qu'ils font!

—Comment, reprit M. Deschamps, il ne font pas d'ouvrage!

—Mon père ils ne travaillent qu'à Paris.

—Je pense bien, mon cher fils, que tu n'as pas perdu entièrement ton temps chez

Me Arpingard; ce que tu y as appris te servira sûrement, ainsi que la connaissance de Bertrand, son fils, que tu y as faite.

M. Deschamps père ajouta des indications sur la vie à Paris; mais elles dataient de vingt ans; il donnait à Raoul le nom de restaurants détruits depuis longtemps, de rues qui n'existaient plus.

Raoul écouta cependant cette partie des paroles de son père avec plus d'intérêt que les conseils.

III

Raoul à Paris mena l'existence large et gaie; il laissa un peu de laine à tous les arbres du chemin et à tous les buissons... d'écrevisses. Noces et festins! sa bourse en sut quelque chose, et M. Michel Deschamps, son père, également.

La conduite de Raoul sera très bien expliquée par cette petite lettre que son père lui écrivait le 17 mai 1865.

Il y avait deux ans à peu près que Raoul Deschamps était à Paris lorsqu'il recevait cette lettre:

“ Mon cher enfant,

“ Pour cette fois je paye tes dettes, mais pour cette fois seulement; je te prie de n'y plus revenir, car, je te laisserais parfaitement en gage à tes créanciers, qui t'enverront faire, s'ils veulent, de salutaires réflexions à la prison de Clichy.

“ Ton père qui t'aime.

“ Michel Deschamps.”

La teneur de cette lettre à défaut de la date, indiquerait l'époque de notre récit. On sait que la prison pour dettes ne fut abolie qu'en 1867. L'institution florissait donc en 1865 dans tout son lustre; et un créancier pouvait faire appréhender au corps, par un garde de commerce, un débiteur récalcitrant et l'envoyer rêver entre les quatre murs de Clichy.

On raconte encore quelques-unes des poursuites et des jeux de cache-cache auxquels se livraient gardes de commerce et

débiteurs, luttant de moyens ingénieux, les uns pour garnir la prison et les autres pour n'y point loger.

Raoul se le tint un instant pour dit, et méditant la prose paternelle, il devint sage provisoirement. Sa nature, l'occasion, l'herbe tendre et quelques diables roses aussi le poussant, il recommença, après quelques semaines, sa vie de trop bon vivant, jongla avec les deniers, et bientôt, la lettre, si expressive pourtant de monsieur son père, ne fut plus, pour le dissipateur Raoul qu'un lointain souvenir.

Il joua de nouveau, fit des folies qui lui coûtèrent bon, si bien qu'après avoir tiré plusieurs fois avec énergie sur M. Deschamps père, il fut contraint d'avoir recours à des emprunts onéreux et ces mauvaises opérations financières le menèrent promptement à mal.

Raoul n'avait rien de ces écumeurs de Bourse, à l'affût des gogos, détroussant l'actionnaire en plein jour, à deux pas des gardiens de la paix. Bien plus primitive était sa manière d'envisager les bienfaits du crédit. Il se trouvait fort heureux, pour le moment du moins, quand il avait pu réaliser un emprunt important.

—Ah! pourquoi l'austère Sully a-t-il oublié de dire que le crédit est aussi une des mamelles de la France!

Ainsi, s'écriait-il, en faisant tinter l'or dans sa poche quand il avait pu emprunter à quarante neuf pour cent. Cinquante pour cent eût été de l'usure. Et son prêteur ne demeurait point rue du Pôt-Rouge, mais en plein boulevard des Italiens. Il n'était point crasseux comme l'usurier classique, mais parfait de formes en tous points. C'était charmant. Si bien que Raoul Deschamps recommença. Après plusieurs exercices de ce genre, il fut endetté comme un crible et sentit sa liberté menacée si M. Deschamps père, tenait parole.

Or, M. Deschamps père n'avait qu'une parole et il la tint.

Là-bas, dans la belle propriété de la Sorbière où il s'était installé, dans le domaine de l'oncle Broc: prairies, bois, champs et maisons, à cinq kilomètres de

L'héritage de l'Oncle Broc

Rennes, M. Michel Deschamps ne pouvait comprendre les écarts de Raoul.

Sans être plus près qu'il ne sied de ses intérêts, il tenait à enrayer un peu monsieur son fils dans sa vie dissipée. Donc il lui coupait les vivres.

—Il le faut quand même, disait-il, il le faut. Qu'importe l'héritage de l'oncle Broc si je laisse s'aiguiser les dents de ce garçon, il mangera aussi bien les millions que je tiens du meilleur des oncles que le faible patrimoine que je lui aurais laissé un jour. Qu'il soit donc refréné en ses folies et qu'il goûte de Clichy, puisqu'il le mérite!

Grâce à ce raisonnement sévère, mais légitime, Raoul ne put bientôt plus sortir qu'à la nuit close. Les gardes de commerce n'avaient pas le droit d'exercer après une certaine heure, ce qui les distingue des astronomes, disait Raoul. C'est pourquoi il bénissait les astres. Pendant plusieurs nuits de suite, il changea d'hôtel et de chambre à coucher. Comme ce tyran de l'antiquité qui par peur des complots, ne couchait jamais dans le même lit, Raoul craignait d'être happé dès le matin à sa première sortie dans la rue.

Un beau jour—le temps était vraiment splendide—Raoul n'y put tenir. Il résolut de se promener un peu, loin de la chambre où il était reclus de par les sévérités de la loi. Il étouffait et il résolut d'affronter ses persécuteurs en plein soleil; il espérait bien d'ailleurs, avoir assez de chance pour leur échapper.

Son audace était belle, mais sa témérité devait être punie.

A peine venait-il de sortir de la rue Jean-Jacques-Rousseau, où il logeait le plus ordinairement, qu'un recors, qui le guettait depuis deux jours, se mit à le filer.

Raoul se dit:

—Je suis en vilaine passe. Que n'ai-je cet anneau des contes de fée qui rendait invisible ou quelque talisman comme en possède le théâtre du Châtelet!

Hélas! cet anneau, on ne le vend dans aucun magasin d'orfèvrerie moderne; et le Châtelet garde pour lui ses talismans. En fait de trouvaille miraculeuse, Raoul, pour se faire un instant invisible, dut en-

filer simplement la rue Coquillière. Puis il tourna à gauche, puis à droite, et à droite et à gauche...

Le recors le suivait toujours, sans en avoir l'air, comme un passant; il n'était sans doute pas absolument sûr de l'identité de son homme.

Raoul doublait en vain le pas, s'enfonçant dans le dédale des rues, le garde de commerce avait de bonnes jambes et ne perdait pas sa piste.

—En tout cas, se dit bientôt Raoul, je lui aurai fait payer cher ma liberté, car nous voilà rue Faubourg-Montmartre.

Pour arriver là, sans la moindre intervention féérique, il avait fait des détours nombreux. Maintenant il s'engageait rue Geoffroy-Marie.

Le garde le perdit, et ayant tourné le coin de la même rue, regarda à droite, à gauche, derrière lui, aux fenêtres des maisons environnantes, il n'aperçut plus rien. Il se mit à faire le guet dans les environs, l'oreille basse et mal content de sa chasse au débiteur.

Voici ce qui s'était passé:

Raoul avait trouvé une idée—ou plutôt un souvenir dans un coin de sa mémoire, éveillée par le péril. Il se rappelait tout à coup, après l'avoir oublié de gré ou de force, que dans cette même rue Geoffroy-Marie, demeurait son ancien ami Bertrand Arpingard.

Bien que Raoul n'aimât guère le caractère de Bertrand, ils étaient tous deux dans des termes à pouvoir se demander réciproquement des services d'hospitalité.

Mais Bertrand demeurait-il au numéro 27 ou au 17; c'était le hic.

Il y avait un 7 dans le numéro. Raoul se le rappelait très bien, mais là s'arrêtait son souvenir, l'autre chiffre le fuyait.

—Sapristi, perdre si jeune la mémoire des nombres!... dix-sept... vingt-sept... je crois que c'est vingt-sept! Non... plutôt dix-sept... Tant pis! comme à la loterie!

Dans sa situation d'homme que l'on poursuit pour le conduire à Clichy, il n'avait point le loisir de demander le renseignement; il tourna au plus court et rentra au dix-sept.

Pour ne pas s'attarder devant la loge

du concierge, il monta d'un pas assuré, comme le ferait un paisible locataire entré depuis longtemps en jouissance de son bail.

Il monta rapidement d'ailleurs, et, dans le trouble de cette précipitation, il ne reconnut pas la maison et il crut s'être trompé de numéro.

—J'ai pris le mauvais, pensa-t-il. Mauvaise mémoire! Bertrand ne demeure pas ici; et il faut que je sois fou, dit-il, pour errer ainsi en des lieux où je n'ai aucune intelligence. Que vais-je dire, si l'on me rencontre vaguant ainsi avec ma mine inquiète: "Je monte au second", répondrai-je; et au second: "C'est au troisième, monsieur"; ainsi de suite jusqu'au sixième, où ce petit procédé s'arrête nécessairement.

En toute autre circonstance, Raoul Deschamps n'eût point eu de ces peurs puérides, car enfin personne n'allait l'interroger sur sa présence dans l'escalier d'une maison que des étrangers montaient à tous moments pour aller rendre visite à des locataires aux six étages. Mais la poursuite dont il venait d'être l'objet lui avait un peu fait perdre le nord.

Un pas qu'il entendit derrière lui acheva de le troubler.

Il crut que le garde de commerce était encore à ses trousses.

Il savait bien pourtant que les recors n'avaient pas le droit d'entrer dans les maisons pour arrêter les débiteurs. Le pas qui l'inquiétait était sans doute celui d'un habitué du logis ou de quelqu'un du dehors qui avait affaire dans la maison.

Mais Raoul ne raisonnait plus.

Il saisit la rampe de l'escalier et courut sans un repos, enjambant trois marches à la fois; il parvint ainsi au cinquième, sur le palier duquel il s'arrêta tout en sueur et soupirant à perdre haleine.

Raoul se trouva en face d'une vieille dame qui, à la vue d'un homme aussi essoufflé, manifesta le plus vif étonnement.

Elle regardait Raoul d'un air presque peureux, mais le plus effrayé des deux était bien le fils de M. Michel Deschamps.

Sans trop savoir à quel titre la bonne dame qu'il rencontrait pouvait lui répon-

dre, il demanda, par contenance, si ce n'était point sur ce palier que demeurait M. Bertrand Arpingard.

Si Raoul eut eu la tête à lui, en ce moment il n'eût pas été sans voir l'étrange sourire qui pinça les lèvres de la vieille personne qu'il interrogeait ainsi à brûle pourpoint.

Elle fit une moue assez disgracieuse, montrant des dents jaunes et hochant la tête.

—Oui, dit-elle, la porte à côté.

—Là... madame?

—Oui, à gauche.

Pour le coup, Raoul n'en pouvait croire ses oreilles. Il ne réfléchit pas davantage; et bénissant ce bon hasard il se dirigea vers la porte que la voisine venait de lui indiquer.

Elle s'en alla, riant sous cape, comme si elle était heureuse d'avoir joué un vilain tour à quelqu'un de sa connaissance. Mais Raoul ne remarqua point ce mouvement de commère jalouse.

—J'étais donc dans le vrai, pensa-t-il... Je me disais: ce doit être au numéro dix-sept. Je tombe juste. Il y a une providence pour les numéros impaire "Numéro deus impare"... Allons, je n'ai pas perdu mon latin! Par exemple je crois bien me souvenir que Bertrand ne demeurait pas au cinquième. Il aura déménagé pour se rapprocher du ciel.

Cependant le pas que Raoul prenait pour celui du garde de commerce se rapprochait, le bruit en croissait de palier en palier et résonnait sur les marches le long de la rampe.

Raoul remarqua que la porte indiquée n'était pas fermée; il y frappa; il n'obtint point de réponse.

Et le pas montait toujours.

Passablement ému il poussa la porte et il entra.

Il se trouva dans un petit vestibule et n'eut aucun étonnement de ce que la porte eût été laissée ouverte; cela annonçait que l'absence de son ami ne serait point de longue durée. Bien mieux, une porte à droite était restée entrebaillée. Raoul, après quelque hésitation, pénétra aussi dans cette chambre.

A première vue, il douta qu'il fut bien

dans celle de Bertrand Arpingard. L'amusement n'indiquait point un appartement de garçon. Raoul avisa sur la cheminée un livre à couverture bleue pâle. C'était un roman, très moral d'ailleurs, et plus propre à servir de lecture à une jeune fille qu'à un jeune homme comme Bertrand.

Raoul courut à la page blanche qui suit la couverture, et que les imprimeurs, disent les vieux plaisants, mettent là pour ceux qui ne savent pas lire: de nom de Bertrand Arpingard s'y détachait admirablement calligraphié.

—Plus de doute, je suis bien chez lui—d'ailleurs quel intérêt aurait eu cette vieille voisine à me tromper?

Pourtant, une corbeille à ouvrage pleine de fil, d'aiguilles, de linge, de dés, posée sur une chaise, les fit réfléchir.

—Bertrand serait-il en ménage? Pourquoi pas? Le fils de Me Arpingard n'est peut-être pas si ours que je le pensais. Il s'humanise ou plutôt se féminise, car cette corbeille révèle la présence d'un de ces anges gardiens du ménage qui font le charme de l'existence et qui... Voyons ce cabinet, ajouta-t-il, sans achever sa phrase qui menaçait d'être aussi longue que la poursuite d'un garde de commerce, peut-être découvrirai-je quelque indice... Au moins je saurai décidément où je suis.

Raoul entra dans un cabinet attenant à la chambre.

Il fut stupéfait; non qu'il vit comme la femme trop curieuse de Barbe-Bleue des cadavres en rang pendus aux patères, mais il n'y voyait que des vêtements de femme: robes, mantelets, jupons... Pas l'ombre d'un pantalon d'homme, pas une jaquette, une redingote ou un gilet.

—Allons bon! me voilà dans le compartiment des dames seules.

Raoul essayait de s'égayer et s'efforçait de rire, mais au fond il était inquiet.

Il allait sortir, quand il entendit du bruit à l'entrée de la chambre.

Instinctivement, il referma sur lui la porte vitrée du cabinet. Le léger rideau d'une dentelle très simple, mais admirablement translucide, lui permettait de jeter l'oeil dans l'intérieur de la pièce.

Il vit entrer une jeune fille gracieuse à ravir, une chanson aux lèvres; elle déposa sur la table un panier plein de provisions, et qui contenait tout ce qu'on peut trouver de plus frais dans l'éventaire d'une bonne fruitière.

La jeune fille paraissait d'ailleurs parfaitement chez elle; il n'en était pas de même de Raoul qui commençait à s'enluyer profondément de cette aventure.

Raoul ne savait comment se tirer de là. Une seule espérance lui restait; c'est que la jeune fille fit une courte absence comme tout à l'heure, en laissant la clef sur la porte, pour aller dans le voisinage; Raoul s'empresserait de profiter de cet entr'acte; mais son désir ne parut pas immédiatement prêt à se réaliser; la jeune fille, en effet, s'installa près de la fenêtre après avoir pris sur la cheminée le livre déjà remarqué par Raoul; elle se mit à lire.

—Tiens... dans le livre de Bertrand... de mieux en mieux... Ce livre explique un peu les choses. Bertrand voisine agréablement. Il demeure ici sans y demeurer. Très bien, mademoiselle.

Et il songea à se montrer et à lui dire:

—Pardonnez-moi. Je suis peut être ici un peu chez mon ami Bertrand Arpingard, mon vieil ami Bertrand que vous connaissez aussi bien que moi. Les amies de nos amis sont nos amies; il m'est arrivé ceci et cela. Donnez-moi l'hospitalité que mon excellent camarade, votre seigneur et maître ne me refuserait pas.

Ce langage serait-il bien apprécié et de circonstance? Avant de le risquer, Raoul Deschamps voulut encore observer.

De la façon dont elle se trouvait placée, Raoul ne pouvait absolument juger du bon goût du fils Arpingard. Mais bientôt elle se leva; sa démarche était ravissante: tournure svelte et port gracieux. Elle respirait la simplicité la plus franche et elle avait pourtant cette fleur de fraîcheur et cette ingénuité du regard qui ne trompent pas.

—Non, certes, se dit Raoul, je lui ferais injure en lui parlant comme je voulais le faire. Et, plutôt, attendons.

La jeune fille laissa aussitôt le livre

avec indifférence, et reprit de nouveau le panier, plein jusqu'aux anses de légumes et de fruits couronnés des pampres verts qui mettait dans l'étroit logement une note de fraîcheur...

—Une note de nature! pensa gentiment Raoul: les vergers, les bois, la liberté! Va-t-elle partir? Et moi le pourrai-je aussi, enfin!

Point du tout.

Elle porta le panier dans la petite pièce qui servait de cuisine à l'appartement et dont la porte faisait précisément face au cabinet vitré.

Raoul se demanda s'il ne profiterait pas de cette éclipse partielle de la jeune fille pour s'éclipser, lui, totalement. Il reconnut bien vite l'inanité de son dessein; la jeune fille allait, venait de la cuisine à la chambre de Raoul devait se résigner à admirer sa démarche gracieuse. De la cuisine, la porte ouverte ou entr'ouverte, on l'eût vu ou entendu sortir.

Puis, indice menaçant, dans la pièce où donnait le cabinet, il voyait un lit, ce qui pouvait, le cas échéant, allonger de tout une nuit sa captivité singulière.

Comme il réfléchissait à cette situation malencontreuse, une autre personne survint. Mais ce n'était pas Bertrand. Raoul vit passer comme une ombre à travers la dentelle de la porte vitrée, une dame vers laquelle la jeune fille accourut et qu'elle embrassa.

Aux premiers mots échangés, Raoul reconnut que la personne qui venait d'entrer était la mère.

—Bon, maintenant me voici en famille!

IV

La situation délicate de Raoul menaçait de se prolonger indéfiniment, car les deux femmes se mirent à causer—puis à préparer le repas.

Elles passaient de la chambre dans la cuisine, puis revenaient. On eut dit qu'elles faisaient exprès de ne pas s'absenter toutes les deux à la fois un seul moment.

Et le temps allait son train.

L'horloge sonna l'heure du dîner. Raoul ne s'amusa pas.

Il trouva sa détention provisoire pour dettes d'une longueur insupportable et la perspective de Clichy lui paraissait presque un paradis à côté de ce purgatoire. De plus, à chaque mouvement des habitantes de l'appartement, il avait la crainte d'être surpris.

Pendant que Cécile—il apprit son nom, ce fut toujours quelque chose—préparait le souper avec sa mère, il entendait le beurre grésiller dans la poêle; de vagues odeurs arrivaient jusqu'à lui; on dressait la table, et le jour tombant, on alluma la lampe.

L'abat-jour dessinait sur la table couverte d'une nappe très blanche un parfait rond de lumière. Cela faisait un charmant tableau; quelque chose comme ces chastes intérieurs anglais dont il avait lu les descriptions parfois au lit avant de s'endormir.

Il voyait Cécile de profil et elle était vraiment gracieuse, très douce avec son teint reposé et son cou délicat. Il y flottait des cheveux blonds; et le tout faisait un portrait d'un si radieux ensemble que Raoul, malgré ses perplexités, en subissait vraiment le charme.

L'image de ce bonheur intime faisait prouver au viveur une sensation nouvelle dont il était saisi et pénétré.

Cet endetté que réclamait l'ombre de la prison, se sentait tout remué devant cette paix du foyer à laquelle, d'ailleurs, il participait de force. Oui, voilà les journées dissipées, les nuits sans sommeil, le jeu effréné, les restaurants borgnes succédant aux bombances insensées quand la poche vient à sonner creux; et au beau milieu du tourbillon, Clichy—ce cimetière des décavés!—Or, toute cette existence surmenée et gâchée lui paraissait telle qu'elle était, pour le moment du moins. Et il se prenait à rêver d'un coin de table comme celui qu'il avait sous les yeux. Ça ne devait pourtant pas coûter bien cher, cette table, cette lampe, cette omelette et cette toute bonne tranquillité familiale.

Décidément il faisait des projets d'avenir, derrière les rideaux de son cachot vitré. A ces projets, il associait malgré tout Cécile, qui lui parut belle de plus en

L'héritage de l'Oncle Broc

plus et bientôt très désirable, mais pour une vie vertueuse et toute d'intérieur.

Cécile causait avec sa mère, sans contrainte, ne se croyant point observée. C'était un ange! Tel était l'avis de Raoul. Et la mère! quelle brave femme! Raoul Deschamps se reprochait presque, maintenant, d'avoir en bien des occasions mal parlé des belles mères.

Mme Cernay—ce nom fut prononcé au cours de la conversation qu'elles tenaient—parlait avec une gravité douce. Elle semblait ne vivre que pour sa fille.

Le modeste repas touchait à sa fin. Les bons sentiments croissaient dans le cœur de Raoul. La mère et la fille continuèrent de babiller jusqu'au dessert.

Raoul retint de la causerie des deux femmes bien des détails de leur existence.

Elles ne devaient avoir qu'une petite aisance; il y avait eu des espérances de fortune non réalisées. Cécile avait été institutrice à Rennes, de là elle avait suivi sa mère avec laquelle elle vivait aujourd'hui. Le nom de la ville où il avait passé toute sa jeunesse fit dresser l'oreille à Raoul Deschamps. Il crut entendre parler de la Sorbière... on causa d'un monsieur Broc.

—C'est son neveu qui a eu toute la fortune, disait la mère. Que veux-tu, puis-
qu'il n'y avait point de testament.

—Pauvre M. Broc! reprit Cécile.

—C'est curieux, tout de même, ces lois qui font passer la fortune des personnes à ceux avec lesquels on est brouillé. Car il y avait plusieurs années que les Deschamps ne voyaient plus leur oncle Broc.

Pour le coup, Raoul ne se trompait point; c'était de sa famille que l'on parlait, et il se souvint qu'en effet c'était bien Mme Cernay que s'appelait la parente que l'oncle Broc avait appelée auprès de lui jadis. Ce nom revenait maintenant très nettement à sa mémoire.

—Certainement, reprit Cécile, si M. Broc n'était point mort sans pouvoir se reconnaître, il aurait pensé à nous.

—J'ai soigné sa petite fille Elisa dans sa dernière maladie avec tant de soins!

—Pauvre petite, quand nous avions douze ans l'un et l'autre combien de fois ne nous sommes nous pas amusées dans le

grand verger, tu sais derrière le pigeonier. Quel beau domaine, la Sorbière!

La conversation de la mère et de la fille s'arrêta sur ce souvenir. Elles semblaient songer au passé; et Raoul aussi se sentait envahir par la mémoire d'anciens jours qu'il avait passés étant tout enfant à la Sorbière, chez l'oncle Broc, bien avant que son père ne fut venu s'y installer comme héritier.

A cette époque, M. Deschamps vivait avec l'oncle Broc, en bons rapports: il amenait chez M. Broc, pendant les vacances, le jeune Raoul, très heureux de se récréer avec sa belle gaité enfantine. Et celui-ci revoyait tout maintenant comme s'il y était encore; la fraîche voix de Cécile avait évoqué pour lui tout un radieux tableau: la cour immense, la ferme solide et carrée, entourée de servitudes où d'immenses écuries contenaient le bétail, et des granges spacieuses les récoltes de l'oncle Broc. Les courses en plein air, avec des petites, Cécile en était peut-être, mais la cousine Elisa qui mourut toute jeune, il se la rappelait parfaitement.

Quand venait le dîner, au tic-tac, du grand tourne-broche dans la cuisine, succédaient les joyeux appels aux convives. Et Raoul voyait encore le verre de l'oncle Broc, un verre prodigieux qu'il buvait d'un trait.

Tous ces souvenirs familiaux étaient gênés par cette pensée que l'oncle Broc n'avait point songé à ceux qui lui avaient fait du bien. Ah! s'il vivait, assurément il ne verrait pas d'un bon oeil, lui si libéral, le peu d'usage que M. Deschamps père, faisait de sa fortune en le laissant, lui son fils, prendre la route de la prison pour dettes.

Et Raoul se remit à écouter plus attentivement que jamais la conversation de Cécile avec sa mère. Tout ce qui touchait à cette famille l'intéressait à un tel point qu'il en oubliait sa situation gênante.

Mme Cernay était veuve, et il crut comprendre que Cécile allait bientôt se marier. Cela même, nuisait au tableau. Ce grand enfant qui ne voyait ces femmes que depuis quatre heures—il est vrai qu'il les voyait bien et tout le temps—se sentait

pris... Était-ce de la jalousie? Non.

Mais pour la première fois de sa vie que l'esprit de Raoul Deschamps s'était arrêté vaguement sur une idée de mariage, cette idée, qui la lui donnait? Cécile. Et voilà précisément que Cécile se mariait!

Pas de chance: sitôt trouvée, sitôt perdue la perle!

Mais non, il ne pouvait être déjà épris: son rêve était comme une vapeur légère, que le grand air dissiperait bientôt. Pure faiblesse de captif, sans doute.

On frappa à la porte de la chambre.

Quel nouvel incident allait donc surgir? Cécile fit une petite moue et se dirigea vers la cuisine:

—Entrez, dit la mère.

On entra.

Mais parbleu! Raoul aurait bien du prévoir cette entrée-là depuis le commencement de son aventure. Celui qui venait de se montrer à la porte était Bertrand Arpingard.

—Comment! lui! grommela Raoul.

Il réfléchissait:

—Le mari, l'heureux futur de Cécile, ce serait donc lui!

Il ne songeait plus maintenant à sortir de sa cachette: d'abord la difficulté eût été grande d'expliquer d'une façon naturelle sa longue incarcération au milieu des robes de ces deux dames, puis il devenait curieux. Il voulait, avant de révéler sa présence à Bertrand, connaître la suite.

Il remarqua que Bertrand était bien reçu par la mère, mais que Cécile mettait à cette réception beaucoup moins d'entrain.

Ce jeune homme venait à cette heure, précisément après qu'on eut parlé mariage; l'incident du livre prêté, l'indication fautive et maligne de la voisine sur le palier, tout cela revenait à l'esprit de Raoul comme pour compléter un ensemble. Le fait surtout que Bertrand demeurait dans la même maison sinon au même étage que la mignonne Cécile était une indication. C'est sans doute en voisinant qu'ils avaient fait connaissance. Raoul n'allait pas plus loin en ce moment dans ses déductions.

Bientôt il ne put douter—mais l'évènement le surpassait.

Comment ce charme vivant, cette jolie Cécile allait devenir la femme de Bertrand Arpingard!

Raoul tout d'abord ne se faisait pas valoir cette particularité: à savoir qu'Arpingard serait riche un jour; que, fils d'un vieil avoué cossu, il donnerait à ce joli portrait au radieux visage de Cécile, le cadre envié du luxe.

Quand il mit cette raison en balance avec le peu agréable physique du personnage et le peu de sympathie qu'il devait inspirer il ajouta dans sa pensée que ce n'était point encore possible, car Bertrand Arpingard devait chasser de race; et par conséquent chasser la dot. Or, d'après ce qu'il avait pu voir jusqu'à présent, Cécile n'en devait guère posséder.

Puis il se souvint du propos en lui tenait un soir Bertrand en lui disant avec fatuité qu'il m'épouserait jamais qu'une riche héritière.

—Cécile la riche héritière! Non, pensait Raoul, il y a là-dessous une énigme. Ma foi! je n'aurai point été enfermé et je n'aurai point langui pour rien dans ce cachot provisoire!

Et il redoubla d'attention.

Toute la soirée ne fut pas amusante pour lui. On se mit à jouer au whist avec un mort. La mère gagnait toujours.

Quant à Cécile, elle semblait gênée; Mme Cernay s'absenta de la chambre un instant:

—Moment psychologique, pensa Raoul Deschamps.

Il vit alors Bertrand se rapprocher de Cécile, qui se leva, et sans doute pour se donner une contenance, alla prendre sur un coin de la cheminée le livre à couverture bleu-pâle et le remit à Bertrand.

—Tenez, lui dit-elle, je l'ai fini, il est très intéressant.

—N'est-ce pas! c'est une histoire simple et pleine d'émotion.

—Histoire simple! émotion! on les connaît tes histoires simples, trompeur! se disait Raoul.

—Il est très bien écrit.

—Oh! n'est-ce pas? un style tendre!

—Avec cela qu'il s'y connaît.

—Je vous en prêterai d'autres, reprit

L'héritage de l'Oncle Broc

Bertrand Arpingard; mais que le dénouement est donc touchant!... Et la scène entre Gustave et Marie... cette promesse discrète dans le bosquet de platanes et de lilas.

—Que peut bien être cette scène? se demandait Raoul.

—Elle est un peu forcée, mais elle est très belle, répondait Cécile un peu froidement.

—Oh! mademoiselle un peu forcé! pouvez-vous dire! quand Gustave s'adresse à Marie... tenez (il feuilletait le livre), voici précisément le passage (et il donnait à sa voix des modulations de ténor léger). Ecoutez: "Je vous aime et n'est-ce point assez? qu'est-ce la fortune! Une pièce d'or brille moins que vos yeux."

—Oh! serpent!

C'était Raoul qui émettait ce vocable et en même temps, il se démenait si bien, que son poing donna contre la vitre.

Interloqué, Bertrand s'arrêta.

Il regarda vaguement derrière lui du côté de la porte vitrée.

Raoul était pris si Mme Cernay n'était rentrée en ce moment, détournant l'attention des jeunes gens, qui confondirent le bruit divers des portes ouvertes ou closes.

—Non, se disait le brave garçon captif, il est impossible d'être plus hypocrite. Je ne comprends pas trop ce qui se prépare, mais il me semble que je dois l'empêcher, mais ma conscience me le dit. Peut-être promet-il seulement le mariage à Cécile avec l'intention de rester sur sa promesse—car entre promesse et messe il y a un abîme.

—Et ma foi, quand l'écharpe du maire ne se montre pas à l'horizon des amours, il y a de longs orages ensuite et quelquefois des malheurs qui compromettent toute une existence!

Raoul devenait, comme on voit, très moral. Il était tout entier à la scène qui se produisait et à ses conséquences possibles. Il aurait voulu y jouer un rôle; mais il n'était point encore prudent de quitter la cantonade pour le théâtre.

Il réfléchit; et après qu'Arpingard eut pris congé des deux femmes, celles-ci causèrent encore un peu. Plein de la géné-

reuse pensée de prévenir Cécile qu'il croyait menacée, il tira son carnet et traça au crayon quelques mots sur une feuille.

Puis ayant découvert sans peine à qui appartenait tel gracieux vêtement qui pendait au porte-manteau, il glissa le papier dans la poche d'une robe de Cécile.

Cela fait, Raoul songea à sa situation à lui.—Elle parut devoir s'améliorer bientôt. La jeune fille se retira dans la chambre voisine. Madame Cernay resta; le lit de la pièce où elles venaient se tenir toute la soirée, était celui de la mère de Cécile.

Vers neuf heures lorsque les ronflements partant de l'alcôve lui eurent indiqué que Mme Cernay dormait bien, Raoul sortit de son cabinet, à pas de loup, comme un conspirateur.

Il traversa la chambre avec une vive crainte d'être surpris, son front était tout mouillé de sueur.

Il atteignit le bouton de la porte, après de nombreux tâtonnements. Mais en s'ouvrant elle produisit un bruit strident de charnières mal huilées; à cette heure sur le palier désert, ce bruit déchira le silence comme un cri d'orfraie.

Raoul demeura quelque temps debout sans mouvement, attendant ce qui suivrait ce bruit. Jamais il n'avait éprouvé une pareille angoisse.

Le bruit heureusement ne réveilla personne, Raoul referma doucement la porte derrière lui; le voici dans le corridor.

Ici une autre difficulté qui n'était pas moins grave, se présentait à Raoul. Il ne se souvenait plus du chemin qu'il avait pris pour arriver jusqu'ici, et il n'eut pu dire si l'escalier se trouvait à gauche ou à droite. Toutes ces émotions successives lui avaient fait perdre la notion exacte des lieux.

Il chercha dans sa poche sa boîte d'allumettes.

Raoul jouait de malheur, il avait bien sur lui une boîte d'allumettes, mais elle était vide; je me trompe, il trouva une allumette tout au fond, une seule!

On connaît la perplexité qui accompagne ce genre de situation.

Tout se passa bien cependant; et Raoul

put sortir de la maison sain et sauf. Il demanda le cordon au concierge d'une façon si naturelle que ce fonctionnaire privé ne sentit point une ombre de soupçon planer sur ses rêves.

Une fois dehors, Raoul se dit en respirant une bonne bouffée d'air :

—C'est égal, cette hospitalité qu'on m'a donné, sans le savoir, je sens que je la payerai tôt ou tard en bonne monnaie.

V

Passage Jouffroy on pouvait voir à l'époque où se passe notre récit un grand écriteau dans l'angle qui se trouve au-dessus de l'escalier intérieur de ce passage, on y lisait en lettres admirablement moulées :

M. SAINT-HUBERT

Expert en Ecriture

Le beau est la splendeur du vrai.

PLATON

Au-dessous de cette maxime se détachait une plume d'oie aux barbes dorées.

Pour arriver à l'officine, tenue par M. Saint-Hubert, il fallait monter quelques marches.

On parvenait à un palier étroit et l'on voyait sur une porte, répétée, et— cette fois en bâtarde superbe—l'inscription du dehors.

Sur ce palier, deux jours après la captivité de Raoul Deschamps dans le cabinet vitré de Mme Cernay, nous trouvons Bertrand Arpingard frappant à la porte de M. Saint-Hubert.

—L'expert en écriture?

C'est moi, monsieur.

L'homme qui venait de répondre ainsi avait une tenue absolument correcte ; faux-col d'une blancheur de cygne ; cravate de parfait notaire.

M. Saint-Hubert ne pouvait voir très complètement le visage de son client car la pièce où il venait de le recevoir était un peu obscure, mais bientôt il le fit passer dans une autre chambre, ancien ate-

lier de photographe probablement, où la lumière tombait de tous côtés.

—Il faut vivre comme dans une maison de verre, a dit le Sage, ponctua M. Saint-Hubert en se retournant.

Puis tout à coup il s'arrêta comme s'il eut eu peur d'avoir parlé d'une certaine façon qui eût trop attiré sur lui l'attention de son client, il ajouta rapidement :

—La pièce est très éclairée afin de faciliter les expertises d'écriture, chose toujours fort délicate... Vous voyez que le local offre toute garantie.

—Monsieur Saint-Hubert, je n'ai pas besoin de ces assurances pour connaître votre talent. Vous m'avez été recommandé comme étant aussi habile que discret.

Arpingard appuya avec une intention marquée sur le mot : discret.

Il tira de son portefeuille deux papiers.

D'abord un billet écrit au crayon à la hâte évidemment (c'était le mot que Raoul avait, on s'en souvient, laissé en partant, dans la poche de Cécile) puis une lettre.

La lettre que Bertrand Arpingard voulait faire confronter avec le billet était également de la main de Raoul, mais elle datait de loin déjà, et au premier coup d'oeil Bertrand n'avait pu discerner si ces deux écrits provenaient de la même source.

Quand il présenta à M. Saint-Hubert ces deux échantillons d'écritures pour qu'il put dire s'ils étaient de la même main, le lettre ne s'offrait aux yeux de l'expert que dans la moitié de son texte.

La signature se trouvait à la seconde page; il ne pouvait la voir.

L'expert, au premier coup d'oeil, reconnut que dans les deux pièces l'écriture était la même, et immédiatement, il fit part à Bertrand de sa constatation.

—Oui, exactement, dit-il, les t sont négligés d'être barrés avec le même sans façon... "déliés" et jambages exactement pareils... l'un des écrits est au crayon jeté rapidement sur un carnet dans une posture mal commode, l'autre est une lettre qui a été faite régulièrement sur une table solide, avec une bonne plume, et comme dit M. Scribe dans ses vaudevilles,

“ tout ce qu'il faut pour écrire... ” une table de scribe... oui monsieur, mais c'est la même main absolument.

Et en disant cela, comme machinalement, non toutefois sans un ton éminemment doctrinal, M. Saint-Hubert tournait la première page de la lettre.

Il aperçut la signature: Raoul Deschamps. Il eut un mouvement brusque qu'il réprima.

A côté de la signature, par malheur, il n'y avait pas l'adresse, il remit les papiers à Bertrand sans rien faire voir de son trouble.

Après avoir payé le prix dû à l'expert, Bertrand sortit; et il descendit l'escalier de l'homme de plume en se disant:

— Je ne me trompais pas, c'est bien Raoul! mais comment diable a-t-il réussi à introduire ce billet au crayon dans la poche de Cécile?

Et il s'en alla, méditant, un peu surexcité et tout pâle...

De son côté, M. de Saint-Hubert semblait un tout autre homme; son visage souriant et aimable venait de se rembrunir et il se mit à marcher dans son cabinet avec une précipitation fébrile et la tête basse.

Le billet adressé à Cécile Cernay par Raoul Deschamps était ainsi conçu:

“ Méfiez-vous, mademoiselle, des gens qui vous disent: “ A quoi bon la fortune, je vous aime sans cela, l'amour est tout”. Méfiez-vous-en; croyez en quelqu'un qui ne saurait se nommer mais qui s'intéresse bien vivement à vous.”

Le sens de ce billet, sinon les termes mêmes, étaient bien présents à l'esprit de M. de Saint-Hubert.

— Evidemment, se dit-il, cet avis de se mettre en garde est dirigé par M. Raoul Deschamps contre M. Bertrand Arpingard et je suis un malheureux et un maladroit. Je viens de nuire, sans le vouloir, au seul homme qui m'ait jamais donné une marque d'intérêt au temps de ma grande misère quand Saint-Hubert n'était encore que ce pauvre Plumasson!

Et il se revit tout à coup dans le passé, tel qu'il était à cette époque quand il traînait son baluchon, d'études en études

et de bureaux en bureaux, en province, affublé d'un sobriquet et ne réussissant qu'à force de courage et de gaieté à repousser les quolibets des employés et des clercs.

Il se rappela Raoul Deschamps dans toute la fleur de la belle jeunesse, avec son rire éclatant, sa bonne humeur presque enfantine; et si bon! Ce louis donné chez Me Arpingard, il s'en souvenait comme s'il avait reçu de la veille.

Et il s'en souvenait d'autant mieux que c'était à ce modeste viatique qu'il devait sa fortune présente; car avec son louis très ménagé, il avait pu atteindre Paris qu'il avait gagné étape par étape. Il ne faut pas rire d'une somme de vingt francs. C'est parfois la goutte d'eau qui empêche de périr de soif, la miette de pain qui vous garde de mourir de faim et la semaine qui vous permet d'attendre la situation.

Et le louis de Raoul avait été tout cela pour Saint-Hubert qui, entré comme modeste auxiliaire chez un expert en écriture, avait pu développer sa position, devenir maître à son tour dans le domaine de Brard et Saint-Omer ou à son talent de main légère, la prud'homie qui s'alliait chez lui à un esprit avisé devaient faire merveille et le pousser loin.

Il était donc navré de sa maladresse. Comment pouvait-il avoir été aussi peu chanceux ou aussi peu habile! Est-ce qu'en dépouillant le vieil accoutrement de Plumasson pour revêtir la confortable redingote de Saint-Hubert il avait aussi changé son esprit avisé en une détestable lourdeur de compréhension!

N'aurait-il pas dû se méfier, en reconnaissant Bertrand Arpingard, qu'il pouvait s'agir de son ancien camarade Raoul Deschamps surtout dans cette circonstance, où on lui apportait un billet adressé à une jeune fille.

Deux jeunes gens se connaissant peuvent très naturellement connaître la même personne et s'intéresser à elle avec quelque rivalité.

— Je pourrais presque reconstituer maintenant toute cette petite intrigue.

Il le faudra bien d'ailleurs. Il est indis-

pensable que je réfléchisse mûrement à ce qui vient d'arriver et que je répare les fâcheux effets qui peuvent résulter de ma malencontreuse inattention. D'abord je dois chercher où demeure, à Paris, Raoul Deschamps; il faut l'avertir tout d'abord que l'avis qu'il a donné à celle qu'il aime, peut-être, est aujourd'hui à la connaissance de son rival. J'agirai ensuite de façon à favoriser ses plans... car il a évidemment des vues ou il en aura bientôt; le billet que je viens de lire l'indique suffisamment dans sa forme discrète.

Saint-Hubert se félicita d'ailleurs d'un détail de son entrevue avec Bertrand Arpingard.

Celui-ci ne l'avait point reconnu et c'était bien heureux, il serait plus à l'aise pour agir. C'est peut être ce détail qui donnerait en fin de compte le dessous en cette affaire au fils du riche avoué de Rennes.

Et Saint-Hubert ne pensait pas sans un certain sourire amer au peu d'attention que le dédaigneux Bertrand avait prêté à Plumasson et à ses propos quand il venait pour son pauvre petit commerce chez Me Arpingard. Ce beau fils payerait peut-être aujourd'hui ce dédain.

Il est certain, en effet, que si Bertrand Arpingard eût pu se douter que Saint-Hubert, auquel il s'adressait, le connaissait lui et Raoul, il eût eu recours à un autre expert et jamais Raoul n'eût pu être averti.

—Pauvre Raoul Deschamps! Etait-il joyeux et sans souci le jour où je l'ai vu pour la dernière fois en sortant avec lui de chez Me Arpingard. Je l'ai accablé de mes protestations de sympathie et d'offres de service... Ai-je oublié? Non. Cependant j'aurais dû le suivre dans la vie.

Et Saint-Hubert se rappelait les conseils qu'il lui avait donnés en le quittant—des conseils qui lui étaient inspirés par certaines appréhensions. S'il parvenait à retrouver Raoul comme il le pensait bien, dans quelle situation le retrouverait-il? Saint-Hubert n'était pas sur ce point sans inquiétudes... Pauvre enfant, qu'est-il devenu peut être!

En tout cas en ce moment Raoul s'inté-

ressait à une jeune fille et il était au sujet d'elle en lutte avec Bertrand Arpingard.

Malgré tous les "meâ culpâ" qu'il s'infligeait, Saint-Hubert était homme à agir en esprit pratique. Il saurait pénétrer dans le petit roman qu'il pressentait; il connaîtrait cette jeune fille dont Raoul semblait vouloir s'instituer l'ange gardien; il se méderait à tout cela, il y ferait tout le bien, il y empêcherait tout le mal qu'il pourrait.

D'abord il ne commit pas la faute de chercher directement l'adresse de Raoul Deschamps. Il pensa que l'aimable garçon avait peut-être conservé les allures un peu désordonnées que commandait son caractère sans souci et par suite son domicile devait être plus difficile à trouver que celui de Bertrand Arpingard plus méthodique, plus rangé.

La demeure de Bertrand Arpingard connue c'était aussi de la jeune fille, celle de Raoul, c'était en tout cas Saint-Hubert en plein sur la piste.

Mais agissons vite, se dit-il... Et, d'abord, ne perdons pas de temps en cherchant dans la grande forêt de Paris une piste que nous trouverons à Rennes facilement.

C'est un voyage indispensable pour arriver vite et bien.

VI

On comprend ce qui s'était passé le lendemain de l'aventure de Raoul chez Mme Cernay.

Le matin, en voulant prendre une autre robe pour sortir avec sa mère, Cécile avait trouvé le billet de Raoul Deschamps. Sa première pensée avait été de le montrer à Mme Cernay en lui exprimant toute sa surprise.

Mme Cernay elle-même n'y comprenait rien. Qui donc avait pu s'approcher de sa fille au point de lui glisser ce singulier avis?

Lorsque le soir, selon sa coutume, Bertrand vint faire sa cour à Mlle Cécile Cernay, le whist interminable et obligé fut distancé par les recherches et les ob-

L'héritage de l'Oncle Broc

servations auxquelles donna lieu le fameux billet trouvé le matin.

Il fallut que Cécile se rappelât quel jour elle avait mis sa robe, où elle était allée ce jour-là, quels gens avaient pu l'approcher. Avait-elle pris le tramway ou l'omnibus, un simple plaisant était-il l'auteur de ce singulier avis, qui ne signifierait rien dans ce cas?...

Cependant Cécile, en y songeant et en voyant l'extrême attention que Bertrand portait à cet incident, regrettait presque, dans un mouvement louable, d'avoir ainsi montré le billet à sa mère. Cet avertissement anonyme et mystérieux l'intriguait d'autant plus qu'elle était loin de ressentir pour Bertrand cette attraction décisive qui lie deux existences.

Elle allait se marier avec lui par devoir plutôt que par amour.

Elle n'était point riche; les désirs et les conseils de sa mère devaient être obéis. Si elle n'avait point d'amour pour Bertrand, elle ne ressentait non plus pour lui aucune antipathie.

Dans la franchise de sa nature, la jeune fille, connaissant peu la vie, ne songeait en aucune façon à se dérober à ce qui semblait être sa route tracée d'avance, son sort accepté par sa mère, le guide naturel, le seul à consulter.

Pourtant, elle se demandait quel était l'homme qui s'intéressait à elle sans se faire connaître et le lui faisait savoir si singulièrement.

Mme Cernay laissa sans difficulté emporter le papier par Bertrand Arpingard, et l'on a vu comment celui-ci en avait tiré parti chez M. Saint-Hubert, en attendant mieux.

Certes, Raoul était loin de supposer que son mot écrit un peu à la légère eut produit une telle révolution dans le ménage et qu'il pût avoir pour lui de sérieuses conséquences. Il avait agi en grand enfant qu'il était et en brave cœur, ce qui est souvent la même chose. Cependant depuis ce moment le souvenir de Cécile le hantait. Quelle charmante petite femme elle ferait! pensait-il.

Et l'image entrevue du bonheur de la famille dans la soirée passée malgré lui

chez Mme Cernay le persécutait d'autant plus vivement qu'il ne pouvait quitter sa chambre, où le retenait la crainte du garde de commerce.

VII

L'étude de Me Arpingard n'avait pas changé d'aspect depuis deux ans environ que nous y avons pénétré au bout de ce récit. Le père Baracois penchait toujours sa tête chenue sur le rude sillon des expéditions multipliées; le maître clerc possédait encore cet air pincé avec lequel il accueillait les héritages qui favorisaient autrui; le petit clerc avait pris deux ans de plus sans prendre plus de galons et sans devenir un grand clerc.

Tout ce monde travaillait quand un beau matin la porte s'ouvrit.

—Messieurs, voulez-vous des plumes?

Un hurrah demi-étouffé retentit à cette offre connue, fait sur un ton allègre.

—C'est Plumasson! Nous vous croyions mort et embaumé... Voilà deux ans que nous n'avons eu la bonne fortune de vous voir.

—Le temps passe vite en effet, messieurs, tout change dans la nature...

—Et moi seul ne peux changer, acheva le petit clerc, aussitôt réprimé par un regard du maître clerc.

—C'est en effet moi, de retour à Rennes, de passage plutôt dans votre ville; j'aurais cru manquer à tous mes devoirs en ne vous rendant pas ma visite. Voulez-vous me permettre de m'asseoir un peu et de poser sur ce coin de table mon léger baluchon.

M. Saint-Hubert s'assit, il constata d'un coup d'oeil que rien non plus ne s'était transformé dans l'étude de Me Arpingard depuis qu'il était venu pour la dernière fois. Il ne put se défendre d'un sentiment de fierté. Il se rappela ses jours de misère où il traînait sa marchandise, plaçant mal, vendant peu et mangeant à son appétit seulement les jours où il avait eu de la chance. Combien alors lui pesaient la hauteur et le dédain de ses clients de rencontre. S'il ne se présentait pas aujourd'hui ganté soigneusement, le teint frais et souriant c'est qu'il avait besoin pour

ses projets qu'on le crût encore le Plumasson qu'il était autrefois.

Il comparait même, non sans orgueil son bel établissement du passage Jouffroy à cette sombre étude de Me Arpingard où des employés grattaient du papier timbré. Mais il ne fallait pas montrer ce sentiment, il était nécessaire que Saint-Hubert jouât jusqu'au bout son ancien rôle.

D'abord il avait hésité à le reprendre, il s'était dit :

—Il n'y a pas de meilleur déguisement que la bonne fortune et sans vouloir outre mesure faire sur mon destin des retours philosophiques—c'est un déguisement bon à prendre même en dehors du carnaval.

Déjà, je l'ai vu quand Bertrand Arpingard est venu me trouver dans mon bureau du passage Jouffroy il ne m'a point reconnu; les clercs de Me Arpingard ne seront pas plus perspicaces; et dès que M. Saint-Hubert, sanglé de sa redingote, aura manifesté son désir de voir le patron, le petit clerc se précipitera vers le cabinet de celui-ci avec une allure pleine de déférence pour annoncer "Monsieur Saint-Hubert!" cela est certain...

A moins qu'ils me reconnaissent. Car, si Bertrand ne m'a pas reconnu, c'est qu'il n'avait jamais daigné à peine jadis me devisager, quand je traînais misère, tandis que le maître clerc, avec ses yeux de chien de garde... Non, tout compte fait, il vaut mieux que je ressuscite carrément Plumasson; j'arriverai mieux à mes fins.

Et c'est à ce parti que Saint-Hubert s'était arrêté, avec raison.

—Et dans votre profession de marchand ambulancier vous avez vu beaucoup de pays depuis la dernière fois? lui demanda Baracois.

—Beaucoup, monsieur l'expéditionnaire, beaucoup. J'ai vu notamment Paris, la grande ville.

—Et les plaisirs de la capitale ne vous ont pas retenu?

—Ce n'est pas faute d'y avoir rencontré du monde et du plus aimable, monsieur le maître clerc; j'y ai même eu l'honneur, je puis vous le dire, de prendre un verre avec le fils de Me Arpingard lui-même, votre excellent patron.

—Allons donc!

Tous les deux convergèrent sur la mise sordide de Plumasson qui ne parut pas interloqué par cette attention peu bienveillante...

—Comme je vous le dis, messieurs!

—Voyons Plumasson, la plaisanterie a des bornes. M. Bertrand Arpingard ne boit pas ainsi avec le premier venu.

—Merci bien du compliment, mais je maintiens ce que j'avance.

Et d'un ton qui semblait s'échauffer:

—Je vous dirai même fort bien comment le fait s'est passé: M. Bertrand sortait de chez lui, il y a un café en face de la maison...

—Le "Café Helvétique", rue de Boulois.

Le maître clerc se mit à rire en haussant les épaules.

—Vous vous enfermez vous-même, mon pauvre Plumasson, vous parlez d'un café de la rue de Boulois et M. Arpingard fils, ne demeure pas rue de Boulois.

—Cela est trop fort! reprit Plumasson avec vivacité. Comment M. Bertrand Arpingard n'habite pas rue de Boulois, No 5.

—Il reste 17, rue Geoffroy-Marie. Vous voyez bien que vous nous en contez.

Plumasson feignit de recevoir le coup le plus rude et accepta comme un démenti le renseignement qu'il attendait. Bientôt cependant, il releva la tête et d'une voix peu assurée:

—Il a dû demeurer à un moment rue de Boulois.

—Jamais, vous dis-je, jamais, et nous le savons bien! Est-ce que vous croyez qu'il change de logement tous les quatre matins. C'est bon pour Raoul Deschamps, de telles habitudes d'irrégularités! Avez-vous aussi pris un verre avec M. Raoul.

Plumasson se fit humble.

—Non, je n'ai pas eu ce plaisir et je le regrette infiniment, j'aurais bien voulu voir M. Raoul Deschamps que j'aimais beaucoup.

—De celui-ci, reprit le maître clerc, on ne connaît plus l'adresse, mais nous l'aurons bientôt, il faut l'espérer.

—Ah! fit Plumasson, prenant l'air de plus naïf.

—Oui, avant quinze jours, passez à la prison de Clichy, vous le trouverez.

Plumasson pâlit légèrement, mais il contient son émotion :

—Comment! M. Raoul Deschamps en prison pour dette... Son père est-il donc ruiné?

—En vérité, Plumasson, voici un fait étrange; nous habitons la province et nous vous apprenons les choses de Paris. Vous ne savez donc pas que Raoul fait le désespoir de M. Michel Deschamps, qu'il se conduit comme le dernier des derniers, que la pension assez belle qu'il reçoit chaque mois est dévorée d'avance! Ah bien! si vous vous étiez trouvé ici hier, à la même heure vous en eussiez entendu sur le compte de votre ami Raoul! Précisément M. Deschamps de la Sorbière était venu voir Me Arpingard... Et de là nous l'entendions jurer dans le cabinet du patron

—ce malheureux Raoul! Ce fils indigne... Il mangera tout. Je ne veux plus lui envoyer un sou...—Calmez-vous, disait Me Arpingard. Il se corrigera.—Non, non qu'il aille se faire pendre où il voudra je ne veux plus entendre parler de lui... Il goûtera de la prison, il faut qu'il en goûte!

—Pauvre monsieur Raoul.

—Vous le plaignez! Vous êtes bien bon. Du reste nous l'avons tous dit le jour où nous lui avons vu donner vingt francs d'un coup, Raoul tournera mal.

Ces paroles causèrent à Saint-Hubert une peine bien vive; cependant, ce rappel d'un acte de bienfaisance lui remplissait le cœur d'un surcroît de gratitude envers ce Raoul Deschamps que tous ici accablaient.

Au surplus, maintenant, il en savait assez, le reste ne pouvait que lui être désagréable sans utilité.

Il tourna donc à court cette conversation en offrant sa marchandise dont personne ne voulut; le maître clerc même lui dit:

—Mais, mon cher Plumasson, depuis une heure que vous êtes ici avec vos plumes, vous avez perdu votre temps.

—Vous croyez? répartit Saint-Hubert.

Raoul Deschamps habitait pour le moment un vague hôtel, et il n'osait en sortir; il y mangeait, il y passait sa journée assez tristement, toujours sous le coup des poursuites dont il était l'objet.

Personne, pensait-il, ne pourrait trouver l'endroit qu'il s'était choisi pour retraite.

De ce côté, il était bien certain de n'avoir rien à craindre, un seul ami connaissait son adresse, Bertrand Arpingard.

Aussi, quand un matin on frappa à sa porte, il n'eut pas de peine à deviner le visiteur qui venait l'arracher pendant un instant à son ennui.

Raoul Deschamps n'était nullement prévenu que Bertrand le savait l'auteur du billet à Mlle Cécile Cernay, grâce à la confrontation des écritures chez M. Saint-Hubert. Il ne pouvait s'en douter et le visage de Bertrand, plus souriant qu'à l'ordinaire, ne laissait aucunement transparaître qu'il eût des motifs d'en vouloir à son ami Raoul.

—Viens-tu dîner avec moi? lui dit Bertrand, sur le ton de la meilleure camaraderie.

—Mais, mon cher, tu sais si je me faisais prendre, ce ne serait pas amusant.

—Sans doute, pas amusant, mais on n'est pas pris tous les jours.

—Je ferais mieux d'attendre la nuit tombante. A la nuit, tous les débiteurs sont gris.

—Comme des Polonais quelquefois, riposta en riant Bertrand Arpingard.

—Oh! ne fais pas d'esprit, je t'en conjure, je ne résisterais plus, je te suivrais et il pourrait m'arriver malheur. Les rues sont si mal pavées pour moi...

—Je connais un petit restaurant non loin d'ici; on y est au mieux pour peu de choses... Allons!

—Tentateur!

—Viens-tu?

—Je me dégourdirais un peu les jambes, je m'allègerais le cerveau, car ici je t'assure l'air sent affreusement le renfermé.

Et Raoul, d'un geste familier, battait

déjà son chapeau mou et s'apprêtait à sortir; son indécision le reprit.

—Ma foi, non! dit-il enfin, soyons prudent, je ne sors pas.

—Eh! bien tu as raison, lui dit son ami; si tu tombais dans les mains du garde de commerce je ne me le pardonnerais pas. Reste. Restons plutôt... Car, puisque tu ne veux pas venir déjeuner avec moi, c'est moi qui m'invite chez toi; nous allons manger et causer ensemble et cela te désennuiera; veux-tu?

—Tu es gentil! C'est très bien, mon cher Bertrand; je vais faire monter notre déjeuner, tu viens d'avoir une idée charmante; excuse seulement un peu ton amphitryon improvisé.

—Peuh! entre amis!

Ils furent bientôt à table et le repas s'annonça le plus gaiement du monde.

Bertrand Arpingard et Raoul Deschamps causaient fort amicalement, et Raoul essayait par mille prévenances de compenser la mauvaise idée qu'il avait eu de son camarade, il y a quelques jours, chez Mme Cernay. Il avait maintenant presque des remords de l'avoir mal jugé. Sans doute il avait ses mauvais moments; qui ne les a pas? Mais après tout, peut-être aimait-il réellement Cécile; et s'il en était ainsi, Raoul ne lui avait-il point causé un véritable dommage en donnant à la jeune fille un avertissement qui tombait à faux puisqu'il résultait d'une opinion injuste.

Pour un peu il eut tout raconté à Bertrand.

Cependant il se contenta, il se réserva.

Et ce sujet qui les intéressait tous les deux ce fut Bertrand qui l'aborda, mais bien entendu comme par hasard.

—Mon cher ami, dit celui-ci à Raoul lorsqu'il furent au dessert, je vais sans doute avoir bientôt l'occasion de te rendre ton charmant déjeuner... et d'une façon plantureuse...

—Ah! quoi donc?

—Un repas de noces? mon cher Raoul, le festin de mes noces à moi...

En disant ces mots, Arpingard avait les yeux fixés sur Raoul Deschamps.

—Tu te maries! Et qu'elle est l'heureu-

se personne... Pourrait-on le savoir sans indiscrétion?

—Son nom importe peu, reprit Bertrand en regardant toujours Raoul avec intention. Sache seulement que c'est une merveille de vertu sans apprêts, de fraîcheur, de modestie et de beauté.

Raoul eut en ce moment comme une délicieuse vision de l'intérieur qu'il avait pu apprécier déjà chez Mme Cernay; il murmura:

—Tu es bien heureux...

—Il n'y a pas de dot... Mais quoi! Je suis bien revenu des idées que j'avais autrefois à ce sujet et je suis arrivé même, ce qui était plus difficile, à convaincre mon père qui est entré sans de trop grandes difficultés dans mes nouvelles vues.

—Ah! si mon père à moi pensait comme le tien et comme toi, je deviendrais sans doute aussi un tout autre homme!

Raoul Deschamps eut encore à ce moment la pensée de s'affranchir par un aveu de la pensée qui le gênait mais ce ne fut plus la crainte du caractère de Bertrand tel qu'il l'avait jusqu'ici connu qui le retint. Ce fut tout le contraire. Il ne se tint point parce que Bertrand lui faisait l'effet d'une mauvaise nature mais au contraire parce qu'il le crut revenu en ce moment, et à la suite d'un amour sincère, à des sentiments de délicatesse.

Il le sentait, en outre; les confidences de son camarade lui causaient de la tristesse. Il n'était pas envieux; cependant une peine il ne savait pas bien laquelle venait de se glisser en lui et avait comme effleuré son cœur. Il brusqua la fin de l'entretien sur ce sujet.

—Tu prends du café?

—Parfaitement, dit Bertrand Arpingard, qui s'amusait intérieurement à l'embarras de Raoul et aussi de la jalousie qu'il lui prêtait. Parfaitement, fais également monter des cartes, nous jouerons une partie en savourant un moka princier.

—C'est cela.

Raoul Deschamps n'avait jamais vu son camarade aussi jovial; mais s'il avait été un peu physionomiste, il eut certainement remarqué la ligne d'ironie méchante, qui plissait les lèvres de Bertrand.

L'héritage de l'Oncle Broc

Le café servi, les cartes sur la table, il répétait encore :

—Que tu es charmant d'être venu!

—Un écarté?

—Si tu veux!

—N'as-tu pas un procédé pour tourner le roi, Raoul?

Raoul se mit à rire de cette plaisanterie avec une bonne figure bien franche :

—Certainement, je marque le roi quand je veux.

—Cinquante centimes la partie?

—Ça va.

Les deux amis se mirent à jouer et bientôt on s'anima. Cette animation du moins gagna Raoul et de son côté elle était bien sincère; il ne pouvait pas s'imaginer qu'elle n'était que simulée du côté de Bertrand.

Comme pour la seconde fois et par hasard Raoul Deschamps tournait le roi, Bertrand lui dit un peu sèchement :

—Ah! mais non, pas de distraction, je te prie! Tu ne veux pas, je pense, marquer ce point-là.

—Comment!

—Oui. On s'y prend mieux pour faire ce coup. Tu n'as pas encore assez d'agilité dans le doigté pour brûler ainsi la politesse aux gens.

—Tu ne parles pas sérieusement!

—Et toi tu veux compter sérieusement ce point?

—Je te jure que... Oh! mais après tout je n'ai pas besoin de jurer. Voyons Bertrand tu veux rire!

—Je veux si peu rire que je laisse là les cartes, et M. Raoul Deschamps, en lui abandonnant ma mise pour payer enfin ses dettes!

—Cette insolence!

—Il vaut mieux être un insolent qu'un grec.

Raoul Deschamps se leva tout pâle et allant à Bertrand, qu'il saisit par le revers de son veston, il lui dit d'un ton violent :

—Tu sais bien que je suis incapable de tricher! Pourquoi me cherches-tu querelle?

—Querelle à vous, mon cher Monsieur, et pourquoi donc, je vous le demande? Je

viens ici en ami et vous me faites payer mon déjeuner de cette façon sordide qui déshonorerait un tripot.

En prononçant ces inexcusables paroles, il avait repoussé Raoul d'un mouvement brusque.

Celui-ci rouge de fureur lui cria alors :

—Tu n'es qu'un drôle!

Et il bondit vers lui pour le frapper.

Bertrand en repoussant la table put maintenir Raoul et il lui dit avec un calme affecté :

—Nous n'allons pas je pense, Monsieur, nous colleter ici comme des crocheteurs. Vous savez aussi bien que moi ce que vous avez à faire; dès ce soir vous recevrez de mes nouvelles.

—A votre aise, monsieur, répondit Raoul Deschamps, vous trouverez à qui parler.

Et réussissant à dominer son exaspération, il montra la porte à Bertrand, d'un geste correct.

IX

Depuis son retour de Rennes où il était parvenu, comme on l'a vu, à connaître l'adresse du fils de Me Arpingard, Saint-Hubert rôdait à toute heure dans la rue Geoffroy-Marie, à la hauteur du numéro 17—adresse qu'il avait subtilisée au maître clerc d'Arpingard, on sait comment.

Il épiqait Bertrand.

Il avait transformé son costume ordinaire afin que celui qu'il voulait suivre ne put reconnaître en lui l'expert en écritures qu'il avait récemment consulté.

Saint-Hubert pensait que lorsqu'il serait sur la piste de Bertrand, il saisirait bientôt toute l'intrigue et ne tarderait pas surtout—ce qui lui tenait le plus à coeur—à retrouver Raoul Deschamps, quelles que fussent l'irrégularité de ses habitudes et la fréquence de ses changements de logement.

Il n'eut pas à revenir un grand nombre de fois pour trouver Bertrand; mais qu'elle ne fut pas sa surprise en le voyant sortir un beau matin, accompagné d'un personnage dont l'apparition en cette cir-

constance lui ouvrit d'étranges perspectives.

—Mais c'est Mériot, le garde de commerce! Que diable est-il venu faire chez M. Bertrand Arpingard. Bon, je sais maintenant qui je dois suivre pour retrouver Raoul Deschamps.

Mis en relations fréquemment par sa profession d'expert avec le monde judiciaire grand et petit, Saint-Hubert connaissait parfaitement Mériot. Il ne se trompait pas.

Après avoir causé un instant sur le trottoir où passait la foule des gens affairés, Bertrand Arpingard et Mériot se séparèrent.

Saint-Hubert n'hésita point à s'attacher aux pas du garde de commerce.

L'expert faisait cette réflexion qui n'était pas honorable pour le fils Arpingard et qui cependant était juste: Bertrand veut se débarrasser de son rival en facilitant l'action de la justice et en indiquant lui même où demeure celui dont on doit se saisir.

Mériot cependant ne parut pas, à l'idée de Saint-Hubert, se diriger aussitôt du côté où devait demeurer Raoul Deschamps. Le garde en effet s'arrêta chez les huissiers; il semblait ne pas vouloir profiter immédiatement du renseignement qu'avait dû lui donner Bertrand Arpingard.

Saint-Hubert pensa qu'il fallait l'aborder, l'interroger, le faire parler.

L'aborder ne fut pas difficile mais pour l'interroger il fallut une aide et Saint-Hubert n'ignorait pas que les causeries de café, quelque peu arrosées, sont excellentes en ce cas.

Le garde du commerce accepta très bien ce que Saint-Hubert lui offrit. Mais il ne s'empressait pas d'être indiscret.

Mériot buvait mais il ne parlait pas.

—Mon Dieu! se dit Saint-Hubert, je comprends que dès les premiers verres il ne se mette pas à causer comme une pie des affaires de son ressort.

Saint-Hubert, sur cette réflexion, l'emmena dans un petit restaurant où l'on fut bien traité.

Au dessert: café, liqueurs et cigares.

Mériot mangea, but, fuma, mais il resta muet.

Du restaurant on passa à la brasserie.

On recommença à boire et Mériot but consciencieusement tout ce que voulut Saint-Hubert—mais rien de plus; et Saint-Hubert faisait tous les frais, même ceux de la conversation.

Bientôt, cependant, en dépit de son peu d'action, la langue du garde de commerce parut s'épaissir... Elle s'épaissit, mais elle ne se délia pas.

C'est avec peine qu'il se leva de la chaise où il était assis devant une dernière consommation, dans un débit de boisson de la rue Fontaine. Il se faisait tard; mais en vain donnait-il, ce brave Mériot, les premiers signes de l'ivresse qui d'ordinaire rend bavard! Malgré les habiles questions de Saint-Hubert, il ne se décidait point à commettre l'indiscrétion que l'expert attendait.

Je crois, cependant, se dit Saint-Hubert, que le voilà un peu parti.

Un excellent café bien chaud, versé dans un établissement de la rue Pigalle, remit au contraire Mériot dans son assiette. Le garde semblait maintenant n'avoir pas bu plus que de raison.

Il était un peu après minuit.

—Voyons Mériot, nous n'allons pas encore nous séparer; les brasseries ont la permission de rester ouvertes jusqu'à deux heures du matin. Voulez-vous encore y faire un tour?

—Pas de refus, monsieur Saint-Hubert.

—Une fois n'est pas coutume.

—Comme vous le dites fort bien.

Saint-Hubert et Mériot continuèrent donc, ils fermèrent les établissements de deux heures du matin. Puis ils allèrent dans les deux ou trois qui, dans le quartier Montmartre, reçoivent des clients toute la nuit.

A quatre heures du matin, M. Saint-Hubert n'était pas plus avancé que la veille. Mériot n'avait desserré les lèvres que pour dire des choses insignifiantes.

L'expert pestait intérieurement contre lui-même, mais il ne voulait point encore lâcher la partie qu'il croyait de temps en temps en bonne voie, notamment quand

les deux hommes sortaient d'un café pour rentrer dans un autre.

Était-ce l'effet du grand air? il semblait à Saint-Hubert que tout à coup, dans ces moments, Mériot s'apprêtait à devenir loquace.

Par malheur cela ne durait pas et, une fois de nouveau devant une table de marbre, Mériot redevenait apathique; il ne répondait que par monosyllabes à Saint-Hubert ou bien il lui parlait de sa famille.

Il était maintenant cinq heures du matin. Les balayeuses avec leur geste mécanique soulevaient de petites nuées de poussière sur les trottoirs; et à travers les branches des maigres platanes du boulevard Rochechouart, l'aurore d'été se levait, très douce de nuances, habillant le ciel de gaze verte et bleue.

Saint-Hubert n'avait pas l'habitude de ces promenades nocturnes coupées de beuveries excessives; son visage s'en ressentait. Il était loin d'avoir cet air de fraîcheur qui le distinguait d'ordinaire. Aussi les marchands de vins reconnurent-ils en lui un simple client d'occasion, en le voyant entrer avec son éternelle cravate blanche frippée, le vêtement un peu poudreux, le col battu et la physionomie toute tirée.

Mériot lui, se tenait très bien, pas un poil de sa moustache en brosse n'avait bougé.

Saint-Hubert s'était cependant beaucoup plus ménagé que lui.

Ils burent encore sur le comptoir; ils avaient fermé les brasseries de nuit; ils ouvrirent les buvettes matinales.

Dans l'état de fatigue où ils se trouvaient tous les deux, ils avaient perdu la notion de l'heure, et ils ne ressentaient cependant aucun besoin de rentrer chez eux.

Tout à coup, comme si l'on venait de lui enfoncer une épingle dans le bras, Mériot regarda l'horloge et se mit à pousser un juron qui fit sursauter Saint-Hubert.

—Six heures! Il est six heures!... Je n'y serai jamais à temps.

—Où cela?

—Eh! mais, au Bois de Boulogne...

Ils vont se battre... J'arriverai trop tard. Un fiacre, vite un fiacre!

—Comment, ils vont se battre! MM. Raoul Deschamps et Arpingard se battent!

—Quoi! vous savez!

—Mais non... Parlez, je vous en prie, Mériot... Il s'agit d'eux, n'est-ce pas?

Mais Mériot, comme mû par un ressort, sans rien répondre se mit à courir après une voiture qui l'emporta rapidement.

—Hélas! dit Saint-Hubert que va-t-il se passer? Arpingard a trouvé sans doute le moyen de faire prendre Raoul en le forçant à sortir de chez lui pour aller se battre. Pourvu maintenant que Mériot arrive à temps sur le terrain! Car mieux vaut Clichy qu'un coup d'épée. Mieux vaut la prison que l'hôpital. Malheureux que je suis, c'est moi qui ai retardé Mériot, et qui suis peut-être cause d'un malheur!

Voici la seconde fois que j'arrive à nuire à Raoul sans le vouloir, et cette fois même c'est en voulant le sauver! Et cet animal de Mériot que j'abreuve depuis hier soir et qui ne me dit rien! Et ce misérable Arpingard qui joue l'honneur pour trahir comme Judas! et moi, avec mes sauvetages ratés! O déplorable Saint-Hubert! O triste Plumasson!

Tout en se livrant à ses exclamations, il s'était levé et avait hélé un fiacre qui l'emporta à une vitesse de triple coursier dans la direction du Bois de Boulogne à la suite de Mériot.

X

Le soir de la scène chez Raoul Deschamps, deux amis de Bertrand Arpingard s'étaient présentés chez Raoul pour lui demander une réparation par les armes.

—Ce serait plutôt à moi à la réclamer, avait répondu celui-ci, mais ce n'est qu'un détail... Vous serez satisfait, messieurs, demain vous pourrez vous aboucher avec deux de mes amis et l'affaire suivra son cours.

Les négociations ne languirent point. Raoul Deschamps, très aimé de tous ceux

qui le connaissaient, n'eût point de peine à trouver deux témoins qui lui épargnerent même les démarches que sa situation ne lui permettait pas.

La rencontre fut fixée pour six heures et demie du matin, dans une contre-allée du Bois de Boulogne. L'arme choisie était le fleuret.

Raoul Deschamps qui depuis la veille se mettait l'esprit à la torture pour comprendre quelque chose à la conduite de Bertrand, se disait :

—Est-il possible que pour une vaine querelle de jeu, deux camarades, deux amis d'enfance aillent sur le terrain. Oh! si mon père et son père qui sont liés, eux aussi, l'apprenaient! Ils seraient dans la désolation.

Mais après tout, ce n'est pas moi qui ai tort et si Bertrand paye son insolence, tant pis pour lui; c'est décidément un être insociable.

De son côté Bertrand Arpingard se félicitait.

Le matin du duel, il monta d'une façon très décidée dans la voiture de ses témoins. On partit vers le Bois de Boulogne, par une matinée superbe.

Les témoins de temps en temps se penchaient à la portière pour voir si l'on arrivait, si l'on était près du terrain qu'ils avaient choisi la veille d'accord avec les témoins de Raoul.

Ils firent bientôt arrêter le cocher.

Pendant tout le temps de la course en fiacre, Arpingard s'était montré gai: il avait causé avec une animation modérée dans la crainte de paraître trop nerveux devant ses amis: ceux-ci avaient pu admirer son sang-froid.

Mais quand on descendit de voiture, Arpingard eut malgré lui un mouvement fébrile.

—C'est ici?

—Oui, lui répondirent les témoins.

Il demanda encore:

—C'est l'heure?

Un des témoins regarda à sa montre et lui répondit qu'ils étaient en avance de dix minutes.

Arpingard respira.

Tout en se dirigeant vers le milieu de la

contre-allée où devait avoir lieu le combat, il jetait des regards inquiets des deux côtés et ses yeux sondaient le bois.

Il parvenait cependant encore à dissimuler son anxiété.

Une silhouette qui se profila entre les branchages lui donna un moment d'espoir. Ce n'était, dans les sentiers, qu'un promeneur matinal qui ne s'arrêta point.

Arpingard se sentit les jambes un peu faibles.

—Encore cinq minutes, dit un des témoins.

Une voiture découverte apparut. Bertrand ne put s'empêcher de tressaillir.

Il n'y avait qu'une personne dans cette voiture... Mais plus elle s'approchait plus Bertrand perdait courage; c'était le médecin qui rejoignait les témoins.

—Seraient-ils en retard? dit l'un d'eux, il va être l'heure juste...

—Peut-être hasarda Arpingard, M. Deschamps a-t-il craint au dernier moment de sortir de chez lui; il est sous le coup de poursuites pour dettes et il peut craindre d'être appréhendé au corps.

—Il nous eut expliqué sa situation.

—Voilà, je crois un fiacre.

En effet, Bertrand avait bien entendu: un fiacre s'engageait dans l'allée et roulait doucement sur le sable fin, pendant que Bertrand se demandait avec angoisse si ce fiacre-là contenait trois hommes ou un seul.

Il en contenait trois: Raoul sortit le premier sautant légèrement, très ingambe, et presque souriant. Puis ses deux amis mirent pied à terre.

—Oh! ce Mériot, ce Mériot!

Arpingard était en ce moment pâle comme un mort.

—Eh bien! messieurs, dit un des témoins, il est l'heure nous allons mesurer les armes.

—Pardon, messieurs, dit Bertrand, quel est le numéro des fleurets?

—Il n'a pas été spécifié.

—C'est un oubli.

—Nous avons, reprit les amis de Raoul, apporté des fleurets numéro cinq.

—Nous aussi, répondirent les amis de Bertrand.

—Nous sommes donc d'accord.

Arpingard demanda encore à parler en particulier à ses témoins: et tout en jetant un coup d'oeil vers l'entrée de la contre-allée pour voir si Mériot n'arrivait pas, il essayait encore de soulever quelque difficulté, quelque exception pour gagner du temps.

On jeta une pièce de cinq francs en l'air pour tirer les places.

L'avantage fut à Arpingard.

Il choisit donc la place, après quelque hésitation. Il réprimait un léger tremblement et ses lèvres pincées exprimaient son effroi.

Il se déshabilla lentement.

Il garda son gilet de flanelle sous sa chemise, malgré l'avis du médecin qui craint toujours qu'en cas de blessure elle soit envenimée par la laine s'accrochant aux pointes des fleurets. Le médecin, au moment où les deux adversaires allaient se mettre en garde intervint donc pour faire observer ces prescriptions par Bertrand.

Bertrand gagna encore à cela deux minutes, mais Mériot ne se montrait toujours pas.

Un moment, Arpingard se demanda s'il ne se provoquerait pas des explications pour arrêter l'affaire et amener une réconciliation sur le terrain. Mais à la vue de Raoul très ferme et le front haut, le regard d'aplomb, il sentit le courage lui revenir; la haine tendit tous ses ressorts et d'un mouvement nerveux, n'espérant plus Mériot, il tomba en garde.

—Allez, Messieurs.

Raoul chargea comme un fou.

Arpingard rompit; il rompit à ce point qu'on dut arrêter les combattants qui ne parvenaient pas à se trouver à distance utile.

Arpingard tout en sueur demanda à se reposer un instant.

Il jetait devant lui des regards désespérés, mais pas un fiacre, pas un homme! Mériot avait décidément oublié la consigne.

On remit les adversaires en garde.

Raoul furieux désarma Arpingard d'un vigoureux coup de contre-de-quarte...

Cela donna encore, à Bertrand, le temps d'attendre Mériot... Mais si peu! En effet à peine eut-il ramassé son arme qu'il s'élança sur Raoul dont le fleuret l'atteignit en pleine poitrine.

Arpingard tomba.

Le médecin, les témoins, Raoul, lui-même, s'empressèrent autour de lui.

—Messieurs, dit le médecin, après avoir examiné la blessure, je ne pourrai me prononcer que demain.

A ce moment, une nouvelle voiture débouchait dans la contre allée, c'était le fiacre de Mériot.

La promenade matinale avait remis le garde de commerce en bon état. Il sauta hors de sa voiture, s'approcha du groupe qui entourait Arpingard, couché, blessé à mort peut-être; mais sans un geste vers lui, sans un mot de consolation, il se retourna tout d'un coup comme un gendarme.

Et comme Raoul Deschamps, tournant le dos à la scène, échangeait quelques paroles avec ses témoins, il se sentit tout à coup frapper sur l'épaule.

—Veuillez me suivre, lui dit Mériot en lui présentant un papier.

C'était son mandat. Raoul était enfin la proie du garde de commerce.

Impossible de fuir, de nier son identité; impossible de se rebiffer sans se mettre dans un mauvais cas. Il apaisa ses témoins qui protestaient vivement et il dit à Mériot:

—Je suis pris, absolument pris. Je vous suis.

—Voici le fiacre, fit le garde.

Emballé en rien de temps, Raoul fila avec Mériot et à ce moment Saint-Hubert arrivait à son tour juste assez tôt pour voir saisir son ami Raoul Deschamps.

Saint-Hubert était d'autant plus affecté que son intervention n'eut servi à rien. Il essaya de se faire apercevoir de Raoul au moment où celui-ci passait emporté dans la voiture du garde de commerce; mais à peine vit-il Saint-Hubert lui faire un signe d'intelligence. D'ailleurs il ne le reconnut point.

—Enfin, soupira Saint-Hubert, enfin je le reverrai quand je voudrai, j'ai mainte-

nant son adresse, hélas! Je sais trop bien aujourd'hui à quelle enseigne il va loger pendant quelque temps. En tout cas il est sain et sauf, c'est le principal; et l'ami Arpingard n'a pas volé le joli coup de fleuret qu'il a reçu. C'est ce qui s'appelle se prendre à son propre piège et s'enfermer soi-même proprement.

XI

La prison pour dettes n'était point ce qu'on pourrait croire; il y avait loin de cette bénigne habitation au cachot romantique dont la paille suinte l'humidité légendaire.

Aussi comprend-on bien Mercadet à la réunion des créanciers, dans la comédie de Balzac. Il dit d'un ton allègre: "allons à Clichy, Messieurs, allons à Clichy!" Souvent des débiteurs aimaient mieux passer là quelque temps que de payer leurs dettes.

Les prisonniers de Clichy n'étaient point en effet des reclus séparés du monde, privés de voir leurs proches et leurs amis. Ils pouvaient recevoir; il s'est fait en cet établissement des festins qui restent acquis à l'histoire. L'incarcération du célèbre fournisseur des armées du premier empire, Ouvrard, semble être aujourd'hui une légende dorée. Rien n'est plus authentique, cependant, que l'aventure de ce millionnaire qui transforma la prison pour dettes en maison de plaisance où il tenait table ouverte avec une incroyable prodigalité.

Et il ne fut pas le seul. On cite James Swan, un américain original, pourvu de quatre millions. Ce qui était très beau à cette époque, surtout pour un homme emprisonné pour dettes. Son histoire est singulière. Il contestait une créance de près de six cent mille francs et prétendait en devoir six fois moins. Plutôt que de se plier à un jugement qui le condamnait à payer la plus forte somme, il préféra s'installer dans la prison qui se trouvait à cette époque à Sainte-Pélagie; il y vécut en grand seigneur. Sa famille vint habiter la rue à côté et il avait résolu

de la déshériter si jamais elle payait ses dettes.

Valet de chambre, cuisinier, il ne manquait de rien dans sa prison: "Il avait, dit son biographe—car il eut aussi un biographe — deux voitures mises incessamment au service de ses invités et qui les promenaient au bois, par la ville, dans les lieux publics, les conduisaient aux bals, aux premières représentations, dont ils venaient chaque matin lui rendre fidèlement compte. C'est ainsi que ce détenu volontaire vivait de la vie parisienne par procuration, et assistait, par fondé de pouvoir, à toutes les solennités. A l'heure des repas, sa table, richement et délicatement servie, recevait tous les jours bon nombre d'hôtes..."

Swan resta vingt-deux ans enfermé et sortit malgré lui en 1830, la Révolution de Juillet ayant délivré les prisonniers pour dettes. Il mourut quelques jours après n'ayant pu supporter un aussi violent changement d'habitudes.

D'autres, des pauvres, qui n'avaient pas toutes les douceurs du millionnaire, furent, à cette même époque, en même temps que lui, mis à la porte de leur prison, "par force". Ces anecdotes sont vraies et affluent de traits significatifs. Les témoignages historiques abondent pour montrer la tolérance des règlements de l'endroit.

Raoul ne devait donc pas être saisi d'une grande tristesse en s'installant dans son nouveau logement et sans les événements qui avaient accompagné son incarcération il n'eût éprouvé qu'une émotion modérée.

Mais dispute, duel, arrestation sur le terrain, tout cela tournait dans sa tête...

Bien qu'il allât avoir le temps d'y songer et que la première chose à faire eût été de s'occuper de la façon dont il vivrait dans sa prison, Raoul ne put s'arracher l'esprit pendant le premier moment aux aventures dont il venait d'être le héros et la victime.

Il y aurait songé jusqu'au soir si vers midi, il n'avait entendu frapper.

Raoul eut un geste d'impatience. Le pire des ennuis en prison est peut-être de ne pouvoir fermer sa porte.

L'héritage de l'Oncle Broc

—C'est moi, monsieur, Belin, votre gardien, pour vous servir.

—Pourquoi frappez-vous? Vous savez bien que je ne peux pas ouvrir.

—Je ne demande pas à monsieur de m'ouvrir, dit l'homme, mais la permission de me laisser ouvrir.

—Tiens, se dit Raoul, il est respectueux! Entrez Monsieur Belin, entrez.

Belin donna un coup de clef dans l'énorme serrure et fit son apparition dans la prison.

C'était un petit homme gros, gras et tout rond. Il marcha à pas de loup, jusqu'au milieu de la pièce, son béret à la main et demi incliné:

—Si monsieur a besoin de mon dévouement... Monsieur est dans mon service... le directeur est indulgent: moi, plus encore que le directeur: et je viens rappeler à Monsieur qu'il a le droit de s'émanciper de la nourriture réglementaire; je pourrai, s'il le veut, le nourrir à la pistole; vieux système qui a du bon et auquel on revient tous les jours tant les hôteliers ont fait regretter les geôliers. Je donnerais alors à Monsieur, un repas de famille; mets bourgeois avec vin qui me vient tout droit d'un cousin de Bourgogne. Si Monsieur, cependant, avait un restaurant de prédilection, je m'empresserais d'avoir l'honneur d'y faire chercher ce que son appétit désire.

—Je n'ai pas faim.

—J'observerai à Monsieur que l'appétit vient en mangeant et qu'il doit se sustenter pour se conserver sans défaillance... Enfin quoiqu'on en puisse dire, il est encore assez agréable de faire un bon petit déjeuner dans une bonne petite prison.

—Servez-moi alors n'importe quoi... avec du vin... Vous avez du vin?

—Oh! Monsieur, les plus vénérables bouteilles... Monsieur veut-il du poulet sauté?

—Ce que vous aurez... apportez vite et laissez-moi.

Belin fit une profonde salutation et s'en alla—comme il était venu sur la pointe du pied et à reculons avec tout un déploiement de postures respectueuses.

Il revint un quart d'heure après avec

des bouteilles sous le bras droit, une mi-che sous l'aisselle gauche; plats et assiettes dans la main, une serviette aux dents.

Il dressa la table avec dextérité, disposa fort convenablement le couvert et servit très bien le déjeuner.

Raoul comprit qu'il n'était pas la proie d'un geôlier farouche et le sieur Belin, son gardien, lui parut être un homme accommodant.

Quand il eût déjeuné assez passablement il vit entrer derechef M. Belin d'un air mystérieux.

—Eh bien, monsieur, comment ça va-t-il?

—Pas mal. Merci.

—Si jeune et déjà incarcéré, Monsieur excusez-moi, si vous me faites songer à mon fils.

—Vous avez un fils?

—Oui, monsieur, un fils: Raphaël Belin; il est à peu près de votre âge. Si vous saviez, monsieur, combien un grand fils est difficile à placer.

—Mais ça n'est pas si difficile. Monsieur Deschamps père a très bien su placer le sien à Clichy.

—Vous riez, monsieur; mais si vous aviez été obligé de choisir une carrière vous auriez reconnu la difficulté. Je me suis dit: pousserai-je mon fils dans le barreau, dans les armes? Non. Qu'il fasse des affaires, c'est plus moderne, plus à la hauteur de notre temps! Mon fils fait donc des locations des achats de valeurs, des transferts! des prêts même, surtout des prêts; car je me suis dit encore: Le fils pourra faire parfois élargir ceux que le père aura enfermés; et le père à son tour, pourra coffrer ceux qui ne se seront pas adressés au fils, comprenez-vous?

—Parfaitement, dit Raoul. Vous ne prêtez pas d'argent, vous!

—Non, je suis fonctionnaire.

—Mais vous avez dressé votre fils à en prêter.

—Justement, c'est pour contenter tout le monde; si vous avez besoin de ses offices...

—A quel taux?

—Mon fils est coulant, monsieur, ma-

chonna Belin qui se mit enfin à enlever le couvert.

Puis avec un clignement d'oeil :

—Je vous l'enverrai.

Et Belin salua, resalua autant que le lui permit la vaisselle qu'il portait et il sortit en demandant grande excuse pour son long bavardage.

—Point si sot qu'il veut le faire croire, ce monsieur Belin pensa Raoul. Quand il flaire un fils de famille ou un débiteur sérieux, il se fait un type comme d'autres se font une tête pour excuser quelque fâcheux métier. Ah si mon père savait dans quel lieu de perdition je languis et de quelles embûches je suis entouré!

Cette réflexion le fit sourire. Il regarda un peu autour de lui et fit l'examen de sa prison.

A ce moment un rayon de soleil se jouait sur le badigeon jaune couleur administrative, qui teintait les murs et il en illuminait des parties. Ce spectacle eût été agréable à Raoul, si une lourde boiserie noire rompant l'harmonie des nuances ne lui eût rappelé, avec une serrure énorme, l'endroit où il se trouvait depuis ce matin.

Son lit, sur lequel il alla s'asseoir un moment, lui parut un peu dur.

Et il ne tarda pas à retomber, le front dans se mains, tout entier à ses rêveries.

Il pensait à une prison bien plus douce, à une captivité égayée par des réflexions émues, mais souvent riantes, à ce cinquième étage de la maison numéro 17, rue Geoffroy-Marie, où il avait vu, pour la première fois, le frais visage de Cécile Cernay.

Cette charmante figure qui s'élevait tout naturellement dans son esprit avait pour repoussoir naturel le profil sec de Bertrand Arpingard.

Et par une particularité remarquable de sa songerie, ce n'était pas, le fleuret à la main devant lui, qu'il revoyait en ce moment Bertrand Arpingard, ce n'était pas non plus chez lui, devant les cartes froissées et lui lançant l'insulte, il se le figurait chez Mme Cernay. Il se le représentait dans ce cadre charmant d'intérieur où il détonnait absolument.

Raoul pensa qu'il ne pourrait plus sur-

veiller ses agissements auprès de Mlle Cernay comme il se l'était promis. Cette chère petite Cécile se laisserait-elle abuser par des promesses? Oh! non! Ce n'était pas possible. Cette aventure fâcheuse, et trop commune, elle n'en serait pas la victime! Cependant, Raoul Deschamps en songeant à elle, avait le coeur bien serré.

Raoul ne se demandait point pourquoi l'innocence des femmes, l'ayant si peu intéressé jusque là, elle le touchait si fort maintenant qu'il s'agissait de Cécile; pourquoi ce paisible tableau d'intérieur entrevu au milieu de sa vie dissipée transformait à ce point les habitudes de sa pensée et le courant ordinaire de ses idées. La solitude où il allait se trouver pendant quelque temps lui permettrait peut-être de donner la réponse à cette question.

En attendant il continuait à trouver fort équivoque le conduite de Bertrand Arpingard qui ne pouvait, étant donné le personnage, vouloir sérieusement se marier avec une femme sans fortune.

—Et à qui la faute, se disait Raoul, si elles sont pauvres? A mon père, à nous, à notre famille du moins, à l'oncle Broc qui ne les a pas récompensés de leurs soins. C'était donc à moi de veiller sur elles, par un juste retour des choses. Mais hélas! je suis empêché, et pour cause!

Il faut que je sorte d'ici le plus tôt possible, mon père ne peut pas me tenir bien longtemps rigueur; je vais lui donner des assurances formelles que je me repens et que je veux devenir désormais un autre homme; je sens que je ne le tromperai pas beaucoup.

Il se mit à la table où l'attentionné Belin après avoir enlevé le couvert avait laissé plume, papier et encrier—pour signer des reçus, sans doute—à l'usage de son fils, Raoul en profita pour écrire une lettre à son père.

“Clichy, le... 18...”

“Mon très cher et très rigide père,

“Je t'écris au fond d'un cachot qui

L'héritage de l'Oncle Broc

n'est pas même terrible; il n'y a ni paille, ni cruche, ni farouche géolier, le mien est même amusant; enfin c'est une prison sans pittoresque, comme les décors de drames du théâtre de Rennes n'en ont jamais offert à ses habitués. C'est là-dedans que gémit ton fils.

—Père trop rigide, aie donc pitié; tu ne saurais croire combien ton calcul est faux quand tu m'as laissé incarcérer pour m'empêcher de contracter de nouvelles dettes. Je viens d'acquérir la certitude qu'on peut encore en faire sans sortir de cette prison, où l'on m'a jeté ce matin au moment où je prenais le frais au bois de Boulogne dans les conditions les plus honorables. Tu les connaîtras un jour et tu n'auras pas à rougir de ton fils.

—Mes idées se sont bien transformées, mon cher père, depuis sept mortelles heures que je traîne mon existence sous ces voûtes qui se composent d'un plafond, assez laid, du reste. Oui, j'ai nourri des réflexions salutaires, tu as peut-être tort de croire que je suis autant que cela opposé à la vie de famille, au mariage. Je dis "peut-être" car..."

A ce moment on frappa de nouveau à la porte; Raoul dû interrompre ses gémisséments épistolaires. M. Belin entra, lui remit une carte de visite accompagnée d'un sourire.

—On reçoit donc, ici?

—Tout ce qu'on veut, monsieur, quand on a su se faire bien venir de l'administration que j'ai l'honneur de représenter en ce moment dans la sphère du service où vous êtes compris...

—Bien, bien, interrompit Raoul qui commençait à ne plus trouver drôle le chapelet de phrases de monsieur son géolier.

Et il jetait les yeux sur la carte avec étonnement. Il y lisait: "M. Saint-Hubert, expert en écritures publiques et privées, passage Jouffroy."

Et au bas de ces noms et titres écrits d'une main splendide, ce mot négligé au crayon: "Un ami."

—Saint-Hubert connais pas! "Un ami?" Il m'en reste donc encore un dans mon malheur.

Il chercha dans ses souvenirs parmi toutes ses connaissances de café, des gens à qui il donnait la main, avec lesquels il buvait sans parfois les connaître. Pas de Saint-Hubert!

—Ma fois, si celui-ci vient pour m'emprunter cent sous il tombe mal.

M. Saint-Hubert entra et s'approchant de Raoul qui cherchait à se remémorer:

—Vous ne me reconnaissez pas?

—Attendez donc!

La surprise de Raoul était grande; car il ne restait presque plus rien de feu Plumasson, du moins dans le costume. Il portait un faux-col aussi immense qu'immaculé, et ce détail eut suffi à le changer du tout au tour. Où était donc le pauvre rouleur, son baluchon à la main, courant d'étude en étude après des gains hasardeux? Raoul avait devant lui un homme correct.

—La correction est la mère de la fortune et la belle-mère de l'honorabilité, a dit un humoriste, fit Saint-Hubert en s'inclinant.

—Je vous reconnais, Plumasson! Vous êtes Plumasson?

—Lui-même.

—Parbleu, si je n'avais pas vu votre visage, je vous aurais reconnu...

—A mes citations d'auteur! Eh oui, lorsqu'on ne se croit pas assez d'esprit dans la vie, il est bon de se servir de celui des autres.

—Plumasson! reprit Raoul au comble de l'étonnement. Est-ce un rêve?

—Mon cher monsieur Raoul, c'est bien moi Plumasson que vous voyez ou plutôt M. Saint-Hubert sous ce vêtement confortable, car il ne reste plus rien de Plumasson sinon le cœur, sinon le souvenir de votre bienveillance toujours vivant en moi. Je vous revois au bon moment. Utilisez comme vous l'entendrez mes jambes qui ne devant rien à personne ont le droit de mettre leurs pieds sur le pavé des rues; disposez de mon activité, d'une bonne volonté à l'épreuve et de toute ma liberté.

—Merci bien, reprit Raoul ému en lui serrant la main.

—Je vous cherche depuis trois jours. Je vous avais perdu de vue depuis deux ans et c'est là tout le mal. Si j'avais eu

votre adresse, vous évitiez tout ce qui vous est arrivé.

—Vous m'apportez de quoi payer mes dettes?

—Hélas! le puis-je? malgré une prospérité apparente et l'envie que j'en ai bien sincèrement, cela n'est pas possible encore; et le jour où je le pourrai, certainement monsieur Deschamps se sera laissé fléchir et vous ne serez plus depuis longtemps à Clichy.

—Plumasson, comprenez-vous monsieur mon père! concevez-vous qu'un millionnaire laisse incarcérer son fils pour une misère de dettes!

—En effet, la prison, pour vous surtout qui êtes si avide de liberté, est une punition vraiment trop dure... Vous m'excuserez, n'est-ce pas monsieur Raoul, de vous parler avec sans façon et vous me pardonnerez encore de vous dire qu'il y a, en attendant votre libération, qui ne peut être qu'une question de semaines, bien d'autres choses fâcheuses à éviter. Car indépendamment de la liberté, ne regrettez-vous rien au dehors?

—Je regrette tout.

—Sans doute, sans doute, mais voyons, cherchez bien... une personne, particulièrement?... Au reste, vous n'êtes pas forcé de me faire vos confidences. J'ai, ma foi! peut-être bien tort d'entamer cette question, mais je suis poussé par le grand désir de vous être utile.

—Que voulez-vous dire, Plumasson? déshabillez votre pensée, mon cher! reprit Raoul affectant de plaisanter et plus intrigué qu'il ne voulait le paraître. Je ne sais point, je vous assure, ce que vous avez en l'idée.

—Eh bien! je ne me suis cependant pas trompé, l'écriture était la même...

—Comprends pas... comprends moins que jamais. Je n'ai pas le temps de deviner les rébus.

—Quel galant chevalier, s'écria Saint-Hubert sur un ton qu'il s'efforçait de rendre enjoué, quel galant chevalier, il ne se souvient pas de ce qu'il écrit aux dames!

—Moi!

—Ce n'était qu'un mot au crayon, sans doute!

Raoul se souvint.

—Comment, vous savez, Plumasson, que j'ai averti une jeune fille, Mlle Cécile Cernay, d'une intrigue qui pouvait devenir dangereuse pour elle? Vous savez qu'avant de venir à Clichy j'ai été prisonnier toute une soirée au no 17 de la rue Geoffroi-Marie, vous savez...

Raoul Deschamps s'interrompit avec embarras; Saint-Hubert qui ne le quittait pas des yeux et suivait sur sa physionomie mobile toutes ses impressions, répondit:

—Je ne sais rien de tout cela, je vois seulement avec plaisir que votre petit roman est plus corsé que je ne le pensais; et je vais vous dire comment je m'y trouve mêlé.

Et Saint-Hubert se redressant sur sa chaise raconta à Raoul Deschamps toute son histoire depuis le moment lointain où ils s'étaient vus pour la dernière fois.

Il raconta à Raoul Deschamps, comment, il avait réussi à terrasser le sort adverse; comment après avoir pauvrement vendu des plumes il était arrivé. Il lui dit comment d'humble employé chez un copiste il se trouvait aujourd'hui à la tête d'un cabinet de consultation graphologique et d'écritures comparées.

Il ajouta:

—Je dois d'autant plus bénir le destin de m'avoir fait enfin parvenir à cette position que j'ai pu être à même de vous y rendre service, comme je vous le disais tout à l'heure en vous éclairant sur l'intrigue dont Mlle Cernay est victime de la part de M. Bertrand Arpingard.

—Comment donc l'avez-vous pu, mon cher ami?

—De la façon la plus simple. On m'a apporté pour le soumettre à l'expertise un billet où l'on mettait en garde une certaine jeune fille contre un certain Bertrand Arpingard de votre connaissance; et pour tout vous dire c'est Bertrand lui-même qui est venu.

—Eh! quoi! le billet est tombé entre ses mains!

—Vous l'ignoriez.

—Je l'ignorais.

—Mais alors le duel?

—Le duel a eu une toute autre cause : une querelle de jeu, suscitée par Bertrand, d'ailleurs. Le sort heureusement ne l'a pas favorisé et je lui ai donné un coup d'épée qu'en toute autre circonstance je regretterais profondément.

—Mais vous n'ignorez pas qu'en le recevant il est tombé dans son propre piège.

—Comment cela?

—Oui, il avait avisé Mériot le garde de commerce de l'heure du duel; et Mériot devait vous appréhender au corps avant l'affaire; il est arrivé en retard.

—Tout cela est bien singulier.

—Dame! réfléchissez : M. Arpingard vous provoque sous un faux prétexte; il vous attire hors de chez vous en organisant une affaire d'honneur ; vous voyez qu'il s'agit d'un plan parfaitement préparé et, qu'à part d'une erreur dans l'heure de l'arrestation et une blessure qui assurément n'était pas dans ses intentions puisqu'il l'a reçue, il est arrivé à ses fins; il vous met dans l'impossibilité de veiller sur votre protégée.

Raoul Deschamps se mit à marcher avec agitation dans la pièce où il était emprisonné. Tant de lâcheté passait son loyal caractère. Il ne pouvait croire que Bertrand Arpingard eut l'infâme pensée de le faire saisir pour se débarrasser de lui. Cependant tout le prouvait. Et cette charmante petite Cécile qui se trouvait mêlée à cet imbroglio sans avoir rien fait pour cela que d'être gracieuse, bonne et belle! Non, il était impossible que Bertrand Arpingard réussit; il ne le méritait pas; et de plus, il venait de se distinguer par un acte méprisable qui devait tôt ou tard se payer.

Raoul se retourna vers Saint-Hubert; il compléta les détails que la conversation n'avait fait qu'effleurer. Il montra une pleine confiance à l'excellent homme qui de son côté lui témoignait tant d'intérêt. Il ne lui cacha rien, et Saint-Hubert fut bientôt au courant de tout, depuis son emprisonnement de quelques heures dans l'appartement de Mme Cernay jusqu'aux derniers incidents du duel avec Arpingard.

Une chose le frappa surtout dans le ré-

cit de Raoul, c'est que les dames Cernay dont il s'agissait, fussent précisément les mêmes qui avaient été oubliées par le testament de l'oncle Broc.

Il y avait là un rapprochement curieux des personnes et des choses et M. Saint-Hubert y pensait, résolu à approfondir les événements. Il ne voulait pas appuyer sur ce point devant Raoul; mais il ne pouvait pas voir là une coïncidence, un pur effet de hasard.

Que Bertrand Arpingard fut le prétendant à la main de Cécile Cernay, cela ne pouvait pas être l'effet d'une simple rencontre et il l'avait cherchée sans doute. Ce n'était pas sans dessein qu'il était allé demeurer dans la maison même que ces dames habitaient rue Geoffroy-Marie, en sorte que Raoul ne les y avait trouvées que parce qu'il cherchait Bertrand.

Est-ce qu'il voulait réparer, en demandant la main de Cécile Cernay, l'injustice du sort qui les avait laissées pauvres. Est-ce qu'il voulait les faire profiter des deniers, longuement amassés, du père Arpingard? Ce n'était pas probable.

Car alors pourquoi se serait-il caché pour accomplir une action aussi louable? Et pour son duel avec Raoul pourquoi avait-il pris un détour, pourquoi n'avait-il pas arboré franchement la jalousie, le vrai motif? Pourquoi toutes ces dissimulations?

Telles étaient les questions que se posait Saint-Hubert en quittant Raoul et en regagnant son cabinet de consultations, ce temple dédié à la déesse Ecriture comme il disait en souriant.

Pendant ce temps Raoul rendu à la solitude avait repris la plume et continuait sa lettre à M. son père.

—Où en étais-je?... Ah! bien:

“ Je ne suis pas autant que cela opposé au mariage, car...”

XIII

Mme Cernay et sa fille Cécile vauaient aux soins du ménage, quand on frappa à la porte. Un monsieur bien mis, demandait à leur parler pour recommander une oeuvre qui devait toucher tous les coeurs charitables.

Mme Cernay fit entrer l'étranger dans le petit salon; Mlle Cécile n'était point de trop (il s'agissait de charité) elle vint également.

Le visiteur qui n'était autre que Saint-Hubert commença par un éloquent préambule sur la charité en général et il se présenta comme membre d'une association de bienfaisance: "l'Œuvre des petites prisons". Il parla à ce sujet de l'ancien rachat des captifs et en de tels termes que Mme Cernay et sa fille trouvaient que ce Monsieur s'exprimait avec une suprême élégance; elle ne purent que l'approuver.

—Ne croyez pas, ajouta M. Saint-Hubert, qu'il s'agisse de ces captifs durement frappés par les lois pour des délits ou des crimes. Je ne saurais, je vous l'avoue, me dévouer jusqu'à recommander des hommes indignes de pitié. L'oeuvre dont je suis le zéléteur est celle des prisonniers pour dettes que l'on retient à Clichy.

Combien y en a-t-il, continua le zéléteur improvisé, qui ne sont point incarcérés par leur faute! Ils n'ont manqué à aucun de leurs devoirs d'homme, et cependant comme ils n'ont pu payer leurs dettes, ils languissent privés de liberté; n'est-ce pas vraiment fâcheux! c'est en somme, pour eux un double malheur.

—En effet! reprit Mme Cernay, bien des honnêtes gens peuvent se trouver dans ce cas.

—En effet! reprit Cécile, qui était la bonté même.

—Je pourrais citer des exemples...

Les deux femmes devinrent attentives; qui dit "exemples", dit anecdotes, celles-ci de plus semblaient devoir être touchantes.

—Un vieillard, commerçant, honnête et estimé toute sa vie, ne peut faire face à ses affaires. Il est enfermé à Clichy. La somme d'argent nécessaire pour le délivrer ne serait pas grosse. J'espère bien que les personnes qui se sont vouées à l'oeuvre, sauront user d'activité pour empêcher cet infortuné de finir sa vie en prison.

—Pauvre homme! dirent en chœur Mme et Mlle Cernay.

Et Cécile cherchait déjà dans sa poche,

la clef du petit secrétaire où elle mettait ses économies de jeune fille.

—Je pourrais encore en citer; et dix, plutôt qu'un; mais le plus malheureux de tous est un jeune homme que j'ai vu là-bas. Il n'est point, il est vrai dans une des plus mauvaises pièces de ce triste établissement, mais les circonstances qui l'ont privé de sa liberté sont vraiment cruelles.

Ce jeune homme, dont vous me permettez de taire le nom, est un inventeur; il a fait une découverte superbe, mais il a été exploité si bien, qu'à l'âge de 26 ans, après avoir mangé ce que lui envoyait son père, un riche propriétaire de Bretagne; celui-ci s'est lassé et l'a abandonné à la veille même où il allait trouver, après un travail ardu, le dernier secret de son invention. Maintenant il est à Clichy, triste, découragé, pâli par les labeurs.

—Pauvre jeune homme! murmura Cécile.

—Plus à plaindre que vous ne pensez, mademoiselle! reprit Saint-Hubert d'une voix attristée. Oui, bien à plaindre; car il voulait se marier: il aimait une jeune fille bonne et belle, attachée à ses devoirs et qui maintenant est perdue pour lui!

—Si elle a du coeur, non! interrompit Mlle Cernay.

Sa mère lui jeta un regard pour réprimer la vivacité de cette franchise.

—Voilà la question, continua Saint-Hubert, aura-t-elle du coeur?

Cécile avait encore bien envie de placer son mot, mais sa mère la contint de nouveau.

La situation du jeune inventeur se compliquait encore... Mais je ne sais pourquoi j'abuse de votre temps et de votre attention, mesdames. Quand je parle de personnes auxquelles je porte intérêt, je crois toujours que ceux à qui j'en parle partagent mes sentiments.

—Mais vraiment oui, monsieur, continuez, reprit Cécile avec vivacité.

—Cela tient du roman: ce jeune homme se cachait de ses créanciers depuis quelque temps, mais il fut trahi par un ami intime. Celui-ci, sous le prétexte d'une affaire d'honneur le conduisit pour ainsi dire entre les mains du garde du commerce...

—C'est affreux! mais cet ami lui en voulait donc?

—Il voulait se marier...

—Avec la même jeune fille... Oh mère! c'est abominable, reprit Cécile, ne pouvant plus se contenir.

M. Saint-Hubert s'était tu et jouissait de l'effet de sa narration. Mme Cernay, plus émue elle-même qu'elle ne voulait le laisser paraître, s'écria aussitôt:

—Nous ne sommes point riche, aussi notre offrande pour vos intéressants prisonniers ne sera-t-elle point aussi forte que vous l'avez peut-être espéré...

—Madame vous le savez comme moi: ce qu'on donne importe peu, c'est la façon dont on donne, qui fait la charité.

Et heureux d'avoir trouvé à placer cette pensée qui, pour n'être plus jeune, n'en est pas moins d'une évidente justesse et qui émut le cœur de Mmes Cernay, M. Saint-Hubert ajouta:

—Je dois vous déclarer, d'ailleurs, que je n'accepte personnellement aucune souscription: je viens simplement recueillir des adhésions morales. Vous aurez donc tout le temps de consulter vos moyens et vos forces, avant de rien donner à l'oeuvre, mais je puis me mettre à votre disposition si vous désirez voir par vous-même nos prisonniers. Une visite d'âme charitable leur est sensible: "c'est une aumône aussi que la pitié", a déclaré un moraliste. Je pourrai, quand vous le désirerez, vous faire parcourir Clichy. Vous toucherez du doigt bien des misères intéressantes, votre obole alors pourra se mesurer à la compassion que vous auront inspiré d'injustes infortunes.

—Ah! oui, mère, il faudra y aller... le vieux négociant mérite qu'on lui vienne en aide... L'inventeur aussi naturellement, dit-elle d'une voix un peu plus rapide.

—Eh bien, mesdames, dimanche si vous voulez...

—Parfaitement, monsieur, répondit Mme Cernay, ravie du langage et des excellentes façons de M. Saint-Hubert, qui prit congé après avoir salué d'une façon très digne.

Le lendemain Saint-Hubert avertissait

Raoul de la visite qu'il allait recevoir. Mais il était important de se ménager des intelligences dans la place. Plumasson connaissait Belin; il n'ignorait rien de cette belle conscience de géolier, plus maître dans son service que le directeur lui-même.

—Ce sera facile, dit Raoul. Je dois précisément causer de choses et d'autres avec son fils, un jeune et élégant usurier. Autant que j'ai pu sonder le bonhomme, je crois qu'il n'aura rien à me refuser... Mais y pensez-vous! Amener Mme Cernay avec sa fille ici!

—J'y pense si bien que vous n'aurez pas assez de bénédictions sur vous pour me récompenser.

—Mais, je ne les connais point!

—Précisément, vous ferez connaissance; c'est la seule façon de lutter contre Arpingard qui, j'ai pris mes renseignements, sera debout dans une huitaine.

—Oui... vous avez raison...

—Sur quel ton dites-vous cela, mon cher monsieur Raoul! vous ne trouvez donc plus Mlle Cernay à votre gré?

—Elles viendront dimanche?

—Dimanche? Oui...

—C'est après demain?...

—Après-demain.

—C'est bientôt.

—Avez-vous peur de Mlle Cécile Cernay.

—Ne plaisantez donc pas, répondit Raoul en rougissant légèrement.

—Avouez-le donc plutôt: vous pensez que dimanche n'arrivera jamais, tant vous êtes impatient. Ecoutez-moi bien, monsieur Raoul, je m'y connais; j'ai vu Mlle Cernay de plus près que vous encore et je vous affirme, dans toute la sincérité de ma conscience, que si j'étais plus jeune et plus riche je n'aurais pas d'autre femme... et vous êtes bien heureux, vous, d'être pourvu de jeunesse et de richesse.

—Que me dites-vous là. Saint-Hubert! C'est pour le coup que M. Deschamps ferait une mine, lui qui me destine Mlle Leconte, sa voisine de la Sorbière!

Il ajouta après un moment de silence.

—Comme cela, il faut que dimanche je feigne de souffrir et de mourir d'une invention rentrée; mes inventions, jusqu'à

présent, n'ont guère été utiles à l'humanité. Vous n'auriez point dû tromper ainsi Mme Cernay sur mon compte. Enfin j'en ai bien vu d'autres, et je tâcherai de soutenir mon rôle pour ne pas nuire à l'Œuvre excellente des prisonniers de Clichy. Je donnerai tous les mots d'ordres nécessaires à Belin; il nous aidera.

Celui-ci était donc tout averti, le dimanche suivant, quand M. Saint-Hubert amena Mme Cernay et sa fille visiter la prison pour dettes.

La veille, Belin, en apportant le repas avec l'urbanité qui s'alliait merveilleusement à sa rondeur physique avait été avisé et comme il aimait beaucoup les fils de famille—qui rarement, disait-il, étaient ingrats—il consentit volontiers à favoriser l'entrevue du dimanche, dans les conditions imaginées par Saint-Hubert.

—Oh! mère, c'est effrayant une prison, dit Cécile en franchissant la porte d'entrée. Quand on pense que dans tous ces grands bâtiments, de pauvres gens sont enfermés parce qu'ils n'ont pas eu d'argent pour payer des créanciers; c'est affreux! de malheureux ouvriers, de vieux négociants.

—Et de jeunes inventeurs surtout, ajouta M. Saint-Hubert! Ah! je vous présente M. Belin, un des plus estimés gardiens de l'établissement.

En effet, c'était bien le sieur Belin, fumant au milieu de la cour de cette bonne petite prison, facile à l'entrée sinon à la sortie.

Il salua avec obséquiosité.

—L'Œuvre des prisons de Clichy! punctua solennellement Saint-Hubert.

—Je reconnais bien Monsieur, reprit en souriant Belin., c'est la providence des prisonniers, Mesdames, vous ne sauriez mieux placer qu'entre les mains de ce digne et vénérable homme, les aumônes pour le rachat des captifs dont je suis le fidèle serviteur. Je serais, moi aussi, membre de l'Œuvre, mesdames, si je n'étais point fonctionnaire.

—Il est bien stylé, pensa Saint-Hubert.

Belin montra de la main un couloir et précéda l'honorable société pour attirer l'attention des visiteurs sur quelques in-

fortunés plus dignes de pitié que les autres.

On marchait dans un corridor sombre où s'espacèrent à peu de distance les unes des autres les portes bardées de fer qui faisaient frémir Cécile.

—Et tout cela est habité?

—Oui, mademoiselle, dit Belin avec orgueil, les affaires marchent comme vous voyez, c'est-à-dire non, elles ne marchent pas, puisque tous ces gens-là n'ont pas su faire les leurs...

—Marchons, nous, en tout cas, dit à part soi Saint-Hubert et sans trop nous arrêter aux portes.

Mais cette hâte ne faisait pas l'affaire de M. Belin qui avait à expliquer et à commenter sa prison. Il se planta donc devant les visiteurs et reprit:

—Non, mesdames, jamais Clichy n'a été plus fréquenté qu'il ne l'est de nos jours. Les places manqueraient plutôt! Et cette prospérité de notre établissement répond mieux que toutes les paroles aux détracteurs d'une institution que l'on traite à tort de surannée bien qu'elle remonte à l'antiquité la plus vénérable.

—Cet animal de Belin fait bien le boniment, pensa Saint-Hubert.

—Oui la plus vénérable, insista le gardien. Oui, mesdames, la contrainte par corps est un héritage de l'antiquité. Faut-il vous citer la bible? "Et le maître ému de colère livra le débiteur aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eut payé tout ce qu'il devait." Aujourd'hui plus de bourreaux, mais d'honnêtes guichetiers, d'estimables geôliers et de paternels gardiens!

—Oh! oui monsieur, il faut être bon pour ces malheureux prisonniers.

—Et je pourrai, après la bible, vous citer la législation des Grecs. L'équitable Solon...

—Passons aux Romains, mon ami.

—Je passerai parfaitement aux romains, monsieur le Zélateur de l'Œuvre des prisonniers de Clichy", car vous savez aussi bien que moi que la loi des 12 Tables était passablement rigoureuse pour les débiteurs récalcitrants. Mais encore une fois nous sommes plus humain, le débiteur n'est plus un esclave et tout le monde ici est

heureux y compris votre fidèle serviteur. La contrainte par corps s'exerce de la façon la plus aimable, grâce à l'institution des gardes du commerce qui date de 1808, si j'ai bonne mémoire.

—Vous avez bonne mémoire.

—Depuis cette époque, ce ne sont plus des siccaires qui entraînent les débiteurs dans les horreurs de l'esclavage, mais des gardes de commerce, joyeux garçons pour la plupart qui alimentent incessamment cette prison, comme jadis les aqueducs alimentaient les réservoirs nécessaires à la salubrité des villes.

—Vous allez beaucoup trop loin dans votre panégyrique, reprit Saint-Hubert, désireux de remettre les choses au point. Si Clichy ne rappelle pas les oubliettes du moyen âge, ce n'en est pas moins une prison. Certes, le grand romancier Honoré de Balzac avait tort de dire que rien n'était changé depuis quatre-vingt-neuf, qu'à "la lettre de cachet" avait succédé "la lettre de change" et que Clichy remplaçait avantageusement la Bastille. C'est l'exagération d'un homme que ses créanciers tracassèrent toute sa vie. Les témoignages historiques abondent pour démontrer que la Bastille différait beaucoup de Clichy. Cependant voyez ces portes, mesdames, elles sont verrouillées; des hommes ici sont privés de la liberté le premier bien que nous ait donné le ciel. Continuons donc notre visite dans ce sentiment que nous avons une bonne oeuvre à accomplir.

—Bien parlé murmura Belin gagné par cette éloquence, je n'aurais pas dit mieux.

Après cela visiteurs et gardiens poursuivirent leur promenade sentimentale par les couloirs.

Belin montra une porte.

—Tenez, voilà la cellule qu'occupa Pétrus-Borel le lycantrope, un poète!

—N'est-ce point là aussi que fut enfermé Ouvrard, sous le premier Empire?

—Madame, répondit Belin, à cette époque lointaine la prison pour dette n'était pas ici mais à Sainte-Pélagie, dans la rue de la Clé, dont le nom est un symbole. C'est en 1834 seulement au mois de janvier, dans la nuit du 3 au 4 janvier, que

nous fûmes transférés de la rue de la Clé à la rue de Clichy et que l'on nous a installé où nous sommes, dans les bâtiments de l'ancien hôtel Saillard qui fut le siège d'un club célèbre sous le Directoire. Ainsi vont les hommes et les bâtiments; et je suis bien heureux, Mesdames, si ce détail a pu vous être agréable.

—Voici le préau, dit Saint-Hubert en respirant.

En effet on arrivait au préau.

Une bouffée d'air, un coin de ciel annonçait la cour intérieure de la prison—très gaie d'ailleurs, presque un jardin—et précisément Belin et les visiteurs allaient s'y engager quand des chants retentirent, et firent rétrograder le gardien qui avait déjà posé le pied sur les marches.

Il pensa malgré son optimisme qu'il n'était point nécessaire de montrer à ces dames trois gaillards sablant un petit vin de Saumur, en dégustant des huîtres sous un bosquet. Ceux-là, leurs créanciers mangeaient peut être du pain sec, ou en tout cas menaient une vie moins joyeuse. Eux, ils avaient trouvé, débiteurs sans souci, un moyen de s'acquitter qui n'était point trop désagréable; ils en usaient le plus allègrement du monde, grâce aux tolérances du règlement, un puits d'indulgence quand on savait s'y prendre avec Belin.

—On dirait qu'on chante par là, dit Mme Cernay.

—Le dimanche seulement, répondit Belin qui fit prendre rapidement un autre couloir.

Le gardien ouvrit plusieurs portes et montra entre autres un vieux négociant, pauvre diable, heureux de recevoir quelques pièces de monnaie pour acheter du tabac. Que l'Œuvre des prisons de Clichy était donc une excellente chose puisqu'elle permettait de soulager ces misères! Elles étaient véritables, celles-là. Mais Belin pour ces misérables clients, n'avait plus ces rondeurs aimables de gestes et de paroles dont le déploiement enveloppait les prisonniers de bonne prise.

Cependant on arrivait tout doucement, de misère en misère, à la cellule de Raoul Deschamps.

Malgré les paroles de pitié bien sincères de Mme Cernay et de Cécile, Saint-Hubert sentait bien que la plus grande curiosité de cette visite à Clichy était le jeune inventeur dont il avait raconté chez Mme Cernay, l'histoire lamentable, et à qui il avait ainsi donné la double auréole du génie méconnu et de l'amoureux trahi. C'était la meilleure manière de lutter contre la façon sentimentale dont Bertrand avait fait lui-même sa cour à la jeune fille avec les romans à couverture bleu pâle qu'il lui prêtait et toutes ses douceurs hypocrites.

Belin s'arrêta devant une porte que Cécile trouva bientôt plus cruellement triste qu'aucune autre porte de prison; et il prit un ton presque larmoyant d'oraison funèbre qui n'avait pas été jusqu'ici dans ses cordes vocales.

—Mesdames, et vous monsieur le zélateur de l'oeuvre des prisonniers de Clichy, j'attire votre attention spéciale sur le prisonnier de cette cellule: le lieu, en lui-même est d'ailleurs intéressant, par le souvenir qu'il rappelle, et vous me permettez d'en être fier, comme Français d'abord, comme fonctionnaire du service pénitentiaire ensuite; c'est là que fut enfermé Sauvage, l'inventeur de l'hélice appliqué au bateau à vapeur, oui, c'est là que ce pauvre Sauvage fut incarcéré par des créanciers sans pitié.

Et Belin se retournait vers la porte comme s'il regardait une tombe.

Cécile était, elle, bien réellement touchée.

—Et, voyez l'ironie du sort, c'est également un inventeur que l'on a mis dans cette pièce de la prison.

—Bien amené pensa Saint-Hubert.

—Puis il a été frappé par d'autres malheurs encore, de ceux qui se sentent mieux qu'ils ne s'expliquent. Je les raconterais bien si ces dames étaient moins émues.

Saint-Hubert jugea Mmes Cernay suffisamment préparées.

—Ouvrez donc, mon ami, dit-il, mais auparavant, avertissez le jeune homme et demandez-lui s'il veut recevoir notre visite.

Si Raoul Deschamps voulait recevoir leur visite!

Il y avait deux jours qu'il s'y préparait. D'abord d'étranges timidités avaient lutté chez lui contre le projet imaginé par Saint-Hubert. Tromper Cécile lui semblait mal; la voir en face lui semblait désirable, mais difficile à soutenir convenablement. Il craignait qu'il n'échappât à sa nature mal accoutumée aux situations rares, aux délicates contraintes quelque mouvement qui déplut à Cécile. Il aurait préféré rester un mois de plus en prison que de lui déplaire. Hier encore ne regrettait-il point l'absence d'une glace dans sa cellule?

Jamais, jusqu'ici, Raoul ne s'était senti aucun mouvement de coquetterie.

—Mais que vais-je dire à ces dames? Je ne les connais pas! et si je reste muet comme les carpes de Fontainebleau je vais passer pour mériter mon sort, car la première qualité d'un inventeur, doit être de trouver quelque chose au moins à dire. Vraiment Saint-Hubert aurait pu me consulter avant de monter sa machination singulière.

D'un autre côté s'il pouvait arriver par là à détruire Bertrand dans l'esprit de Mme et surtout de Mlle Cernay, il ne regretterait rien assurément!

C'est ainsi que depuis deux jours il désirait et redoutait cette visite.

Quand il entendit les pas et la voix du gardien donnant des explications en face de sa cellule comme auprès de la cage où se trouve enfermé un animal rare, il devint nerveux et agité. Il redoutait surtout d'être légèrement ridicule devant Cécile.

—Puisque c'est entendu, répondit-il avec humeur à Belin qui annonçait les visiteurs, qu'ils entrent!

Saint-Hubert, un peu majestueux, fit son apparition le premier, en souriant dans son faux-col.

Mme Cernay, ensuite; elle eut besoin de dire à Cécile: "Mais entre donc, ma fille!" Elle se sentait, elle aussi, de curieuses timidités. Un inventeur si jeune, pensait-elle et déjà malheureux.

Cécile entra la voilette baissée, et elle était rougissante.

L'héritage de l'Oncle Broc

Raoul Deschamps ne savait vraiment quelle attitude prendre.

—Nous vous demandons pardon, monsieur, dit le rassurant Saint-Hubert de sa voix poncive, si nous troublons vos méditations; elles seront fécondes, je le crois, si elles répondent aux premières qui n'ont été stériles jusqu'ici que par suite de circonstances indépendantes de votre volonté. Monsieur, vous méritiez mieux que votre destin.

Raoul baissa la tête, un peu ennuyé de cette mise en scène.

Mme Cernay prit la parole, et avec ce tact des femmes naturellement bienfaisantes.

—Nous sommes indiscrettes sans doute, veuillez bien m'excuser, monsieur; on nous a raconté votre histoire, qui nous a vraiment touchées. Peut-être vous est-il agréable de savoir que l'on s'intéresse à vous.

Raoul salua; il était embarrassé, il remercia avec des phrases qui s'embarrassaient l'une l'autre. Il regardait à la dérobée Cécile, qui baissait son petit nez blanc et frais; elle se sentait saisie d'une impression toute nouvelle.

Saint-Hubert observait. Il ne se trompait pas. Pour lui c'était chose faite Cécile se retirait de là du plomb dans l'aile comme un ange blessé. Raoul Deschamps outre l'auréole du malheur immérité que les racontages de Saint-Hubert lui avait mis au front, était bien de sa personne et, malgré sa timidité toute provisoire, fort présentable cavalier. Après cette scène, Bertrand Arpingard pouvait chercher ailleurs un jeune cœur à duper et à conquérir.

Les visiteurs se retirèrent bientôt; mais Raoul chercha en vain un dernier regard sous la voilette de Cécile. Il remarqua seulement le mouvement gracieux qu'elle fit en appuyant sa jolie main gantée sur le coin de la table.

Et après le départ qu'elle ne fut pas la surprise de Raoul d'y voir briller un louis!

—Oh! ce louis posé discrètement sur le coin de cette table! Ce louis de la charité; un objet de toilette sacrifié, un plaisir abandonné pour lui, par elle—pour lui

indigne qui venait de jouer une comédie pour surprendre sa pitié naïve.

Il se trouvait, en effet, indigne d'elle, inférieur à elle. Il se sentait transformé; depuis deux jours il pensait à Cécile; il allait en rêver maintenant, dans le calme forcé de sa prison. Il n'aurait pas donné ce dernier quart d'heure de captivité que l'on venait d'adoucir, il n'aurait pas donné ce louis d'or pour une fortune, pour tout l'héritage de l'oncle Broc.

En sortant, Mme Cernay fut accaparée par Belin, qui lui renouvela l'éloge de l'établissement. Pendant ce temps, Saint-Hubert parlait du jeune inventeur à Cécile Cernay:

—Mais enfin, lui disait-elle d'un petit air détaché pour cacher son trouble réel par une question en l'air, qu'elle est donc l'invention qui a mené ce jeune homme à Clichy?

Saint-Hubert la regarda et jugea le moment opportun pour frapper le grand coup.

—Vous désirez savoir quelle est l'invention qui...?

—Je vous prie de me le dire si vous le savez.

—Parfaitement. Une invention ingénieuse... Il a trouvé l'art d'avertir les jeunes filles qui vont se tromper; il glisse des billets dans les poches de leur robe... vous savez avec quelle discrétion!

Et il la regarda de nouveau en souriant. Cécile était devenue très pâle.

—Et alors, l'amî qui l'a trahi?...

—Vous le connaissez.

—Mon Dieu! serait-ce...?

—M. Bertrand Arpingard. Oui, Mademoiselle!

XIII

Cécile, au sortir de sa visite à la prison de Clichy, était toute méditative.

Elle n'avait jamais, on le sait, éprouvé pour Bertrand un sentiment d'affection réelle; elle ne l'eut en tout cas éprouvé que par devoir, par inexpérience.—Maintenant elle ne pouvait y penser sans un pro-

fond dégoût. Quel grand malheur si elle n'avait pas été avertie.

Quelle triste existence si l'on avait donné sa main à un homme aussi indigne et capable de la plus lâche trahison.

Et puis, après sa visite à Clichy, depuis qu'elle avait vu Raoul, elle se sentait toute autre, sollicitée qu'elle était par un mystère, par un inconnu qui lui plaisait et la transformait. Sa poitrine se soulevait, grosse de soupirs.

Le soir, elle ne mangea point; elle se retira de bonne heure dans sa chambre.

—Qu'est-ce que tout cela veut dire? se demanda-t-elle une fois enfermée dans les blancs rideaux de son lit de pensionnaire. Comment ce jeune homme de génie, si malheureux, a-t-il eu le temps de s'intéresser à moi!... Quand à la trahison de M. Arpingard, je la comprends; mais comment celui qu'il a si odieusement trahi a-t-il pu m'avertir par ce billet que j'ai bien eu tort de livrer, car enfin c'est moi qui suis la cause de tout! Bertrand ne l'eut pas fait mettre en prison, si par ma faute je ne lui eusse donné ce motif de jalousie. C'est vrai, je suis la plus coupable... je suis coupable.

Et elle se disait encore:

—Pourvu qu'il ne s'offense pas du louis que j'ai laissé sur sa table... Quand viendront pour lui les temps heureux, ce secours lui paraîtra bien mesquin, peut-être bien ridicule.

Sommeilla-t-elle après ces réflexions? S'endormit-elle? En tout cas, ces pensées qui se croisaient dans son cerveau et ses rêves se mêlèrent étroitement tant ils durent se ressembler...

Elle avait éprouvé, on s'en souvient, un petit regret d'avoir cédé à un moment de respect pour sa mère, et livré l'avertissement écrit au crayon, sur une feuille volante, par Raoul. Maintenant ce regret était presque du remords—mais un remords adouci par un espoir qu'elle sentait n'être pas menteur.

Cependant, M. Deschamps père, avait reçu la lettre de Raoul, il lui fit la réponse suivante que Raoul reçut des mains de M. Belin et qui était ainsi conçue:

La Sorbière, le...

Mon cher fils,

Avant toutes choses, permets-moi une observation sur ta lettre en elle-même; je l'ai lue et relue. Elle m'a paru se diviser en deux parties bien distinctes et différentes de ton et de sentiment.

Dans la première partie, tu plaisantes, en termes spirituels, la prison pour dettes.

J'étais bien sûr que cet emprisonnement n'altérerait pas ta gaîté et je le vois avec plaisir. Je te dirai qu'avant de te laisser mettre à Clichy, je m'étais informé de cet établissement et je savais bien qu'il n'avait aucun rapport avec une prison sérieusement pénitentiaire. Cependant, c'est la privation de la liberté et il faut que tu la subisses puisque tu l'as méritée; rien de plus toutefois. J'adresse au correspondant de mon notaire à Paris les sommes suffisantes pour qu'il ne te manque de rien de ce que les règlements assez larges de la prison autorisent; nourriture substantielle, livres et papiers et même argent de poche pour intéresser les parties de boules traditionnelles que vous engagez, paraît-il, dans le jardin. Mais arrivons à la seconde partie de ta lettre.

Elle m'a, tu le dois bien penser, beaucoup plus intéressé que la première. On dirait que tu as réfléchi entre les deux.

La première est d'un garçon impénitent et léger, la seconde part d'un bon naturel annonce des réflexions: "Je ne suis pas si opposé au mariage" écris-tu. Alors, mon cher fils, tu n'as qu'à ajouter un mot, je paye tes dettes, intérêt et principal; je te rends la liberté, je t'ouvre mes bras et Mlle Lecomte de la Sorbière elle aussi t'ouvre ses bras ou plutôt t'accorde sa main. Bientôt nous ne ferons plus avec les Lecomte qu'une seule famille, et de nos propriétés un jour, une propriété d'un seul tenant.

Un mot de toi, un seul, mais net. Car il ne suffit pas de faire entendre vaguement comme tu le fais dans la seconde partie de ta lettre que tu reviens à des sentiments meilleurs et plus familiaux, il faut mettre

L'héritage de l'Oncle Broc

les points sur les i. La jeune personne que je te propose est charmante et elle te pardonnera bien volontiers, je le sais, tes fautes de jeunesse.

En attendant, je te le répète, je ne te laisserai manquer de rien. Je t'enverrai tout ce qu'il te faut, vilain enfant prodigue, sauf le veau gras que je ne tueraï qu'à ton arrivée à la Sorbière. Et puisses-tu y revenir bientôt avec les intentions matrimoniales que je t'indique dans ma clairvoyance paternelle!

Ton père qui t'aime et te châtie à regret,

M. Deschamps, père.

—C'est vrai pourtant, se dit Raoul après avoir lu cette réponse de M. Deschamps, ma lettre était à mi-partie comme un masque de théâtre moitié rire et moitié mélancolie. C'est qu'entre les deux j'avais reçu la visite de Saint-Hubert et qu'il m'avait parlé de Cécile. Mon père est sans mentir, bien singulier de croire que c'est Mlle Lecomte de la Sorbière qui m'a fait revenir à ces bons sentiments. Oui, c'est vrai, je ne suis plus le même. Oui, je vivrai désormais autrement; mais c'est Mlle Cernay, je le sens bien, qui a fait naître ces bonnes résolutions et seule elle peut les raffermir.

Si Cécile m'échappe, je le sens, je suis perdu! Et je rougis en songeant que c'est Bertrand qui la recherchait et non pas moi. Certainement, il ne la recherchait pas dans un sentiment généreux; mais enfin ce n'est pas lui qui l'a dépouillée, ce n'est pas à cause de lui que Mme Cernay s'est trouvée frustrée dans ses espérances, mais à cause de mon père et de moi; puisque c'est nous qui avons profité de la négligence de l'oncle Broc. Cela me peine. Je ne puis y penser sans tristesse et je leur dois une réparation; c'est moi qui la leur donnerai en épousant Cécile.

Tout en pensant ainsi, Raoul s'aperçut que la lettre de son père contenait un "post scriptum":

P. S.—Hâte-toi de me répondre au sujet de Mlle Lecomte car si tu tardes elle va accepter un autre parti.

Raoul prit aussitôt la plume et répondit:

—Qu'elle accepte! Quant à moi je ne puis avoir d'autre femme que Mlle Cécile Cernay...

Puis il réfléchit, se modéra et jugea bon, avant de faire une telle réponse, d'attendre Saint-Hubert pour le consulter.

Certes, Saint-Hubert pouvait lui donner un bon conseil; car il ne faisait que réfléchir aux incidents depuis plusieurs jours. Il restait des heures entières à réfléchir au fond de son laboratoire. Il se retirait dans son cabinet dont il défendait la porte pour être seul avec ses réflexions...

—Non, pensait l'excellent homme, il ne faut pas que cela dure... Il resterait bien en prison pendant le reste de ses jours si je ne prenais les précautions nécessaires pour qu'il recouvre la liberté. Il s'entêtera. N'est-il pas absolument regrettable qu'un si honnête garçon languisse dans une prison entre un père millionnaire et une jeune fiancée—car Cécile est aujourd'hui sa fiancée—qui possède, elle, des millions de bonté et de vertu charmante... en attendant mieux.

Oh! le père Deschamps est bien aveugle! Il veut que son fils épouse Mlle Lecomte! Mais qu'elle sottise ferait là mon cher Raoul! Non, certes; je ne le permettrai pas... Il ne le permettra du reste pas lui-même et il est le plus intéressé dans la question puisqu'en somme c'est lui qui se marie et non pas M. Deschamps père.

Monsieur Deschamps père mériterait une leçon; et peut-être l'aura-t-il un peu plus dure qu'il ne pense. Oui... car il se pourrait...

Et Saint-Hubert réfléchissait plus profondément encore, creusait des hypothèses et des solutions:

—Oui, il se peut... car enfin si Arpingard... Assurément ce doit être cela... Oui j'ai saisi la clef du mystère... je crois que je la tiens.

Et il alla à Clichy; il vit Raoul—mais il ne lui dit pas ce qu'il avait trouvé, il le conseilla.

—Ne répondez point à votre père de lettre violente, n'acceptez pas, ne refusez pas, soyez évasif...

—Autant qu'un prisonnier peut l'être, reprit Raoul en souriant.

—C'est cela! Soyez gai en attendant! Aussi bien je présume que des événements se préparent. On vous aime chez les Cernay, on vous aime croyez-le, Raoul; et Arpingard n'est plus pour vous bien à craindre. Nous approchons de la conclusion, mon ami, mais auparavant vous aurez peut-être encore un vif moment d'émoi... Je ne puis aujourd'hui vous en dire davantage, et je vous quitte avec le regret d'être obscur comme feu Nostradamus.

XIV

Le lendemain de la visite à Clichy, Madame Cernay avait dit à sa fille.

—Voilà quelque temps déjà que nous n'avons vu M. Arpingard, serait-il malade?

Cécile fit une petite moue.

Elle avait l'air de répondre à sa mère qu'elle ne s'était pas beaucoup aperçu de cette absence. Au fond, maintenant, elle se demandait si les choses qu'elle avait apprises la veille concernant le jeune inventeur n'étaient pas pour quelque chose dans cette interruption des visites d'Arpingard.

Saint-Hubert vint à point quelques jours après; il venait porter à Mmes Cernay les remerciements du prisonnier qu'il avait revu dans l'intervalle et, à la grande confusion de Cécile, il rapportait le louis que celle-ci avait laissé en partant sur le coin de la table dans la cellule de Raoul.

—Je vous le rapporte, dit Saint-Hubert, parce que j'ai appris sur ce jeune homme quelques détails nouveaux. Son père est riche, il ne lui refuse rien, sauf la liberté, et cet argent sera mieux placé en secourant de plus malheureux. Oui, cet ingénieux et malheureux inventeur, incompris de son père, n'en est pas à un louis près. Mais concevez-vous, Mesdames, l'aveuglement de certaines gens! Voilà un homme, je parle du père, qui possède de vastes domaines aux environs de Rennes, et qui au lieu d'encourager son fils...

—Aux environs de Rennes, interrompit Mme Cernay, nous connaissons un peu ce

pays-là; nous l'avons habité longtemps ma fille et moi.

Mme Cernay ne put s'empêcher de paraître intriguée.

—Oui, reprit Saint-Hubert, il est le fils de M. Deschamps de la Sorbière, le gros agriculteur bien connu des environs de Rennes.

A ce mot de la Sorbière, la fille et la mère se regardèrent avec une vive surprise. M. Saint-Hubert continua à parler de Raoul, et raconta avec quelque variante son duel avec Arpingard, qu'il nomma également.

Nouvel étonnement de Mmes Cernay.

Il dit aussi combien ces dames avaient plu à Raoul. Il sut faire entendre à Cécile avec délicatesse le sentiment sincère du jeune homme pour elle.

Et Cécile baissait la tête; et la mère, toute émue encore des coïncidences inexplicables que leur offraient les événements, n'en souriait pas moins, car elle sentait monter et s'affermir en elle une douce confiance en l'avenir.

Quand Saint-Hubert se retira, les deux femmes étaient charmées. Elles ne parlèrent pendant tout le reste de la journée que de M. Raoul Deschamps.

Quant à Raoul, lorsque Saint-Hubert vint lui apporter la nouvelle visite qu'il avait faite, il ne fut pas entièrement satisfait. Il aurait voulu dépouiller enfin devant elles le rôle fantaisiste qu'il avait pris sur l'avis de Saint-Hubert, et leur dire ce qu'il était, simplement et loyalement.

—Non, il n'était pas un génie méconnu, un inventeur persécuté, il n'était point ce que Mmes Cernay le croyaient, sur la foi des récits de M. Saint-Hubert, mais il deviendrait quelqu'un—un honnête homme en tous cas—grâce à l'amour d'une femme, qui produisait sur lui, il le sentait bien, une impression décisive. Et cette femme était Mlle Cécile Cernay.

Et ne voulant pas les tromper, même sur un détail, il écrivit tout cela à la mère d'un ton posé et ferme après s'être déclaré et avoir dit ce qu'il était et ce qu'il voulait. Il démontrait ainsi que ses intentions étaient loyales. Il entra chez elles, cette fois, de la bonne façon et par la grande

porte en faisant l'historique très net, la confession, si l'on veut, de tous les incidents où il s'était trouvé mêlé avec Arpingard et Mmes Cernay.

Déjà, Cécile savait—à l'insu de sa mère et grâce à Saint-Hubert qui discrètement le lui avait dit, on se le rappelle, lors de leur première visite à Clichy—Cécile savait que Raoul l'avait protégée contre les intrigues d'Arpingard. Ce n'était plus, Raoul, le jeune inventeur, martyr de fantaisie qui causait les méditations émuës de Cécile depuis la scène de la prison, mais Raoul lui-même, dans ce qu'il avait de plus personnel et de plus vrai, son âme ennemie des trafrises, et son coeur aimant.

Pour Mme Cernay elle ne pouvait voir sans un étonnement facile à comprendre combien étrangement se menaient les choses humaines. Car, enfin, ce M. Raoul Deschamps, il aurait un jour la fortune de l'oncle Broc que son père avait recueillie et dont elle avait cru autrefois devenir l'héritière du moins en partie, elle ou sa fille.

Sans être superstitieuse Mme Cernay ne pouvait s'empêcher de remarquer que certains faits semblent se produire fatalement, quand même et malgré tout, parce qu'une Justice supérieure le veut. Raoul ne croyait peut-être pas comme cela que la Providence intervient à tous moments dans les événements de la vie, aussi trouvait-il à ces événements une explication plus humaine :

Cécile était belle, douce, bien élevée; il la rencontrait; il l'aimait, et il se promettait avec elle dans l'existence à deux, le plus délicieux repos, après la première heure turbulente de la vie.

De son côté, Bertrand Arpingard était furieux.

Il avait compté que l'incarcération de Raoul le délivrerait d'un rival, mais il pensait que pendant ce temps, lui, il pourrait agir, presser les choses, peut-être les mener à bonne fin. Il avait compté sans le retard de Mériot, et sans le malencontreux coup d'épée qu'il avait si joliment reçu.

Aussitôt après son duel, il ne s'était pas fait transporter chez lui, car il habitait,

on le sait, la même maison que Mme Cernay, et malgré l'habitude parisienne de ne pas s'occuper de ses co-locataires, il se trouvait à l'égard des dames Cernay dans des conditions qui l'eussent mis dans l'impossibilité de leur cacher son aventure.

En toute autre circonstance, tout fier d'une affaire d'honneur il eut fait le coq, il eût tiré vanité d'une honorable blessure; mais les circonstances qui accompagnaient la rencontre, l'engageaient à faire le silence autour, à agir avec prudence. Aussi, pour que nul dans la maison qu'il habitait n'eût vent de la chose, il se fit transporter à la maison Dubois.

Il n'y resta d'ailleurs qu'une quinzaine de jours, la blessure n'étant pas très grave.

Quand il se présenta chez Mme Cernay, au bout de ce temps d'absence pour laquelle il avait invoqué le prétexte d'un voyage, précipité, il comprit bien vite que les dispositions étaient changées à son égard.

Quand il parla de son absence pour s'en excuser une seconde fois de vive voix, il remarqua un sourire.

Lorsqu'il demanda à Mme Cernay la permission de présenter ses devoirs à Cécile qui, en l'entendant venir, s'était retirée dans sa chambre, il lui fut répondu que Cécile était invisible.

Bertrand Arpingard eut en vain voulu se faire illusion; il recevait le lendemain une lettre qui ne lui laissait plus aucun doute: c'était un congé à peine déguisé.

En vain, Bertrand Arpingard demanda des explications à Mme Cernay, elle ne put lui répondre, ou du moins elle ne lui répondit qu'évasivement; elle crut cependant pouvoir affirmer que rien n'ébranlerait la résolution de sa fille.

—Mais, reprit Bertrand Arpingard à bout d'arguments, c'est un beau parti que Mlle Cécile Cernay refuse. Bien des jeunes filles, plus riches, ajouta-t-il avec fausseté, ne négligeraient pas l'occasion offerte, et n'hésiteraient pas à accepter une position enviable, une belle situation de fortune. Peut-être, madame, ne lui avez-vous pas fait valoir cette considération?

—Assurément, si.

—Et qu'a-t-elle répondu?

—Ce que vous lui avez dit bien des fois vous-même, monsieur, "la fortune ne fait point le bonheur," ou quelque chose dans ce sens, qu'elle aura lu dans les beaux livres que vous lui prêtiez.

—C'est vrai, c'est vrai, je le lui ai dit! mais c'est moi qui cherchais le bonheur loin de la richesse en la choisissant pauvre et mon désintéressement aurait dû la toucher... Mais ne pourrai-je au moins lui parler un moment? Ne me sera-t-il pas permis d'avoir avec elle une explication?

L'excellente Mme Cernay ne pouvait donner d'autres réponses à Bertrand Arpingard, et c'est avec un bien réel embarras qu'elle lui apprit qu'il ne pouvait revoir Cécile, son obstination résistant à toutes les raisons maternelles.

De guerre lasse Bertrand dut partir, il déchirait de fureur son gant dans l'escalier.—Ne pas pouvoir obtenir même de donner une explication! — Si j'écrivais une lettre? — elle resterait évidemment sans réponse comme les demandes de vive voix que je viens d'adresser à Mme Cernay. Mais, qui donc peut m'avoir desservi à ce point que tout vienne ainsi à rompre soudainement, lorsque tout s'annonçait sous le meilleur jour.

Et il cherchait.

Raoul Deschamps lui revint à l'esprit.

—Mais non, ce ne peut être lui... puisque j'ai pris soin de le mettre hors d'état de nuire. Il est actuellement à Clichy entre quatre murs, peu en état assurément de donner des crocs-en-jambes à mes projets de mariage.

Bertrand était loin de songer à Saint-Hubert qui avait si bien dérangé ses plans à lui Bertrand et si bien arrangé les affaires de Raoul.

—Tout n'est pas compromis encore, se dit le fils de l'avoué de Rennes après un moment de réflexions, j'ai perdu la première manche; mon père gagnera la seconde. Allons le voir sans tarder.

Et il prit le premier train qui l'emmenait à Rennes.

Nous retrouvons donc Bertrand, dans cette même étude Arpingard où a commencé notre récit.

—Eh bien, lui dit l'avoué—en l'entraînant dans son cabinet où le suivait l'oeil curieux du vieux Baracois—rien de nouveau? —

—Non.

—C'est fini! tu n'as pas essayé de revenir à la charge?

—Si, mais inutilement.

—Affaire manquée, alors?

—Je le crains.

—C'est bien fâcheux, soupira Me Arpingard. Comment as-tu échoué avec ton âge, ta situation, tes manières! Quand j'ai reçu la première nouvelle du manque de parole de cette petite pimbèche de Cernay, j'avais peine à croire à l'événement.

—Il faut y croire hélas! Et le plus fâcheux, c'est qu'il faut y croire sans y rien comprendre; le coeur des femmes est un abîme de contradiction.

Me Arpingard réfléchit un instant:

—Il faut toujours sauver ce que nous pourrons, dit-il à demi-voix... je vais essayer.

Et là-dessus, le vieil avoué fit atteler pour aller rendre visite à M. Michel Deschamps, au domaine de la Sorbière.

XV

Un matin donc que M. Deschamps père se promenait dans son beau domaine, il vit arriver avec surprise, mais avec plaisir Me Arpingard, son avoué et son ami. Ils avaient toujours entretenus ensemble les relations les meilleures.

—Et quel bon vent vous amène, cher maître? voilà longtemps que je ne vous ai vu à la Sorbière, je vais vous montrer tous les aménagements nouveaux dont je l'ai embellie.

M. Deschamps ne se lassait point de promener chez lui ceux qui lui rendaient visite; il ne manqua pas de montrer à Me Arpingard qui, d'ailleurs, le connaissait déjà son beau logis, solide et massif, qui dominait d'immenses servitudes.

Les granges, les écuries, concordaient admirablement, et Me Arpingard qui avait quelque chose de très délicat à communiquer à M. Deschamps, faisait semblant

L'héritage de l'Oncle Broc

d'admirer, mais ce n'était point sans une arrière-pensée fâcheuse.

—Est-ce dommage! murmura-t-il enfin.

—Hein! fit M. Deschamps.

—J'ai dit: Est-ce dommage de se donner tant de peine pour des arrangements dont on ne profitera pas toujours.

M. Deschamps se mit à rire.

—Ah! ça, mais voilà de la haute philosophie Me Arpingard, nous connaissons depuis le collègue sur les belles considérations de nos classiques sur l'instabilité des choses humaines... mais vous n'êtes pas pressé? Il faut que je vous montre mon étable, quarante bêtes à cornes; je défie de trouver mieux dans les environs.

Me Arpingard, suivit M. Deschamps à l'étable que celui-ci voulait lui faire visiter.

—Vous êtes bien aimable d'être venu me voir, disait M. Deschamps... Et vous n'êtes point gentil de me rappeler que l'homme est mortel et qu'il lui faudra quitter un jour les biens auxquels il tient tant, par douce habitude.

Mais j'ai encore bon estomac, Dieu merci... tenez, voyez quel coup d'oeil!

Les portes de l'étable ouvertes à deux battants, laissaient voir en effet un pittoresque tableau; des bêtes bien encornées en bel état, rangées en file, regardaient de leurs yeux ronds les visiteurs et rumaient lentement.

—Donneriez-vous beaucoup pour conserver tout cela. Vous y paraissez tenir!

—Je l'avoue; mais mon cher maître, faites-moi plaisir de m'expliquer maintenant ces réticences. Voyons, que voulez-vous dire?

—Des choses importantes, monsieur Deschamps; je viens exprès.

—Importantes?

—Certes!

—Un procès, peut-être?

—Un procès! oui et non, en tout cas vous seriez sûr de le perdre, si vous l'engagez.

—Vous m'effrayez... Est-ce une plaisanterie!

—Je le souhaiterais pour vous.

—Allons, parlons franc. Qu'y a-t-il?

—Eh bien, il y a que vous avez eu tort

de plaider pour ce mur mitoyen dont vous aviez remis le sort entre mes mains... adroites, j'ose le dire... et qui savent feuilleter les dossiers.

M. Deschamps se mit à rire d'une façon si retentissante que les poules qui picoraient autour des deux interlocuteurs, concurent des inquiétudes et s'éloignèrent en caquetant.

—J'ai perdu mon procès? dit-il. Ce n'est que cela? En tout cas il y a bien encore quelque petit recours, on le fera durer pour la plus grande gloire et le plus grand profit de la basoche... voilà déjà deux ans qu'il traîne d'ailleurs. Mais j'ai de quoi plaider, sans vendre la maison et mes deux boeufs. Oh! Maître Arpingard, laissez-moi rire. Je croyais d'abord qu'il s'agissait... je ne sais trop de quoi, mais d'une affaire de première importance. Si vous ne me parlez que de ce petit procès, passons... Je vais vous mener dans mes granges, vous allez voir!

—Non, mon ami, assez! Je ne voudrais point vous enlever une joie, cependant le plaisir que vous prenez à me montrer cette belle propriété, me fait mal.

—Je ne comprends plus.

—Vous allez comprendre: Vous m'avez confié, n'est-ce pas, le dossier de l'affaire du mur mitoyen, titres à l'appui de votre prétention, actes en bonne et due forme, et tout cela serait au mieux, si...

—Mais je n'ai fait que suivre un procès que l'oncle Broc avait entamé lui-même; vous savez bien que lorsqu'il est mort, nous avons trouvé une assignation lancée...

—En effet; et c'est alors que vous avez porté chez moi ce dossier, dont je vous parle et si vous pouviez douter que je me sois occupé attentivement de votre affaire, vous en auriez aujourd'hui la preuve je pourrais dire une preuve accablante. Je n'ai pas laissé une feuille de ces papiers sans la prendre entre le pouce et l'index et y promener mes yeux, très bons encore sous leurs lunettes.

—Je n'en doute pas... mais...

—Or, en feuilletant, j'ai trouvé une pièce importante qui aura échappé à l'inventaire.

—A l'inventaire!

—Oui—reprit lentement le cruel avoué, —une pièce capitale, un testament de M. Broc, votre oncle.

M. Deschamps devint tout pâle.

—Un testament! bégaya-t-il, mais l'oncle Broc est mort "ab intestat" puisque moi qui suis son neveu, son unique héritier naturel...

—Vous étiez dans l'erreur.

—Voyons, voyons, expliquons-nous, je ne comprends pas très bien... vous dites, qu'à propos du mur mitoyen...

—...En feuilletant le dossier...

—...Vous avez trouvé...

—Un testament de l'oncle Broc, signé de lui et qui vous déshérite.

—Un silence pénible, suivit la brutale réplique de Me Arpingard. Pendant un instant, M. Deschamps vit tourner autour de lui tous les beaux bâtiments, si bien établis par ses soins avec les deniers de l'oncle. Granges, écuries, logis et servitudes, semblaient danser autour de lui, une valse fantastique et ironique, pendant que Me Arpingard le fixait de ses petits yeux clairs et scrutateurs.

—Eh bien, lui demanda M. Deschamps, que faut-il que je fasse?

—Rapporter à la succession.

—Tout cela?

Et M. Deschamps embrassait d'un geste circulaire, toute sa magnifique exploitation agricole.

—Mais, reprit-il, essayant de se raccrocher aux branches, cette pièce trouvée dans mon dossier me paraît étrange. Pourquoi serait-elle là d'abord?

—Oh! un mauvais classement de papiers, une circonstance quelconque: l'oncle Broc étudiait cette affaire de mur mitoyen, quand la mort le surprit... enfin elle s'y trouvait et le lieu où l'on trouve un testament ne fait rien à l'affaire, et ne peut infirmer sa validité.

—Mais ce testament serait-il bien de la main de l'oncle Broc? En êtes-vous certain?

—Je connais son écriture, j'étais son avoué.

—Voyons, Arpingard, vous êtes mon avoué à moi également et dans votre opi-

nion, puisque vous avez vu la pièce, pensez-vous qu'elle soit absolument à l'abri de tout soupçon d'insanité de captation, ou de fraude?

—Absolument à l'abri de toute contestation, reprit l'avoué.

—Et qui mon oncle Broc instituerait-il son héritier?

L'avoué répondit lentement, après un moment de silence:

—Vous le saurez.

M. Deschamps fit quelques pas, baissant la tête et regardant Me Arpingard.

—Comment le saurai-je? — Pourquoi refusez-vous de me le dire dès maintenant?

—Vous le saurez quand on vous le signifiera.

—Cette réticence, maître Arpingard, est singulière. Je vous disais tout à l'heure que vous étiez mon avoué, vous êtes aussi mon ami. Vous m'apportez une nouvelle ruineuse, car c'est ma ruine, et vous me refusez un simple détail, qui ne peut rien empêcher et qui se trouve absolument sans influence sur le fait principal.

—Calmez-vous, mon ami. Surtout, n'allez pas être injuste pour le service que je vous rend. Je venais vous dire que j'ai la pièce entre les mains; que si l'on vous la signifie, il faudra restituer la succession, tout votre domaine, dont vous avez grande raison d'être fier... Voilà! et tout ne tient qu'à moi.

M. Deschamps regarda bien en face l'homme qui lui parlait ainsi:

—Comment, murmura-t-il en répétant ses dernières paroles, il ne tient qu'à vous?

—Sans doute.

—Mais, si vous venez comme représentant tous les intérêts des nouveaux héritiers de l'oncle Broc, avec un blanc-seing et pouvoir de traiter, pourquoi me cachez-vous le nom des héritiers!

—Eh! nous ne nous entendons pas, mon cher Deschamps.

M. Deschamps épongea son front mouillé de sueur.

—Non, en effet, non, je ne comprends pas.—Jouons donc cartes sur table: mettez-vous à ma place. Vous trouvez dans les papiers de votre oncle ce testament,

L'héritage de l'Oncle Broc

qui vous déshérite... Vous l'eussiez trouvé, qu'auriez-vous fait?

M. Deschamps poussa un soupir.

—Oh! d'abord, je l'aurais regardé à la loupe et jusque dans ses plus intimes filigranes, afin de voir si la pièce est valable; puis, que voulez-vous, s'il eût été en tout point régulier, je l'aurais produit... J'aurais averti les héritiers.

—Diable!

Et Arpingard regarda M. Deschamps avec un air de doute.

—Oui... Hélas! oui, répéta celui-ci avec un profond soupir, s'il y a un testament valable en faveur d'autres héritiers, tout cela n'est pas à moi, c'est bien trop certain... Oh! mais c'est ridicule, au moins, de cacher des testaments qui se réveillent deux années après la mort de leur auteur pour vous ruiner! C'est inimaginable! c'est absurde! mais enfin ce qui n'est pas à moi n'est pas à moi.

Me Arpingard le regarda un instant et d'une voix douceuse:

—Ce n'est point là parler en habile homme, mon ami, il faut raisonner. Vous êtes l'héritier légal, n'est-ce pas? Vous êtes en possession; vous avez travaillé pour accroître cette valeur en nature; et, du jour au lendemain, vous perdez tout, absolument tout, parce que, au moment où la cervelle de votre bon homme d'oncle battait la campagne, il lui a plu de vous préférer des étrangers...

Et Arpingard ajouta à voix presque basse:

—Voyons, Deschamps, je suis seul à avoir connaissance de ce testament. Vous n'y avez pas un sou... Vous y êtes déshérité totalement... Je puis vous rendre le service d'arranger la chose... entre nous.

A ce moment les portes de l'étable monumentale étaient grandes ouvertes et les petits vachers avec leur veste bleue, l'aiguillon à la main, faisaient sortir toutes les magnifiques bêtes à cornes: petits taureaux au cou noir, boeufs aux fanons épais, lents et majestueux, vaches laitières aux pendantes mamelles. Ils défilaient par petits groupes de trois ou quatre sous les yeux de M. Deschamps.

Celui-ci releva la tête et sembla un instant oublier l'avoué.

—...Entre nous? répétait celui-ci.

—Quelles belles bêtes! murmurait M. Deschamps.

Puis, comme chassant une idée importune, il se retourna vers Me Arpingard.

—Vous disiez?

Arpingard avait saisi le mouvement du propriétaire désespéré qui allait être bientôt dépouillé de tout ce qu'il aimait au monde. Il crut le moment venu de parler sans ambages.

—Combien croyez-vous que tout cela vaille: bétail, bâtiments et domaine, bois, prés, enfin tout.

—Tout le domaine!

—Tout!

—Bien près de huit cents mille francs.

—Eh bien, monsieur Deschamps, donnez m'en quatre et je déchire le testament devant vous.

M. Deschamps devint blême de fureur.

—Comment, comment! dit-il, c'est à moi que vous proposez cela? Vous osez venir chez moi, pour me tenir ce langage, me faire une proposition aussi misérable. Partez. Partez!

Arpingard ne s'attendait point à cette sortie, et un peu pâle, embarrassé, il essayait de donner une explication, mais M. Deschamps, très animé, lui imposait silence:

—Oui, allez! sortez d'ici. Car je suis encore chez moi: j'y serai jusqu'à ce que le testament ait été produit. Produisez-le donc s'il n'est point l'oeuvre d'un faussaire, je saurai m'y soumettre. S'il me paraît entaché de quelque vice original, je plaiderai. Les juges décideront: mais vous, partez, Monsieur!

—Mais...

—Comment, vous pensez que parce que j'ai la plus belle propriété du pays. Car c'est la plus belle, bien certainement... Vous croyez parce que je m'y plais, et beaucoup, que je volerais pour la conserver. Car c'est un vol que vous me proposez, un rapt, mais je ne suis pas un voleur, pour dépouiller ainsi, quelqu'ils soient d'ailleurs, les héritiers de l'oncle

Broc! Parbleu avant sa mort je vivais bien, je vivrai bien après! Adieu!

Et M. Deschamps tourna les talons au vieux filou d'homme d'affaire, qui ne put que se retirer, confus de ses belles négociations manquées.

XVI

Une fois dans sa voiture et, roulant vers Rennes M. Arpingard réfléchit à sa situation.

Il échouait donc! De cette trouvaille, du testament, il ne tirerait même pas une épave. On lui sabrait tous ses plans.

Quelle deveine aussi que de se heurter comme cela à un imbécile d'honnête homme, qui aimait mieux risquer de tout perdre, que de faire un petit marché adroit!

—C'est que je suis absolument roulé par lui, se disait Arpingard. Que je publie ma trouvaille, il ne m'en revient rien; que je ne la publie pas, M. Deschamps reste à la tête de son domaine, et le testament n'est qu'un papier nul entre mes mains.

D'un autre côté...

Et Me Arpingard se plongeait plus avant dans ses réflexions, pendant que la voiture roulait vers Rennes et entraînait dans la ville.

Il crut bientôt cependant avoir recouvré un espoir de ne pas tout perdre, car à peine arrivé chez lui, il fit préparer sa valise pour Paris. Il allait tenter sans doute un dernier effort auprès des héritiers du mystérieux testament et leur en vendre adroitement la révélation—essayer du moins de faire une tentative analogue à celle qui venait de si mal réussir tout à l'heure, grâce à la probité de M. Deschamps.

Celui-ci cependant après cette scène émouvante avec Arpingard, s'était enfermé dans sa chambre.

Effaré, sentant crouler toute sa fortune, il songeait se demandant ce qu'il y avait à faire; il se préparait déjà à se passer, puisqu'il le fallait, de tout ce qui jusqu'ici, avait tant contribué à la douceur de sa vie, à la commodité de son existence.

L'épreuve était rude, surtout à son âge, cependant, il s'inquiétait moins de l'avenir pour lui que pour son fils; c'était à Raoul

surtout qu'il songeait dans son amertume d'homme ruiné. Il faudrait que le jeune homme changeât du tout au tout ses habitudes de flânerie à travers l'existence, sa vie de paresse et qu'il se mit fermement au travail.

Sans tarder, il écrivit à son fils pour lui apprendre tout ce qui venait de se passer du jour au lendemain et comment en une heure toute leur belle fortune s'était envolée.

Il lui racontait tout, il insistait sur la nécessité qu'il y avait pour Raoul à se refaire tout un nouveau plan d'existence.

“ Nous sommes ruinés, mon cher fils, lui disait-il dans sa lettre, ou du moins je le crains fort; tu le vois par les détails que je viens de te donner, il n'y a point de ma faute, mais songeons au lendemain.

“ Reviens vers moi, tu passeras quelques jours à la Sorbière, nous causerons plus longuement; mon émotion ne me permet point de t'en dire davantage aujourd'hui...

“ En même temps que cette lettre, je donne à mon correspondant à Paris, des instructions et l'ordre de prendre un arrangement avec tes créanciers. Ce sera encore un sacrifice mais bien petit en comparaison du malheur qui s'abat sur nous. Avant tout, mon cher fils, dans ces malheureuses circonstances, je désire t'avoir auprès de moi. Viens donc sans tarder.”

Cette lettre atterra Raoul.

—Ruiné!...

Et il la relisait... Oh! son père, pensait-il, était bien un homme trop sérieux pour lui faire une si cruelle plaisanterie; mais M. Deschamps ne savait point avec quelle brutalité, en ce moment surtout, cette nouvelle frappait son fils.

Lui qui s'apprêtait à écrire: “ Cher père: j'ai fait mon choix: ma future femme n'apporte que beauté, bonté et santé, mais ne suis-je pas riche pour deux, etc.” Il voyait d'un seul coup tous ses beaux projets d'avenir à vau-l'eau. Il vit, comme les décors d'un théâtre, son rêve s'écrouler avant le dernier tableau dans une féerie triste et singulière qui, contrairement aux lois du genre, finissait mal et sur une impression de pénurie et de tristesse.

Ce sentiment était si fort chez Raoul

L'héritage de l'Oncle Broc

qu'il fit à peine attention aux chateries de M. Belin quand le câlin gardien vint lui annoncer l'exéat. Que lui importait maintenant la liberté! Pour un peu il l'aurait refusée comme jadis l'américain Swan mais avec des motifs tout autres. Cette chambrette qu'il allait quitter, il la laissait pleine des rêves les plus doux, toute embaumée encore du souvenir des chères visiteuses et cette liberté qu'il recouvrait il la voyait attristé par la ruine de toutes ses espérances...

—A qui songez-vous donc, cher monsieur, lui dit M. Belin en le voyant plongé dans l'affaissement. N'entendez-vous pas la bonne nouvelle que je vous apporte? Ne savez-vous pas que Monsieur votre père a enfin payé vos dettes et que vous êtes libre. Vous regrettez, vous aussi, notre bonne petite prison. Je vous le disais bien. C'est l'usage. Nous jouissons du regret de tous nos pensionnaires.

XVII

Il était six heures du soir quand Raoul franchit le seuil de la prison et respira l'air de la rue.

Un peu étourdi par toutes ces secousses, il descendit d'un pas fébrile la rue de Clichy où donnait la lourde porte de l'ancien hôtel Saillard et descendit la chaussée en pente jusqu'à la place de la Trinité en longeant l'Eglise dont le devant à cette époque n'était pas égayé par un square. Il s'orienta. Il se dirigea du côté du passage Jouffroy. Il voulait voir Saint-Hubert. Il était plein de l'appréhension de ne pas le trouver chez lui, tant il avait besoin d'un ami à qui raconter sa peine et se confier.

D'abord il s'était demandé si le premier usage qu'il ferait de sa liberté ne devait pas être d'aller chez Mme Cernay pour... Mais hélas! que leur dirait-il? Non, c'était bien Saint-Hubert qu'il fallait voir tout d'abord.

Raoul le trouva chez lui.

—Eh quoi, fit Saint-Hubert en le relevant. Vous êtes libre! Mais qu'y a-t-il et pourquoi cette pâleur? En vérité vous avez plutôt l'air d'entrer en prison que

d'en sortir! Que vous est-il arrivé, mon enfant?

—Ah! Saint-Hubert! Saint-Hubert!

—Quelle est cette lettre que vous froissez dans la main, mon ami?

—J'ai grand besoin de consolation et de conseils. Cette lettre est de mon père. Lisez là et jugez vous même de mon sort. Elle vous apprendra pourquoi je suis libre et comment je ne puis pas bénir ma liberté. Excusez-moi si je ne vous en donne pas lecture moi-même... la nouvelle inattendue qu'elle m'apporte est grave; mais je serai fort, vous verrez!

En effet, Raoul semblait avoir dominé les premiers affaissements, mais la vaillance qu'il affectait était bien fébrile...

Saint-Hubert, ému de l'accent de Raoul et de son trouble, prit la lettre, la lut, puis la rendant avec une grande apparence de calme à son jeune ami:

—Eh bien, que comptez-vous faire maintenant?

—Je suis fort, je vais travailler.

—Travailler pour deux?

—Pour deux.

—Vous voulez donc quand même vous marier avec Mlle Cécile Cernay?

—Pourvu qu'elle le veuille encore!... Mais elle le voudra ou son coeur m'aurait trompé, et ce ne serait plus qu'une femme que je ne regretterais pas... Mais elle ne refusera point. Pensez-vous, cher Saint-Hubert, que j'ai tort d'avoir confiance?

—Vous avez raison.

—Ce sera sans doute un bien petit ménage... mais en somme, on n'en vivra peut-être que plus heureux... appartement moins brillant, bien plus petit... On ne s'en rapprochera que plus près l'un de l'autre.

—Ah! belle jeunesse, murmura Saint-Hubert, en le voyant déjà à demi consolé de sa misère, belle jeunesse!

—Saint-Hubert, reprit Raoul, ne riez pas. Pour la première fois que j'ai une idée sérieuse, ce ne serait point encourageant. Oui, je travaillerai: je gagnerai du pain pour ma chère petite femme, et quand je reviendrai près d'elle le soir, ma tâche faite je serai heureux, j'oublierai tout dans sa compagnie adorable, au son

de sa voix chère, sous un regard plein d'un affectueux encouragement.

—Votre tâche faite! quelle tâche?

—Mais celle du jour, celle...

—Que savez-vous donc faire?

Raoul regarda Saint-Hubert avec une douloureuse inquiétude.

—Ce que je sais, mais...

—Tout et rien, c'est trop et pas assez. Vous n'allez pas, je suppose, vous remettre cleric amateur, vous savez ce qu'on y gagne.

Saint-Hubert ne m'enlevez pas mon courage! C'est vrai, la vie que j'ai menée n'a produit qu'un incapable. Avant d'être apte à quoi que ce soit il me faudra un apprentissage, un stage, c'est vrai! Pourquoi tant d'années dissipées en pure perte! Et Cécile! je ne puis pourtant pas lui offrir de traîner la misère avec moi, et d'autre part je ne comprends pas la vie sans elle! Faut-il donc que de désespoir je me jette dans la Seine à vingt-six ans!

Saint-Hubert haussa les épaules:

—Des gros mots! Enfant que vous êtes, vous ne comprenez donc pas?

—Que voulez-vous dire?

—Qu'il ne s'agit ni de se noyer ni de se pendre, à moins que ce ne soit au cou de Cécile... Car c'est elle-même, c'est elle qui vous sauvera.

Raoul regarda Saint-Hubert dont la face sympathique et bon enfant s'égayait d'un large sourire.

—Je ne comprends pas... Voyons, Saint-Hubert ne me raillez pas, ce serait mal; vous me voyez désespéré.

—Et bien à tort; remettez-vous donc et écoutez-moi.

Saint-Hubert se recueillit un instant et reprit:

—Il faut que M. Deschamps père en vous écrivant cette lettre sous le coup de la surprise n'ait point saisi le fil de l'intrigue où l'on voulait le lier. Il est vrai qu'Arpingard n'a point voulu lui donner le nom des véritables héritiers; et que d'un autre côté M. Deschamps ignore des détails que nous savons... que vous savez, vous, son fils, et comment puis-je vous voir aussi désorienté quand au contraire tout vous sourit.

Raoul regarda Saint-Hubert avec anxiété, se demandant toujours s'il ne voulait point se moquer de lui.

—Mais oui, ne me regardez point de cet air... Comment, vous ne saisissez pas? Vous ne comprenez pas quel était le plan de M. Arpingard père. Vous ne voyez point que le testament trouvé dans les papiers de l'oncle Broc par le vieux liseur de dossiers est en faveur de Mme Cernay et de sa fille Cécile à qui l'oncle Broc, plus reconnaissant qu'on ne l'avait cru, a laissé tous ses biens.

Arpingard avait pensé que c'était là une jolie dot toute trouvée pour son fils Bertrand. Celui-ci, jouant les amoureux, voulait capter l'héritière qui ignorait elle-même sa fortune. Son rêve était celui-ci: Epouser Mlle Cécile Cernay sous le régime de la communauté, tous biens passés, présents, futurs étant communs de par le contrat, ce qui eut paru de la part de Bertrand Arpingard une générosité, ce qui n'eût été en réalité qu'un odieux calcul.

Alors... suivez-moi bien... le père Arpingard va trouver le père Deschamps, espérant à l'aide d'une transaction malhonnête tirer pied ou aile du testament trouvé. Or il se heurte, par bonheur, à un brave homme qui refuse.

Voyez ceci: votre père eut accepté il volait Cécile votre femme, ses enfants, en un mot et... ses petits enfants; car, maintenant plus que jamais il faut tenir à ce mariage qui arrange tout le monde et votre père.

—C'est vrai, s'écria Raoul très ému... mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

—Comment! Vous ne le voyez pas encore! Vous cherchiez pourquoi Bertrand essayait de gagner les bonnes grâces de Cécile! Le motif ne vous apparaît-il point, aujourd'hui, clair et lumineux.

—Cela est vrai, pourtant!

—Et à qui voulez-vous que l'oncle Broc ait fait don de ses biens, sinon à celles qui l'ont soigné et qu'il affectionnait, le brave homme plus que vous ne le pensiez tous... Mais nous devrions déjà être auprès de Mme Cernay. Je soupçonne fort le père Arpingard d'avoir tenté maintenant une

L'héritage de l'Oncle Broc

conciliation de ce côté. Ce sont des femmes; il essayera de les abuser.

Ils sortirent et ne firent qu'un bond jusqu'à la rue Geoffroi-Marie qui est tout proche. Quand ils annoncèrent leur visite à l'appartement occupé par Mme Cernay, un bruit de voix s'entendait dans le vestibule; et Mme Cernay qui reconduisait quelqu'un, dit en ouvrant la porte et en apercevant Raoul et Saint-Hubert:

—Tenez, monsieur, voici précisément que le bon hasard m'amène ceux que je voulais consulter avant de vous répondre.

Et dans la demi-ombre du vestibule, l'homme à qui s'adressait Mme Cernay recula de deux pas.

—Maître Arpingard!

—Quand je vous le disais! reprit Saint-Hubert.

—Au revoir! madame, fit d'une voix troublée le vieil homme d'affaires, nous en reparlerons.

—Non! reparlons-en tout de suite, maître Arpingard.

Et Raoul fit mine de lui barrer le chemin.

—Laissez-moi passer et que tout cela finisse. Je n'ai rien à vous dire à vous.

Et il essayait en vain de se dégager.

—Pardon! lui demanda Raoul, mon père va bien?

—En effet, ce bon M. Deschamps, reprit Saint-Hubert, vous l'avez vu avant de partir, qu'est-ce qu'il pense de l'héritage de M. Broc?

—Et vous essayiez d'enjôler les femmes après avoir essayé le refus d'un honnête homme!

—Monsieur votre fils est-il toujours amoureux de Mlle Cécile?

—Laissez-moi partir, disait Arpingard, rouge, le front suant, et soufflant comme un phoque.

—Prenez garde! il y a un commissaire de police au bas de l'escalier.

—Il va vous demander pourquoi vous n'avez pas produit le testament.

—Je le produirai, monsieur, reprit Arpingard, qui avait enfin réussi à gagner la porte, je le produirai.

—Veuillez le faire au plus tôt, car vos aveux et vos tentatives de transactions misérables vous mèneraient loin.

—Qu'y gagnerez-vous? Mlle Cernay aura tout, s'écria Arpingard.

—Oh! reprit Raoul avec une assurance juvénile, entre mon père et ma femme on s'arrangera toujours. Ça ne sort pas de la famille.

—En effet, maître Arpingard, ajouta Saint-Hubert, nous nous marions!

Arpingard avait disparu et pendant que Mme Cernay riait aux larmes de la colère inutile du malheureux et de toute la tournure de cette scène, Cécile adorablement mignonne entr'ouvrit la porte de sa chambre, montrant, dans un rayon de lumière, son front où des envolées de cheveux mettaient une auréole.

XVIII

Saint-Hubert avait dit: "Marions-nous," M. Deschamps père, instruit de tout n'y put contredire, trouvant d'ailleurs aujourd'hui plus d'attrait encore dans Mlle Cernay que dans Mlle Lecomte.

Des arrangements magnifiques intervinrent entre lui et le jeune ménage au contrat duquel, l'ancien Plumasson, le bienveillant Saint-Hubert, signa avec une de ses bonnes plumes. On n'en vend plus comme ça!

FIN

LE PETIT TOUR

Par PAUL BELART

C'EST toujours avec plaisir, même avec une petite pointe d'orgueil nationale que l'on constate dans nos campagnes de la province de Québec l'existence de ces belles traditions apportées sur les bords du St-Laurent dans les plis du drapeau fleurdelisé et demeurées intactes après cette sombre défaite qui lui a fait fermer à regret "son aile blanche" et l'a chassé pour toujours au-delà les mers.

De tous ces souvenirs de la France d'autrefois si pieusement conservés par les Canadiens regrettant leur première mère, et cela malgré les caresses un peu brusques parfois, mais sincères de la Belle-Mère qui les a adoptés, de tous ces souvenirs, il en est un qui a conservé toute sa saveur et caractérise bien l'esprit français de l'habitant de nos campagnes: c'est cette toute française bonne entente, c'est cette franche et cordiale union qui existe entre les voisins d'un bourg ou d'un canton.

Le voisin est considéré comme étant de la maisonnée: il a sa place au coin du feu dans toutes les réjouissances et surtout il a sa très large part à tous les chagrins qui assombrissent les jours pourtant si ensoleillés de nos campagnards. De plus, s'il a besoin de quelque chose, on lui prête sans compter et même on ira l'aider, s'il est seul, à faire ses semences, ses foins et ses récoltes.

Toutes ces petites attentions sont beaucoup pour entretenir une bonne amitié et il n'en faut pas plus pour lier une entente cordiale que rien ne peut rompre, mais il y a plus encore et c'est ce plus qui fait les relations entre voisins si agréables, pour ne pas dire si charmantes; ce plus il ne se trouve pas dans le raide et froid Anglais, il ne se rencontre que dans le Français si amoureux de causer et même de babiller; ce plus caractéristique c'est le

"petit tour" que l'on fait chez le voisin.

Cette petite promenade on la recommence presque tous les jours sans jamais se lasser. Et lorsque le soir, après une journée de fatigant travail, le cultivateur entre à sa maison, il aime, après son souper, à aller faire un peu de causette avec le voisin tout en fumant une bonne pipée de tabac qu'il a récolté dans son jardin.

Le voisin vient lui aussi faire son "petit tour". C'est avec joie qu'on le voit s'approcher de la maison. On sait bien qu'il n'a rien de nouveau, rien de très intéressant à raconter et pourtant on ne se lasse pas de sa venue; même les petits battent des mains quand par la fenêtre ils lui voient escalader le perron. C'est qu'on l'aime, qu'on le respecte le voisin, et lorsque l'amitié nous unit à quelqu'un, peut-on trouver sa compagnie importune.

Le voisin entre, on lui présente une chaise et la conversation s'engage sur les bonnes choses de la terre tandis que la fumée des pipes monte en spirales au plafond assombri de la cuisine. L'heure s'avance, la grosse horloge sonne dix heures, le voisin parle de partir, "fumez donc encore une pipe", lui dit-on. Mais il faut qu'il s'en aille, il a besoin de sommeil et les journées sont dures.

Il s'éloigne et va reposer dans un lit moelleux en songeant aux agréables petits riens qui lui ont fait passer toute une soirée dans un "petit tour".

.....

Conservez, bons campagnards, votre aimable coutume du "petit tour", rendez même encore plus forte cette charitable union que vous entretenez entre voisins: ainsi toutes les traditions que vous avez recueillies de vos pères et transmettez-les à vos enfants; soyez français non seulement par la langue, mais encore et surtout par le coeur et par l'âme.

Le Vieux Pont

(Pour la "Revue Populaire")

A mon frère, Rosario B.

Vois-tu, frère, là-bas, plus loin que ma chaumine,
Le ruisseau serpentant dans son lit rocailleux;
Les glaïeuls sont fleuris sous les aunes noueux,
Et les foins, sur la grève, embaument la colline.

Frère, regarde encor les sapins du côteau,
Montrant leur longue crête au fond bleu de la plaine;
Ils ombragent le pont, relique bien ancienne,
Ce vieux pont centenaire ancré sur le ruisseau.

Par le chemin longeant les rocs de la montagne,
Deux boeufs, vers toi, vieux pont, marchent d'un pas pesant,
Reste sur le ruisseau qui s'en va murmurant,
Car bientôt passeront les boeufs de la campagne.

Revenez, chers oiseaux, habiter nos grands bois,
Et l'arche où sont vos nids cachés sous les broussailles;
Eveillez les échos qui dorment dans les failles,
Répétez au vieux pont vos refrains d'autrefois.

Les corneilles suivant la route coutumière,
Dans les soirs ténébreux inclinent leur grand vol;
Elles vont se jucher au pont touchant le sol,
Puis continuent encor leur marche solitaire.

Au printemps, lorsque l'eau s'engouffre dans les prés,
Et qu'avril vient fleurir la campagne déserte,
On entend, au vieux pont, sur le torrent, inerte,
Les longs râles du vent et ses bruits effarés.

Quand l'hiver toujours blanc recouvre ta carcasse,
Et que les glaïeuls morts tombent sous l'aquilon;
Sur le ruisseau glacé qui court par le vallon,
Tu dors bien seul, vieux pont, au vent qui te tracasse.

Il faut pleurer, vieillards, les ans qui ne sont plus,
Contemplez donc ce pont, souvenir des ancêtres,
Quand la nuit brunira le seuil de vos fenêtres,
Eloignez du passé vos regrets superflus.

Frère, la mort qui fauche et chaque jour moissonne,
Sous sa faux courbera nos fronts dans leur ampleur;
Et là-bas, le vieux pont, sur son arche, trembleur,
Se rira bien encor des vents fougneux d'automne.

Si tu tombes, vieux pont, qui dort sur le torrent,
Tes plançons fracassés chaufferont ma chaumière;
En vers, près du foyer, j'écrirai ta carrière,
Quand tes lambris seront dans le feu dévorant.

Antonio VALLEZE.

Montréal, 1909.



Un Buste de George III à Montréal

Par E.-Z. Massicotte

CE fut sous George II d'Angleterre que notre mère patrie actuelle étendit considérablement son domaine colonial en s'emparant des possessions françaises du Canada et des Indes, mais c'est sous Georges III, fils et successeur du précédent, que les éclatants succès des armées anglaises reçurent leur consécration définitive et pratique. Cette consécration porte, dans l'histoire, le nom de Traité de Paris (1763), et elle ajouta à la couronne britannique quelques-uns de ses plus beaux bijoux.

Georges III monta sur le trône en 1760, quelques mois après avoir atteint sa majorité et son règne débuta sous les plus heureux auspices. L'empire britannique

à élever, à Montréal, un monument au souverain régnant, tout comme on l'avait fait à New-York. Cette oeuvre, dont on a dit qu'elle était réellement artistique, consistait en un buste en marbre de Georges III et on l'érigea sur la Place d'Armes, le 7 octobre 1773. (1) La métropole canadienne, par ainsi, compta son premier monument et ce fait insolite fit éclore la première poésie, en langue française, qui soit sortie d'un cerveau montréalais. Ce poète, avait "sans doute le dessein bien calculé de se distinguer", car pour "donner une certaine allure originale" à son poème, il "crut devoir adopter une manière toute nouvelle d'exprimer ses vers... En voici le fac-similé":

Tout est grand dans le roi, l'aspect seul de son	BUSTE,
Rend nos fiers ennemis plus froids que des	GLAÇONS,
Enrichi par la mer et par l'or des	MOISSONS,
On voit tout succomber sous son bras si	ROBUSTE.
Qu'on ne nous vante plus les miracles d'	AUGUSTE,
George de bien régner lui ferait des	LEÇONS,
Horace en vain l'égale aux Dieux dans ses	CHANSONS,
Rien moins que mon héros il était sage et	JUSTE,
Modeste sans faiblesse et ferme sans	ORGUEIL
Tandis qu'aux gens de bien il fait un doux	ACCUEIL
Contre l'impiété ses loix servent de	DIGUE.
Et si d'un vaste état conduisant les	RESSORTS,
Par le charme secret des grâces qu'il	PRODIGUE,
Du prince et des sujets il forme les	ACCORDS. (2)

était désormais fondé et viable; ses soldats promenaient sur deux hémisphères, leurs armes victorieuses; le nouveau roi donnait les plus belles espérances et rien ne semblait devoir ternir la gloire d'un règne inauguré si brillamment.

* * *

Le Canada faisait partie de l'empire depuis plus d'une décade, lorsqu'on songea

(1) Malgré l'érudition incontestable de l'auteur des annotations du "Journal de M. Thomas Verchères de Boucherville," paru dans le "Canadian Antiquarian," il y a quelques années, il fait, cependant, erreur en disant que ce monument était sur la Place Royale.

(2) Voir Hubert Larue, "Chansons historiques," dans le Foyer Canadien, vol. III, p. 35.

Ce buste si poétiquement salué ne resta pas longtemps sur son socle; il donna même lieu à des scènes à la fois disgracieuses et cocasses, tant il arrive parfois, ici-bas, que les plus belles choses ont le pire destin.

* * *

Cédons, pour un instant, la plume à un témoin oculaire:

"Il se passa, dans la nuit du 1er mai (1775), un événement d'assez peu d'importance, mais qui nous dépeint bien l'état des esprits dans ces conjonctures critiques pour l'Angleterre, car de la fidélité de ses sujets de fraîche date pouvait dépendre le sort de sa colonie; des inconnus insultèrent la statue du roi d'Angleterre, élevée sur la place de la haute ville. Ils la barbouillèrent de noir et lui passèrent autour du cou un collier de pommes de terre auquel était suspendue une croix portant cette inscription: "Voilà le pape du Canada et le sot Anglais."

"De bonne heure le matin quand l'insulte fut découverte, le commandant envoya deux sergents laver le buste et enlever le chapelet, croix et inscription. Les nouveaux juges et conservateurs de la paix furent alors consultés, mais ils ne prirent d'autre mesure immédiate que d'envoyer au gouverneur un récit de ce qui était arrivé. Mais les militaires s'emparèrent de l'affaire, blâmèrent les habitants anglais, faisant des réflexions sur leur compte, surtout sur les membres du comité, qui furent complètement accusés, quelques-uns surtout, d'être les auteurs de cet acte, ce qui a causé un grand malaise et aussi, je le crains, de mauvaises conséquences. Les Canadiens, aussi, les désignent comme les auteurs. Ainsi, vous pouvez juger. Une souscription de cent louis sterling fut formée par les marchands, au Café! pour donner une récompense à celui qui découvrirait le coupable. Les messieurs de l'armée ont aussi souscrit cinquante guinées dans le même but, et le lendemain des avis furent publiés par les deux partis, au son du tambour. Il y eut deux querelles. M. Belestre se tenait au coin d'une rue

avec quelques autres personnes quand l'avis fut lu, et il fit la remarque que l'auteur, quel qu'il fut, méritait d'être pendu. Là-dessus, le jeune Franks dit qu'on ne pendait pas les gens pour si peu et que cela ne valait pas la peine. Belestre, devenu furieux à ces mots, injuria Franks et lui tira le nez; Franks répondit par un coup de poing qui étendit l'autre par terre et lui coupa le front. Quelqu'un s'interposa et les sépara. Ils s'adressèrent chacun aux juges; mais ni l'un ni l'autre n'eut satisfaction. Belestre, étant l'agresseur, ne put faire arrêter Franks, ni Franks Belestre; mais pour quelle raison? Je ne sais. Le lendemain, Franks fut arrêté et jeté en prison, non pour assaut, mais sur l'affidavit de Belestre, pour les paroles dont il s'était servi en parlant de l'outrage, et le cautionnement fut refusé... L'autre affaire eut lieu entre Ezéchiel Salomon, le Juif et LePailleur; ce dernier accusait les Juifs d'avoir défigurés le buste. Il y eut quelques paroles échangées. Salomon jeta l'autre par terre. Il a été arrêté et a donné caution." (Lettre de M. . . , de Montréal, à M. H. Finlay, 6 mai 1775, citée par M. Leblond de Brumath dans son "Histoire populaire de Montréal").

Le gouverneur Carleton offrit vainement deux cents piastres pour l'arrestation des coupables; ils restèrent introuvables.

* * *

Par une coïncidence singulière, le monument élevé à New-York fut encore plus maltraité.

Nul ne l'ignore, sous l'influence de son entourage, Georges III qui était naturellement despotique, visait au pouvoir absolu, mais les colonies américaines ne voulaient pas être asservies et bientôt elles levèrent l'étendard de la révolte; or un des premiers actes de la révolution fut le renversement de la statue de Georges III que l'on brisa et dont on se servit pour faire des balles.

* * *

Qu'advint-il du buste royal après l'ou-

Un buste de George III à Montréal

trage qu'il subit, à Montréal? On ne sait trop. Les événements qui suivirent avaient une telle importance que le malheureux buste dut être oublié. Tous les esprits étaient préoccupés de ce qui se passait de l'autre côté de la frontière où grondaient les premières clameurs d'une lutte qui devait changer la face du Nouveau Monde, puis, Montréal même, quelques mois plus tard, tombait aux mains des Américains... La tradition veut que ceux-ci en pénétrant dans la métropole canadienne, se soient empressés de démolir le buste du souverain abhorré et d'en disperser les débris, ce qui a une apparence de vérité, comme on le verra.

La première allusion qui soit faite dans la suite, à ce monument, se trouve dans les archives judiciaires. En 1790, dans son rapport à la Cour Criminelle, le grand jury, recommande "que la construction qui existait sur la Place d'Armes et qui servait autrefois à abriter le buste de Sa Majesté, soit démolie". (1)

(1) Borthwick, Montreal History and Gazetteer.

Cette demande fut accordée et tout vestige du pionnier de nos monuments disparut. Je me trompe, il en resta quelque chose, car la tête, retrouvée au fond d'un puits, fut conservée et, fixée sur un buste en plâtre, elle orna pendant longtemps les salles de la Société d'Histoire Naturelle, où elle doit être encore.

* * *

Pauvre Georges III, l'histoire de ses bustes, en Amérique, aura été le reflet de l'histoire de sa propre existence.

Après un début qui fut éblouissant, ce souverain échappa une contrée plus grande que l'Europe entière, ensuite, pour comble, la folie l'ayant frappé, on le relégua dans l'oubli, dix ans avant sa mort, afin de le remplacer par son fils aîné.

Rien ne sert donc, dirait le moraliste, de naître dans un palais si l'adversité atteint les rois aussi bien que les gueux? mais, aussi, est-ce que tout homme n'est pas l'instrument de son propre malheur?



GEORGE III
par
Ramsay
(National Gallery)



Une Journée de Travail

Par Mark Twain

C'ÉTAIT le matin du samedi. Toute la vie de l'été éclatait d'allégresse fraîche et lumineuse. Les acacias en fleurs embaumaient l'air.

Tom fit son apparition dans l'allée, avec un seau de peinture blanche et un pinceau à long manche. Il examina la palissade, et toute la joie disparut de son cœur pour faire place à une sombre mélancolie. Trente mètres de palissade sur deux mètres cinquante de haut. L'existence lui apparut comme un insupportable fardeau. En soupirant, il trempa son pinceau dans la peinture et le passa nonchalamment sur le haut de la palissade. Il répéta l'opération. Puis il compara le trait insignifiant de couleur blanche avec l'immensité de l'espace à peindre, et s'assit sur un tronç d'arbre, découragé. A ce moment-là, son ami Jim passa en folâtrant devant la porte, portant un seau vide et sifflant une chanson. Aller chercher de l'eau à la pompe du village avait toujours paru à Tom une insupportable corvée. Cette fois, il n'eut pas la même impression. Il se rappela qu'il y avait toujours à la pompe une nombreuse compagnie. Des gamins et des gamines, blancs, nègres et mulâtres, attendant leur tour, jouant, se querellant, bavardant. Et il se rappela aussi que la pompe n'était qu'à cent cinquante mètres de là. Jim ne revenait jamais avant une heure et souvent même on était obligé d'aller le chercher. Tom l'appela :

—Dis donc, Jim, j'irai bien te chercher de l'eau, si tu veux peindre un peu à ma place.

Jim secoua la tête négativement.

—Impossible, mon vieux Tom. La vieille m'a dit d'aller à la pompe et de ne pas traîner en route.

—Ne fais donc pas attention à ce qu'elle dit. C'est toujours la même chose avec elle. Donne-moi le seau. Je reviens dans une minute. Elle n'aura pas le temps de s'en apercevoir.

—Je n'ose pas, Tom. Elle m'arracherait les oreilles. Surement, elle le ferait.

—Mais non, mais non ! Elle parle beaucoup, mais elle n'en fait pas autant qu'elle dit. Jim, je vais te donner une merveille, une bille en marbre !

—Ne me tente pas, Tom, je t'en prie ! J'ai horriblement peur que la vieille...

—Et puis, je te montrerai mon ortel où il y a du mal.

Jim n'était qu'une créature humaine. L'attraction était trop forte. Il posa le seau, entra dans l'allée, et se pencha sur le pied malade, avec un intense intérêt, pendant que Tom défaisait le bandage. Un quart de minute après, Jim courait sur le chemin, avec son seau et le derrière tout endolori ; Tom peignait avec vigueur, et la tante Polly quittait le champ de bataille, une vieille pantoufle à la main, et un éclair de triomphe dans les yeux.

L'énergie de Tom ne dura pas. Il se mit à réfléchir à tous les projets merveilleux qu'il avait formés pour ce jour-là, et son chagrin s'en accrut. Tout à l'heure, les garçons qui étaient libres allaient partir pour de merveilleuses expéditions, et ils se moqueraient de lui qui restait à travailler. Cette pensée l'enflamma d'un dépit mortel.

A ce moment sombre et désespéré, une inspiration jaillit en lui. Rien de moins qu'une magnifique et sublime inspiration.

Il reprit sa brosse à peinture et se remit tranquillement à l'ouvrage. Et tout juste, il vit arriver Ben Rogers, celui de tous les garçons aux yeux de qui il appréhendait le plus de paraître ridicule. Ben s'avavançait en sautant à cloche-pied, une preuve que son coeur était joyeux et que ses préoccupations légères. Il mangeait une pomme et de temps en temps il poussait un long sifflement, suivi, à intervalles réguliers, d'un "ding, ding, dong" grave et sonore; il personnifiait, pour le moment, un bateau à vapeur. Comme il s'approchait, il modéra sa vitesse, prit le milieu de la route, vira de bord, et accosta avec une prudente lenteur, car il était le "Missouri" et avait un tirant d'eau de trois mètres.

—Stop!

Il avança plus lentement du côté du mur.

—Machine en arrière!

Ses bras s'agitèrent en avant puis vinrent se coller contre ses flancs.

—Machine à babord! Ch! Ch! Ch!

Sa main droite exécuta des mouvements circulaires.

Tom continuait à peindre, sans prêter la moindre attention au steambot. Ben le considéra un moment, puis se décida:

—Dis donc, toi, est-ce que tu es devenu sourd?

Pas de réponse. Tom examinait sa dernière touche d'un oeil connaisseur.

—Eh là! Vieux frère! Tu m'as l'air sérieusement au travail.

Tom se détourna soudain.

—Tiens! C'est toi, Ben. Je ne t'avais pas entendu venir.

—Dis donc! Je vais prendre un bain. Tu viens avec moi? Mais peut-être tu ne peux, à cause de ton travail.

Tom le contempla un moment.

—Qu'est-ce que tu appelles travail?

—Eh bien, mais, ce que tu fais. Ce n'est donc pas un travail?

Tom reprit sa peinture et répondit négligemment:

—Peut-être que c'est un travail, et peut-

être que ce n'est pas un travail. En tout cas, c'est quelque chose qui plaît à Tom Sawyer.

—Voyons! Voyons! Tu ne veux pas me faire croire que ça t'amuse!

Le pinceau continuait à marcher.

—M'amuser? Je ne vois pas pourquoi ça ne m'amuserait pas. On n'a pas tous les jours la chance de peindre une palissade.

Cette phrase présentait la situation sous un nouveau jour. Ben s'arrêta de ronger sa pomme. Tom continua cependant à promener sa brosse de long en large, amoureusement, s'arrêtant de temps en temps pour juger de l'effet, ajoutant une touche légère çà et là; et Ben suivait tous ses mouvements, l'air de plus en plus intéressé, de plus en plus absorbé. Il reprit enfin:

—Dis donc, Tom, laisse-moi peindre un peu?

Tom fut sur le point de consentir. Mais il réfléchit.

—Non, non. Tu ne saurais pas. Je vais te dire. Tante Polly est terriblement difficile pour cette palissade. Elle est juste en façade sur la rue. Si c'était celle de derrière, peu m'importerait, et à elle aussi. Mais celle-ci doit être soignée.

—Oh! Si ce n'est que cela, laisse-moi essayer, tu verras. Rien qu'un peu. Je te laisserais, si c'était moi.

—Mais je ne demanderais pas mieux, honnête Indien. Je ne demanderais pas mieux, moi. Mais c'est la tante Polly, Jim a demandé tout à l'heure, et elle n'a pas voulu. Sid m'a supplié de le laisser faire, lui aussi, mais elle s'y est opposée. Si tu venais à faire quelque maladresse, et qu'elle s'en aperçoive!...

—Oh! Des dattes! Je sais très bien peindre. Laisse-moi essayer. Tiens! Je te donnerai le milieu de ma pomme...

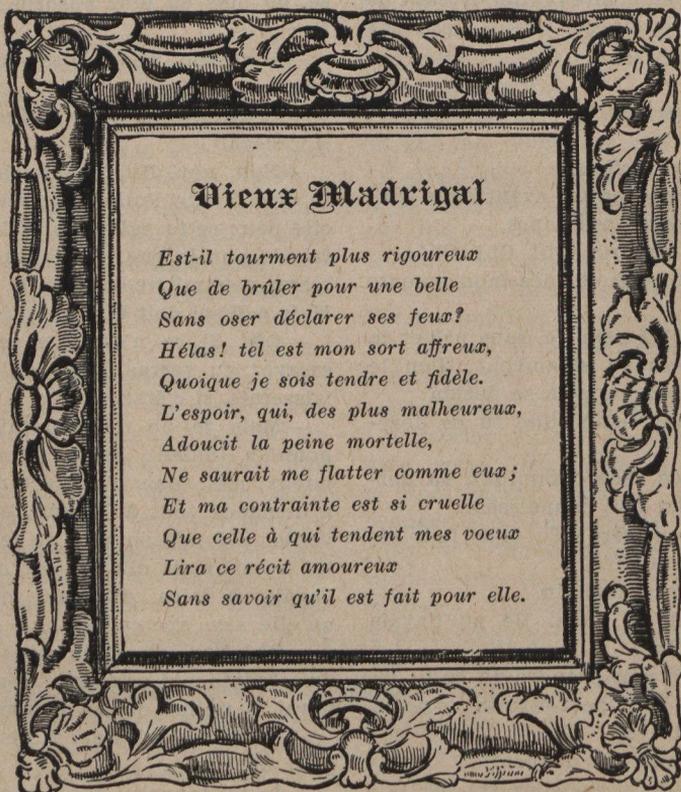
—Non... Non! Ben. N'insiste pas. J'ai peur de...

—Je te donnerai toute ma pomme!

Tom lui tendit le pinceau, d'un geste de regret, mais la joie au coeur. Et tandis que le défunt steamer s'escriyait et suait sous le soleil, l'artiste en retraite, assis sur un tonneau, à l'ombre, mangea tranquille-

ment sa pomme, en méditant la perte d'autres innocentes victimes. Elles ne manquèrent pas. Tous les camarades arrivèrent successivement, commencèrent par railler et finirent par peindre à leur tour. Avant que Ben fût fatigué, Tom avait vendu la place à Billy Fischer pour un cerf-volant presque neuf. Et après lui, ce fut Johnny Miller, qui acheta la suite pour un rat mort et une ficelle pour le faire danser au bout. Et d'autres, et d'autres. Au milieu de l'après-midi, au lieu d'être un

pauvre diable sans fortune, comme le matin, Tom se vautrait littéralement dans les richesses. Il avait douze billes, un morceau de mandoline, un morceau de verre bleu pour regarder à travers, une clef, un bout de craie, un bouchon de carafe en verre taillé, un soldat de plomb, deux tétards, six fusées, un bouton de porte en cuivre, un collier de chien—sans le chien—un manche de couteau, quatre morceaux de peau d'orange, et la moitié d'un vieux store.





Cerises et Merises

On sait que le cerisier a été apporté de Cerisonte, aujourd'hui Kerasoun, ville de l'Asie Mineure, par Lucullus, l'an 68 avant Jésus-Christ.

La ville a pris le nom de l'arbre. Les collines du pays sont couvertes de cerisiers: Cerisonte veut dire "ville des cerises," et le mot cerise lui-même est le persan "pendre, osciller," allusion au fruit suspendu à la branche, ou le sanscrit "jus excellent, douce saveur."

De Rome les cerisiers se sont rapidement répandus en Europe. Nos pères, les Gaulois, ont mangé des cerises. Chose singulière, plus de trace de ces fruits, en France, pendant des siècles; on ne les retrouve que sous les derniers Valois. Et de même chez les Anglais: l'arbre est importé en Grande-Bretagne par les Romains, lors de la conquête; il prospère quelque temps, et il disparaît jusqu'à la fin du quatorzième siècle.

Quelques botanistes avancent que le cerisier poussait spontanément dans les antiques forêts de la Gaule: la Gaule avait et a encore le merisier, demi-cerisier, le frère du cerisier dans le genre *cerasus*, le roi de la tribu des drupacées, famille des rosacées.

Le merisier est un bel et grand arbre, douze mètres, quinze mètres, aux branches dressées, aux rameaux étalés. Il se couvre, dès les premiers jours du printemps, de petites fleurs blanches à longs pédoncules qui naissent avant les feuilles et sortent par deux et par trois du même bouton. On le dirait couronné de neige sous le plus beau soleil. Ses fruits, assez petits, à gros noyau, font les délices des oiseaux et des bûcherons. Le cerisier se couvre aussi de petites fleurs blanches

semblables à celles du merisier, calice à cinq pétales étalés en rose, étamines nombreuses insérées sur le tube calicinal; mais ses fruits sont plus charnus et le noyau beaucoup plus petit.

Au moyen âge des ordonnances royales protégeaient les merisiers: "Qu'on ne les détruise sous prétexte aucun, car c'est grande ressource pour notre pauvre peuple des campagnes." Alors on mangeait la soupe aux merises, la galette aux merises; on mettait des merises partout, dans les ragoûts et la salade: point de bon régal sans merises. A l'abri des ordonnances, les merisiers s'étendirent sur de vastes espaces; "on pouvait aller d'un merisier à l'autre, sans descendre et d'un bout à l'autre des bois", dit en riant un ancien auteur. Mais c'était au grave préjudice d'essences forestières plus importantes encore. La protection royale dut cesser sous Henri III ou Henri IV, et l'arbre n'occupe plus qu'une place très restreinte dans nos forêts.

Le merisier a pourtant aussi sa haute importance. Il apporte la richesse et la joie dans les contrées où on le cultive aujourd'hui. "Il rend industrieuses des populations tout entières." Ces contrées étaient stériles; elles se sont couvertes de merisier qui donnent le kirschwasser, eau de cerise.

Les merisiers s'élèvent dans les Vosges, sur les versants bien exposés, du pied des coteaux à 800 et 900 mètres d'altitude. Avec quelle sollicitude est suivi le développement de ces jolies baies roses d'abord, rouges avec queues vertes, puis noires à queues rougeâtres! Il faut, pour la liqueur, que le fruit soit mûr, mais non trop mûr: que la baie se détache facilement de

la queue, et la maturité est complète. La cueillette est une fête, fête du soleil et de la jeunesse: le kirsch des fruits récoltés par le beau temps, est de beaucoup supérieur. Les mains jeunes ou rudes n'y font pas grand'chose, mais à vingt ans on grimpe plus aisément aux arbres.

On emploie pour le marasquin, kirsch italien de Venise, de Trieste et de Zara, les merises de l'espèce dite marasca, mais on ne laisse pas fermenter et l'on mêle, au jus du fruit, du miel ou du sucre fin.

Le ratafia de Grenoble se fait avec la grosse merise noire.

Entre toutes les variétés de merisiers, aux rameaux dressés ou pendants, aux feuilles larges ou étroites, vert foncé ou vert pâle, entières ou dentées, au fruit noir ou rouge, fondant ou ferme, il faut nommer, au premier rang, le guignier et le bigarreautier, arbres magnifiques, le second l'emportant encore en vigueur, en taille et en beauté. Le bigarreau et la guigne sont de grosses merises cordiformes, l'une à chair molle, douce, sucrée, l'autre ferme et croquante.

Quelques cerisiers ne mûrissent point leurs fruits. On les trouve dans les bois à l'état sauvage, et ils figurent comme arbres d'agrément dans nos parcs et nos jardins. Tels le cerisier à feuilles luisantes, très touffu, dont les oiseaux même dédaignent les jolis fruits rouges; le ceri-

sier de la Saint-Martin ou de la Toussaint, toujours vert, toujours fleuri, car feuilles et fleurs se renouvellent tout l'été pour laisser à l'automne des fruits verts et des fruits mûrs que personne ne songe à cueillir; le cerisier du Portugal, le cerisier de la Virginie et de la Caroline; le cerisier à fleurs doubles, à fleurs semi-doubles, etc; les uns grands arbres, les autres arbrisseaux, tous du plus riant et du plus charmant aspect.

Le laurier-cerise à feuilles élégantes et toujours vertes, très vénéneuses à cause de la grande quantité d'acide cyanhydrique qu'elles contiennent, donne à la médecine l'huile d'amande amère, poison violent, pour usage externe.

Les ébénistes et les tourneurs recherchent le bois de cerisier, à raison de sa belle couleur rougeâtre assez semblable à l'acajou; ils lui préfèrent cependant le merisier, plus dur, plus serré, aussi beau et aussi facile à mettre en oeuvre.

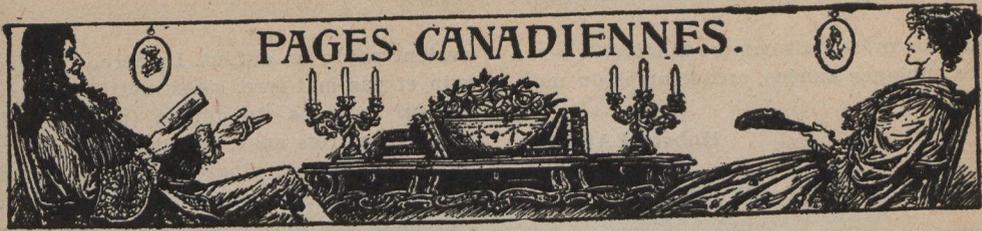
Comme tous les arbres à noyaux, le cerisier laisse exsuder de son tronc et de ses branches une sorte de gomme; on s'en sert pour l'apprêt des chapeaux d'homme.

Tous les peuples font une consommation énorme de cerises à l'état frais. On en fait sécher au soleil, à l'imitation des Romains, comme provision d'hiver; on en conserve à l'eau-de-vie, on en fait des confitures.

Paysage

Le soir tombe. Là-haut, sur les collines sombres,
Des saules et des pins jettent leurs grandes ombres;
Sous la lune qui monte, on distingue à demi
Les toits et le clocher d'un village endormi;
Un passeur, détachant la barque de sa chaîne,
Lentement, la conduit vers la rive prochaine...
Et mon rêve devine, et je cherche des yeux
L'invisible passeur des âmes dans les cieux.

Henri de Bornier.



Faits et Anecdotes

SOUVENIRS D'UN MEDECIN

L y avait grand dîner chez M. X... un de nos gouvernants les plus connus, qui a pour héritier une gamine de cinq à six ans blonde comme les blés et très espiègle.

Parmi les invités assez nombreux, du reste, se trouvait un autre de nos gouvernants, vieux beau qui a l'habitude de se sangler outre mesure. Les mauvaises langues prétendent même qu'il porte un corset, ce qui le force, après un bon repas, à faire une sieste, plus ou moins longue, accompagnée de tout ce qui suit une digestion difficile. Après le dîner, on passe au salon voisin pour prendre le café. L'invité reste dans la salle à manger et s'y accommode directement dans un fauteuil pour faire sa petite sieste. Au bout d'un quart d'heure on remarque son absence. Où est donc M. X... demande l'Amphytrion. "M. X... lui répond sa petite fille à qui on a permis de rester avec tout le monde, il est mort."

Comment mort? "Oui, mort... là... dans la salle à manger." On court, on se précipite. Le dormeur réveillé par le bruit, se lève, se tourne, interroge. On lui raconte la méprise de l'enfant.

Tu vois bien, petite fille, dit le père en rentrant au salon, bras dessus, bras dessous avec son invité, que M. X... n'est pas mort. Dame, papa, répond le bébé, petite mère m'avait dit, l'autre jour, que lorsqu'un monsieur ne bouge plus et qu'il sent mauvais, c'est qu'il est mort... Les invités pouffaient de rire... mais c'est l'homme politique qui n'était pas content.

Dr VALADE (Ottawa).

CHANSONS CANADIENNES

L A plupart de nos chansons purement canadiennes sont des improvisations pleines de gaieté et qui sont comme les miroirs fidèles des moeurs douces et paisibles de nos campagnes; ou bien des chants encore joyeux, mais empreints d'une légère teinte de mélancolie, inspirés par la vue de nos grands bois, de nos grands fleuves et de nos lacs immenses.

Il leur fallait bien quelque chose pour tromper l'ennui et émousser la fatigue à ces hardis découvreurs qui s'enfonçaient à travers les vastes solitudes du Nouveau-Monde, et entreprenaient à pied ou en canot d'écorce, des excursions, qui, aujourd'hui, nous paraissent tenir de la fable plutôt que de la réalité. Aussi, les raquettes pesaient-elles moins aux pieds, les avirons se retrempaient-ils avec une nouvelle vigueur dans l'eau quand le chef de la bande entonnait quelqu'un de ses joyeux refrains où il est invariablement parlé du "bois joli," de "la blonde," du "clos de mon père," et de toutes ces scènes qui rappellent si puissamment les mille bonheurs du foyer domestique.

Est-il, par exemple, une seule forêt, une seule rivière du Nouveau-Monde, dont les échos n'aient répercuté les accents de notre chant national "Vive la Canadienne!" Cri de joie et d'espérance, le seul refrain de cette chanson était bien propre à relever les courages les plus abattus, à ranimer les forces les plus épuisées. D'un autre côté, elle méritait bien que la chanson nationale de notre petit peuple fût une glorification de ses vertus, cette femme forte et fidèle qu'un célèbre prédicateur

français présentait comme modèle, il n'y a que quelques années, aux femmes du monde entier.

Hubert LARUE.

MARCOUX LE CHANTRE

DANS son numéro du 30 juillet 1877, l'“Electeur” disait: “ On ne saurait passer sous silence la mort de M. Joseph Marcoux sans commettre en quelque sorte une injustice. M. Marcoux avait une voix de bariton exceptionnellement rare. Elle a fait pendant trop longtemps l'ornement de nos cérémonies religieuses, elle en a rehaussé trop souvent l'éclat pour que nous ne le reconnaissions pas une fois au moins avec sincérité sur la tombe de celui qui en était doué. M. Marcoux, sous un autre ciel que le nôtre, dans une des grandes cités du vieux monde, aurait probablement éclipsé tous les chanteurs de notre époque. Sa voix avait une pureté, une étendue, une ampleur véritablement remarquable, et combien de fois n'avons-nous pas entendu des étrangers exprimer le regret que cet homme-là ne fût pas sur un théâtre plus favorable pour lui! Il aurait fait honneur à notre nationalité partout, et aurait certainement précédé l'Albani dans le chemin de la célébrité.”

J'ai bien connu Marcoux. J'étais tout jeune que, déjà, il était une des grosses personnalités de Saint-Roch. Fort bel homme, très joyeux compagnon, sa voix remarquable le faisait retenir pour chanter à tous les enterrements chics. Il en donnait pour l'argent et le goût des gens. En certains cas, il lui fallait prouver, pour maintenir sa réputation, qu'il chantait “ fort ”. A ce jeu, il érailla vite sa voix, et durant les dernières années, il ne fut plus — Capoul de l'enterrement — qu'un faible écho de lui-même. Il était entrepreneur de pompes funèbres et le plus gai qu'on ait connu dans cette sombre “ occupation ”, qui, ô mystère! a produit tant de gais lurons. Au cours d'une épidémie de fièvre, je fus l'un des seuls qui voulussent porter les corps en terre. J'avais alors une douzaine d'années. Marcoux m'amena un jour, rue du Palais, chez des Français qui

avaient perdu un enfant. Le père, très chagrin et pas mal ivre, s'obstinait à prononcer sur le corps du défunt (qui pouvait avoir vécu trois ans), une oraison funèbre qui durait depuis vingt minutes et menaçait d'en durer démesurément plus, quand Marcoux, très musculeux, empoignant l'orateur, le poussa dans un garde-robe et, après avoir donné un tour de clef, me fit déguerpir avec le corps qui ne passait pas par l'Eglise, pour raison d'hygiène ou autre, je ne me rappelle plus.

MISTIGRIS.

LE MANOIR DE GASPE

LE 30 avril dernier, le feu a été communiqué au Manoir de Gaspé (à St-Jean Port-Joli) par cheminée défectueuse et en un instant les vastes bâtiments qui avaient subi les coups du temps depuis cinquante ans près ont été rasés de fond en comble. Il ne reste plus aujourd'hui qu'un léger amas de cendres de la vieille demeure historique, qui a abrité pendant tant d'années l'une des premières et des plus distinguées familles du Canada.

Le manoir de Gaspé était une vaste construction en bois qui avait conservé le cachet ancestral, et personne ne passait à St-Jean Port-Joli sans pousser une pointe vers la vieille demeure seigneuriale située dans le haut du village, à l'endroit appelé les Trois Saumons.

Le manoir avait été construit en 1763 ou 1164, et pendant grand nombre d'années avait été habité par les seigneurs de Gaspé.

Le manoir était loué depuis une quarantaine d'années à la famille Leclerc, mais restait la propriété des de Gaspé.

C'est dans cette demeure, relique du siècle passé, que M. Philippe Aubert de Gaspé, seigneur de St-Jean Port-Joli, née en 1786, écrivit, alors qu'il était âgé de 80 ans, ses mémoires si finement ciselés. Observateur fidèle et délicat, M. de Gaspé nous a laissé dans ces mémoires et ses “ Anciens Canadiens ”, un tableau fidèle des moeurs de ses ancêtres, relevés de souvenirs personnels qui font de ses ouvrages une lecture des plus attrayantes.



La famille d'un colon canadien-français



Notes rurales

A Propos de Route

Par Mistigris



QUEL que soit l'âge que vous avez, aussi loin derrière vous que vous puissiez remonter par un puissant effort de mémoire, au nombre de phrases qui frappèrent votre oreille jadis, et après, et après encore, et toujours, c'est bien celle-ci, à la campagne: Les chemins sont bien mauvais. Qu'il eût plu ou fait soleil deux, trois, huit, dix jours d'affilée, c'était toujours l'éternelle remarque: Les chemins sont bien mauvais.

Le mauvais chemin serait-il, par hasard ou par arrêt irréductible, une de nos institutions nationales? Cela n'est pas prouvé, mais un historien un peu superficiel l'aurait-il assuré, que nous n'aurions pas belle venue à nous en offusquer.

Institution nationale ou résultat d'apathie, il est certain que depuis quelques années un vent de réforme puissant passe sur nos campagnes et que, déjà, on voit poindre, en quelques endroits, les prémices d'une ère nouvelle. C'est à l'hon. M. Allard que nous devons cette réaction. Il a fait de l'oeuvre des bonnes routes le souci principal de son séjour au ministère

de l'Agriculture. En quoi il eut absolument raison, le mauvais chemin étant, de toutes façons, le "coulage" qui, après la routine, a plus fait perdre à notre cultivateur. Je n'en donnerai pour preuve que ceci qui est comme le synopsis de la question:

Tout le monde admettra que si nous pouvons exporter nos grains, notre beurre, notre fromage, notre foin, sur les marchés européens pour 10 cents de moins par tonne, c'est autant de 10 cents économisés pour les cultivateurs du Canada.

C'est par application de ce principe que les gouvernements du Canada ont tous payé de fortes sommes en subventions aux chemins de fer, aux compagnies de navigation, qu'ils ont amélioré les ports, les rivières, les chenaux maritimes et fluviaux, qu'ils ont construit des canaux, qu'ils ont, en un mot, dépensé la somme considérable qui constitue notre dette publique.

Mais il semble qu'on n'ait pas encore fait comprendre aux cultivateurs que, tout ce qui peut produire une économie dans le transport de leurs produits depuis leur grange jusqu'au marché, jusqu'au village, jusqu'à la plus prochaine station de chemin de fer, est l'application du même



La route primitive

principe de l'amélioration des moyens de transport.

Le cultivateur qui pourrait charroyer une double charge d'avoine, ou de foin, dans le même temps et avec le même attelage qu'il lui faut aujourd'hui pour en transporter une simple charge, y gagnerait la moitié de son temps. Et, pour le cultivateur comme pour l'homme d'affaires, le temps est de l'argent.

C'est le résultat que l'on obtient au moyen de bons chemins ruraux.

Sans compter que, avec de bons chemins, le cultivateur serait à même de profiter du moment où les produits de la terre se vendent le mieux, tandis qu'aujourd'hui il est obligé, le plus souvent, d'attendre les chemins d'hiver, c'est-à-dire le temps où tout le monde porte ses produits au marché et où, par l'abondance de l'offre, les prix sont les plus

bas.

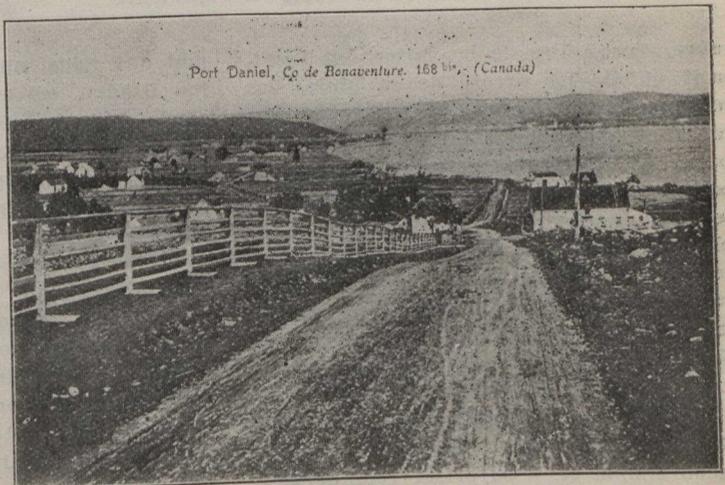
Economie de frais de transports, facilité de vendre sur le marché le plus favorable, voilà le double bénéfice que les cultivateurs peuvent obtenir par les bons chemins.

“Le mauvais état de nos chemins, disait l'hon. M. Allard, est un mal incalculable pour toute la Province de Québec. Cette question de nos voies de communication de paroisses en paroisses, de comtés à comtés, est de la plus

haute importance. Il n'y a pas, il ne doit pas y avoir, en cette affaire, de dissensions politiques ou religieuses, de parti bleu ou de parti rouge. Tout le monde devrait se donner la main pour résoudre cet important problème.”



La question de la dépense, ah! elle inquiète toujours Baptiste quand il s'obstine à ne pas voir une chose sous son véritable



La route suffisante

aspect. Si vous lui dites que sa terre évaluée, disons, à \$4,000 sera sujette à une taxe annuelle de \$4 pour l'amélioration des chemins, il crie comme une anguille de Melun. Mais il paiera sans murmurer des cinq, des dix et des vingt dollars au charron, au peintre, même à la justice, qui aura été appelée à régler une question de dommages causés par mauvais entretien d'une route.

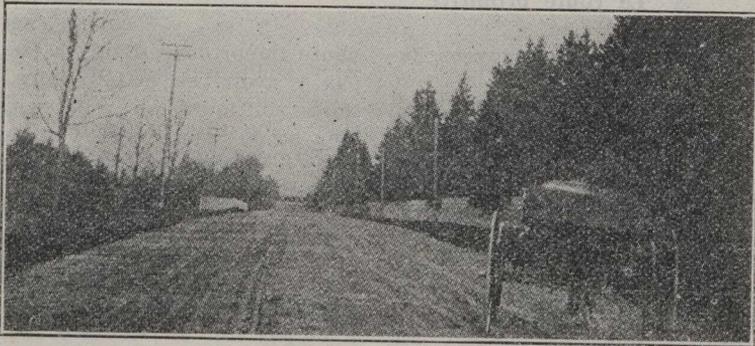
Baptiste s'est accoutumé à considérer la Nature comme un associé fourni par Dieu et chargé de faire les sept huitièmes du travail de la "société", y compris l'entretien des routes.

Or, la Nature, laissée à elle-même, a très vite fait de les entretenir, mais à sa ma-

te, ce qu'il a donné pour son entretien. Il y a plus: le gouvernement met gratuitement à la disposition des municipalités qui désirent s'en servir, ses concasseurs et leurs accessoires. Plus encore, il fournit à ses frais les services d'une personne compétente pour conduire les travaux d'empierrement. Déjà, plusieurs municipalités se sont prévaluées des avantages offerts par la loi sur les bons chemins et il n'y a aucun doute que bientôt on constatera les bons résultats de la politique du gouvernement sur cette question.

* * *

Ontario a longtemps souffert du même



La route supérieure

nière, c'est-à-dire de les laisser en l'état, sauf qu'elle les arrose de sa pluie, les assèche de son soleil et les balaye, en les creusant, de sa brise ou de son vent en ouragan. Mais la Nature ne va pas jusqu'à concasser et distribuer de la pierraille, jusqu'à recouvrir celle-ci d'un peu de sable et y promener le râteau; elle va encore moins jusqu'à payer le charron et la justice. Et peut-être Baptiste, en son for intérieur, trouve-t-il que son associé, la Nature, ne remplit pas intégralement sa part du contrat tacite qui les unit.

Le gouvernement veut aider, à la fois, Baptiste et la Nature. Il s'y prend d'une façon simple et, ô surprise! rémunératrice. En effet, il permet à Baptiste de retirer, en travaillant à l'entretien de la rou-

mal que nous, mais, sous la poussée de feu Dryden, est entrée dans une très féconde voie de réforme et s'y maintient bravement. Cet été tous les grands journaux se sont comme entendus pour parler moins de politique de parti, et plus de la grande politique à laquelle appartient l'oeuvre des bons chemins.

En France, où la route nationale est pourtant de bonne renommée, le mouvement vers l'amélioration est intense. Autrefois, on se réunissait, en congrès, en banquet, on prononçait de beaux discours sur la bonne route, puis rien ne se faisait. Ce qui faisait écrire au sénateur et ancien ministre A.-E. Gauthier:

"Voilà beaux jours que cet état de choses se perpétue et nos routes s'usent de

plus en plus, d'autant que le développement de l'automobilisme empire encore leur déplorable situation.

"Le ministre des travaux publics, mû par un excellent sentiment, a pris l'initiative, dans ces derniers temps, de la réunion d'un congrès destiné à rechercher le moyen de défendre nos routes nationales contre l'usure trop rapide et la destruction qui s'ensuit.

"Le congrès se réunira, c'est entendu; on y palabrera très longuement et très savamment; on banquettera, on fera assaut de compliments et d'amabilités, et les congressistes s'en reviendront chez eux enchantés de Paris et de l'accueil qu'ils y auront reçu.

"Quant aux routes, elles continueront

à se fatiguer et à se ruiner comme devant.

"Ce ne sont pas des discours qui les remettront en état; ce qu'il leur faut, ce sont des ressources nouvelles, ce sont argent et matériaux, toutes choses qui leur font trop défaut."

Mais aujourd'hui, en France, grâce à des ressources nouvelles, tout ne se borne plus à des discours et à des vœux. Espérons qu'il en sera de même ici où le gouvernement a mis les mêmes ressources à la disposition des intéressés. Si ceux-ci ont encore des hésitations, qu'ils apprennent par cœur et se répètent de temps à autres le mot lapidaire du "Toronto World":

"Le mauvais chemin est suspendu sur la ferme comme un drap mortuaire."

Le Chemin du Roy

Dans notre France canadienne,
Les vieux mots font encore loi:
Le grand chemin, la voie ancienne,
Pour nous, c'est le chemin du Roy.

Le poteau guide, la balise,
C'est l'antique croix de bois noir,
Les grands mais, les clochers d'église
Que fleurdelise l'or du soir.

Ce n'est plus le sentier sauvage,
Le sentier de guerre et de sang,
C'est la route du bon voyage,
C'est le chemin du bon passant.

Nul porte-couronne n'y passe,
Et le vieux logis féodal,
Sous ses verts pavois ne se lasse
D'attendre son Prince Royal.

Depuis la France et sa légende,
Malgré le silence et l'oubli,
Un refrain de chanson normande
Parle encore du Roy Joli.

Celui dont la chanson nous parle,
Était-ce Arthur, Edgar, Ker-Ys,
Alfred, Guillaume, Louis, Charle?
Roy de la Rose ou Roy des Lys?

Au loin claironne une fanfare.
Va-t-il repasser par ici.
Le clairon du Roy de Navarre,
Le clairon de la Reyne aussi?

Mais non! Navarre est un fantôme.
Les Lys sont morts, sais-je pourquoi?
Et pourtant comme au doux royaume
J'entends crier: Vive le Roy!

Je vois un prince d'Angleterre,
Dans ce Québec où Wolfe est mort,
Saluer la croix solitaire
De l'humble tombe où Montcalm dort.

Et Québec tout ému s'exclame:
Vive Edward, l'ami des Français!
Vive sa gracieuse Dame!
Vive Edward, le roi de la Paix!

Nérée Beauchemin.

L'Histoire du Serpent de Mer



Le serpent de mer, dont les dépêches viennent une fois de plus de nous entretenir, a fait et fait encore le sujet de controverses nombreuses. Existe-t-il ou bien n'est-ce qu'un mythe? Telle est la question qu'on se pose depuis bien longtemps déjà. La tranchera-t-on jamais? Rien n'est impossible à la science moderne, et les profondeurs de la mer, qui nous cachent encore tant de secrets, devront bien les dévoiler tôt ou tard. Depuis le milieu du XIXe siècle, la controverse était entrée dans une phase nouvelle : un journal de Paris, le "Constitutionnel," se trouvant, — disent les mauvaises langues, — à court de copie, publia un article très sensationnel sur un serpent de mer qui aurait été, paraît-il, aperçu par l'équipage d'un navire. La nouvelle était tellement fantastique que personne ne voulut y ajouter foi. Les confrères du "Constitutionnel" s'en servirent même pour tourner en ridicule ce journal excessivement sérieux jusqu'alors, qui devint, de ce moment, la risée générale. Ce fut à tel point que la chute du "Constitutionnel," dans la suite, fut certainement précipitée par ce fait divers presque incroyable.

L'aventure du journal fut universellement connue, et actuellement encore, dans certains pays étrangers, les mois de vacances où les villes se dépeuplent et où tout le monde part en voyage, aux eaux, aux bains de mer ou à la campagne, il est d'usage, dans les journaux, d'appeler

cette période "la saison du serpent de mer!"

La renommée de ce monstre est donc universelle, comme on le voit.

La croyance à des serpents immenses faisant leur demeure des profondeurs de la mer, et se montrant de temps en temps pour terrifier le genre humain, remonte à déjà bien loin. C'est une légende qu'on retrouve dans les fables mythologiques. Mais la plupart de ces descriptions, extrêmement anciennes, viennent des pays du nord et des océans froids de la Scandinavie.

* * *

C'est ainsi, par exemple, qu'un auteur très ancien, Olaus Magnus, parle d'un serpent de mer qui avait près de 70 mètres de longueur, sortait des eaux en s'élevant plus haut que le grand mât des navires dont il s'approchait et qui happait dans sa gueule immense tous les êtres humains et le bétail qui se trouvait à bord.

Dans les anciennes "chroniques de prodiges et de présages", Conrad Wolfhart, un auteur allemand du XVIIe siècle, nous parle de deux créatures serpentine à l'existence desquelles cet écrivain croyait fermement. L'un de ces monstres était "l'Alcète", animal couvert d'écailles et à la tête de sanglier; l'autre était le "Physantaure", un horrible cauchemar de l'imagination, possédant une tête de cheval, les dents d'un dragon et les événements de la baleine. Wolfhart raconte encore qu'en l'an 151 avant l'ère chrétienne, plusieurs serpents géants firent irruption sur les côtes de la Sardaigne, sortant des eaux pour attaquer les navires.

L'Histoire du Serpent de Mer

Mais comme la gravure qui illustre ce récit dans l'ouvrage de l'auteur allemand nous représente l'équipage terrifié tirant le canon sur ces monstres,—douze siècles environ avant l'invention de ces engins de guerre, — il est permis de croire que Wolfhart a pu commettre d'autres erreurs aussi.

Voici maintenant quelques autres relations plus rapprochées de nous.

En 1639, un voyageur anglais du nom de Josselyn, qui se rendait en Amérique, —qu'on appelait alors la Nouvelle-Angleterre,—entendit parler d'un serpent de mer qui se trouvait roulé sur lui-même sur des rochers du Cap Ann, dans le Massachusetts.

Rappelons, en passant, que c'est le plus souvent dans ces parages que les navigateurs ont signalé la présence de ces monstres mystérieux.

Quelques Indiens, qui se trouvaient à proximité de celui-ci, dans un skiff, se montrèrent épouvantés et avertirent l'équipage d'un navire anglais qui passait de ne pas tirer dessus, ou qu'ils se trouveraient tous dans le plus grand péril.

Malheureusement, Josselyn n'était pas à bord de ce navire, et ce n'est qu'un ouï-dire qu'il nous rapporte là.

Nous avons aussi la singulière description d'un missionnaire hollandais, Hans Egede, qui, s'étant rendu au Groënland, en 1734, raconte avoir vu s'élever hors de la mer, auprès de sa paroisse, un monstre tellement énorme que sa tête était aussi haute qu'un grand mât de navire. Il avait un bec long et pointu, et rejetait l'eau comme une baleine. La partie inférieure de son corps avait la forme d'un serpent.

Mais voici deux nouveaux témoignages de l'existence de notre monstre mystérieux qui viennent à la suite de celui de Hans Egede.

Un marin d'abord, Joseph Kent, qui aperçut dans Broad-Bay, en mai 1751, un grand serpent plus long et plus gros que le bout-dehors principal de son navire, et celui-ci jaugeait 85 tonnes!

Puis nous avons aussi l'évêque Pontop-

pidan qui, dans son " Histoire naturelle de Norvège ", nous apprend que les côtes de Norvège sont les seules en Europe que visite le monstre. Il nous assure avoir vu un énorme spécimen, long de 200 verges et dont " l'échine allongée ressemblait à une rangée de muïds "; ce serpent de mer fut pourchassé par l'équipage d'un bateau comprenant huit hommes, sous le commandement du capitaine de Ferry, mais il parvint à s'enfuir.

* * *

Le 12 août 1886, dans l'après-midi, un M. G.-B. Putnam, de Boston, ainsi que de nombreuses personnes de Gloucester Etats-Unis, aperçurent le monstre, pendant une durée de 10 minutes, dans la direction de Rockport.

Il était de teinte brun foncé et n'avait pas moins de 25 mètres, au moins, de longueur; ses yeux étaient invisibles. Il nageait avec une grande vitesse, fendant l'eau avec ce qui paraissait être des fanons submergés. Son échine aussi présentait cette curieuse particularité de " bosses " ou de " rangée de bosses " sur toute sa longueur, remarquée par tous ceux qui ont assuré avoir aperçu le monstre.

Celui-ci demeura dans les parages de Rockport pendant une dizaine de jours, ce qui ne manque pas, sous tous les rapports, de donner du poids à ce récit.

Pendant l'automne de cette même année 1886, on signala encore la présence du serpent de mer sur les côtes d'Amérique et de Norvège.

La dernière apparition d'un serpent de mer, ou plutôt la plus récente, remonte à l'été de 1900, c'est-à-dire, au début même de ce XXe siècle, qui nous réserve probablement tant de surprises scientifiques.

Cette fois, le monstre fit son apparition sur la côte australienne, à proximité du cap Naturaliste (1150 latitude et 34e, 20 min. longitude), tout auprès du cap Leewin si redouté de tous les navigateurs.

Nous avons le témoignage formel du capitaine de la " Nemesis ", Laurence Thomson; l'attention fut appelée par les hom-

mes de son équipage sur un de ces monstres, qu'ils venaient de remarquer dans la mer. Le capitaine pria quelques-uns des passagers de monter sur sa passerelle et tous assurent avoir fort bien vu cette créature. Le plus curieux est qu'un autre navire, voguant spécialement dans ces parages, le "Perth", vit le même monstre, le lendemain, dans le voisinage de l'île Rott-
nest, près de Freemantle. Et le témoignage de son capitaine, Campbell, de ses marins et de ses passagers corrobora celui du capitaine Laurence Thomson.

Dans le cas de ce monstre, comme il faisait suivant une ligne parallèle à celle de la "Nemesis," il fut possible de le mesurer de l'oeil par comparaison avec la longueur du navire. L'animal avait 7 mètres de plus que la "Nemesis" qui a 91 mè-

tres, ce qui fait un total de 98 mètres de longueur. En serpentant, le corps formait des arches au-dessus de l'eau et, ici encore, par comparaison avec la distance entre notre ligne de flottaison et notre pont, soit 5m,30 environ. Le diamètre de ces arcs immenses n'atteignait pas moins de 1m,15.

La question du serpent de mer est toujours une énigme indéchiffrable, mais il est toutefois permis de se demander si cet être, auquel tous ceux qui ont pensé l'apercevoir s'accordent à trouver des caractères similaires, ne sort pas quelquefois ainsi, projeté des profondeurs perdues de la mer,—grâce à des éruptions sous-marines.

L'avenir nous l'apprendra peut-être.

Septembre

Après ces cinq longs mois que j'ai passés loin d'elle
J'interroge mon coeur; il est resté fidèle.

En Mai, dans la jeunesse exquise du printemps,
J'ai souffert en songeant à ses beaux dix-sept ans.

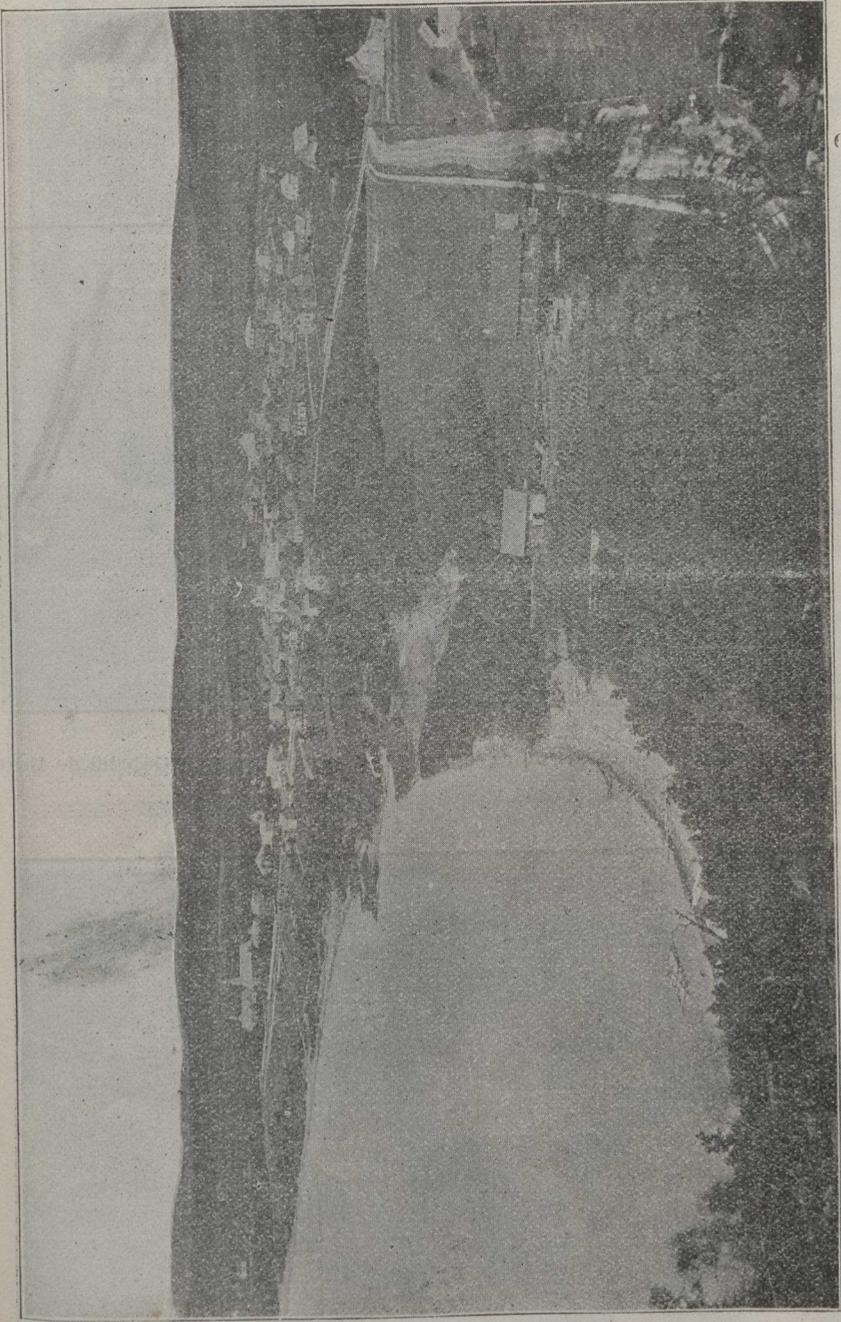
Quand la nature, en Juin, de roses était pleine,
J'ai souffert en songeant à sa suave haleine.

En Juillet, quand la nuit peuplait d'astres les cieus
J'ai souffert en songeant à l'éclat de ses yeux.

Août a flambé, Septembre enfin mûrit la vigne,
Sans que mon triste coeur s'apaise et se résigne.

Toujours son souvenir a le même pouvoir,
Et je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir.

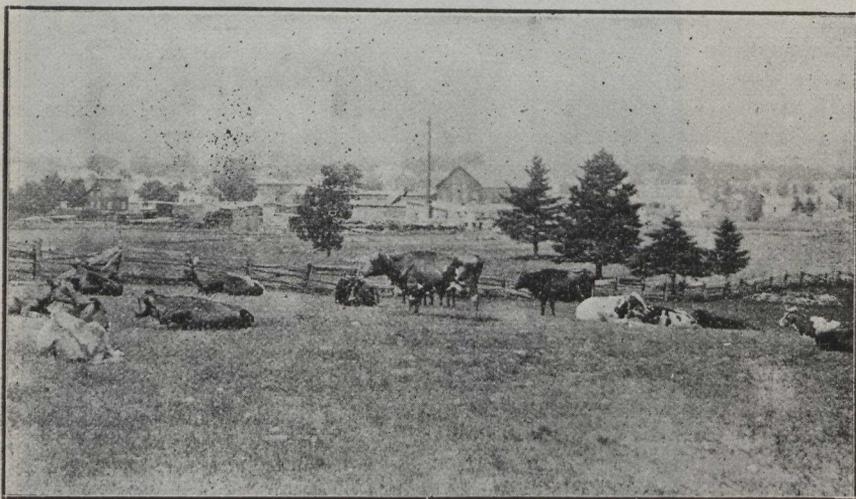
François COPPÉE.



Le Nouveau Québec.—Panorama de Ville-Marie, Témiscamingue

Photographies d'Amateurs

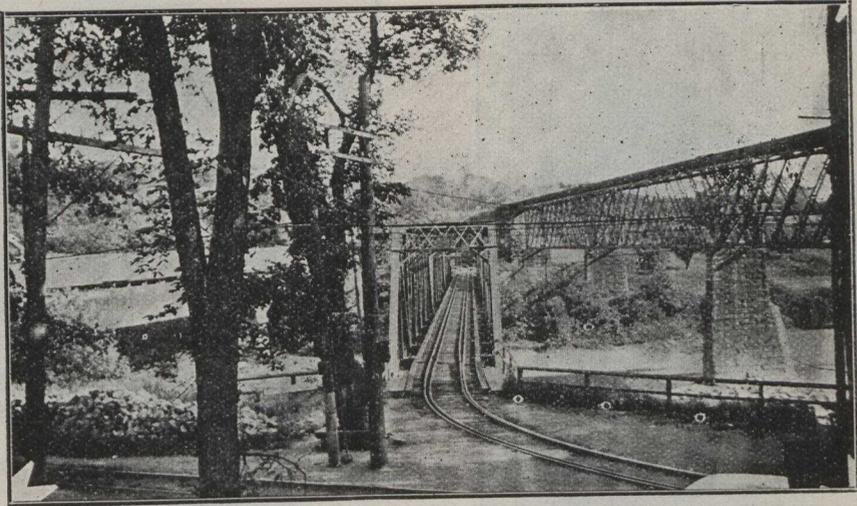
Troisième Série.—Troisième Concours



Premier prix: "Pâturage près du village" par M. Donat Coutu, St-Gabriel de Brandon

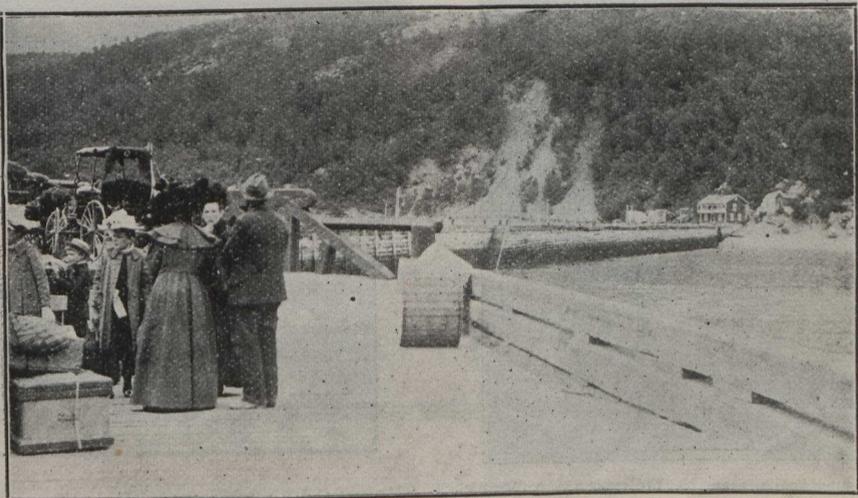


Second prix: "A la campagne", par W. Y. Bilodeau, Rivière à Pierre, Co Portneuf.

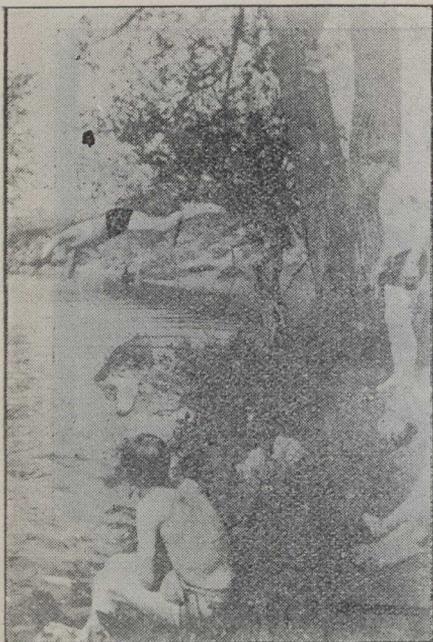


Troisième prix: "Les trois ponts", par R. P. Parenteau, 1056a, Berri, Montréal.

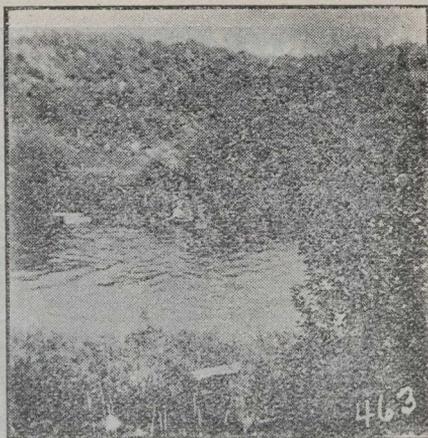
Les Amateurs dont les oeuvres suivent ont été jugés dignes de la "Mention Honorable" et de la reproduction. (Ne pas tenir compte de l'ordre dans lequel se suivent ces photographies, cet ordre étant imposé par les besoins de la mise en page et non par un désir de classification quelconque.)



"Quai de la Baie St-Paul", par C. Bailey, Montréal



“ Un plongeon ” par T. Demers, Coaticook



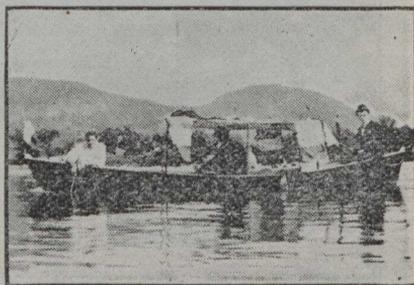
“ Paysage ”, par B. S. Cadorette, Rivière à Pierre.



“ Pont rustique sur le Driveway à Rockliffe ”, par Ls Boulet, Ottawa



“ Au Jardin Zoologique de Montmorency ”
par L. P. Lesage, Montréal



“ Retour de pêche, près Beloeil, après un orage ”, par J. A. Goulet, Montréal

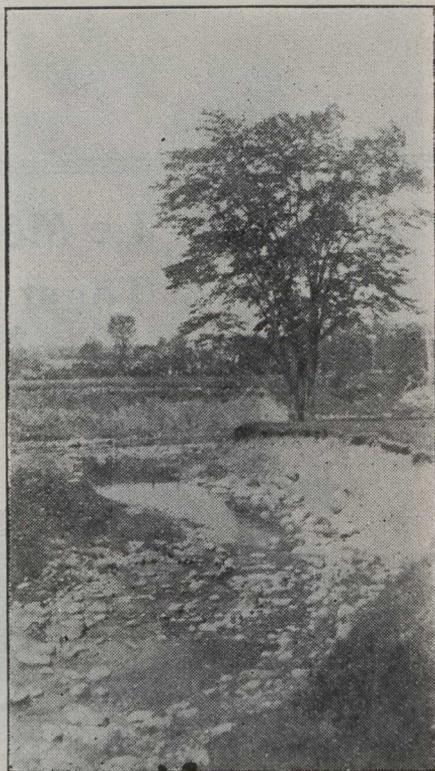
**Le Mème Vieux
Toast avec...**



**Le Mème Vieux
Whisky : Dewar**



Envoi par G. DeBlois, Québec



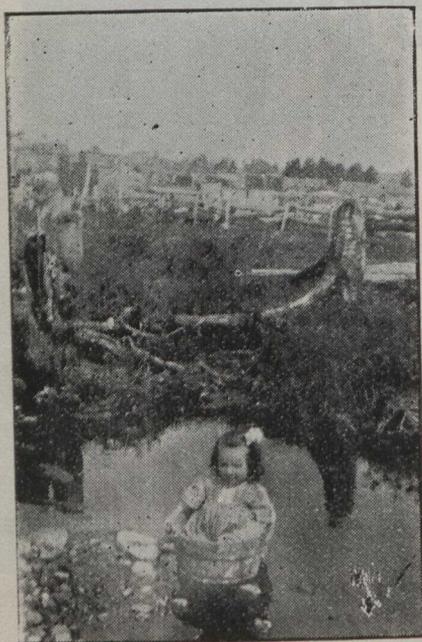
"Le ruisseau" (à Bordeaux), par V. Robitaille, Montréal.



Aux Photographes Amateurs

On le constate: nous agrandissons, suivant promesse, l'espace accordé à ces concours de photographies d'amateurs. Le fait est que notre appel a été entendu près et loin. Les envois sont nombreux et marquent un soin plus grand. Nous aurons du nouveau à annoncer dans quelque temps à ce sujet.

Comme toujours le gagnant du premier prix a droit à \$3.00, celui du second à \$2 et l'autre à \$1. Aux gagnants qui restent au loin nous envoyons les montants; les autres n'ont qu'à se présenter à nos bureaux (200 boul. St-Laurant) et à établir leur droit.



"Bébé", par J. C. Pelletier, St-Sébastien.

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

626, Parc Lafontaine, Montréal.

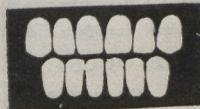
Le Samedi

— aux —

Etats-Unis

A commencer avec son numéro du 2 octobre, le **Samedi** ne sera plus vendu que **5 cts** l'exemplaire aux Etats-Unis. Pour inaugurer cette réduction, il commencera dans ce numéro du 2 octobre un Grand Concours avec nombreux prix et un Grand Feuilleton, par le célèbre Boisgobey.

 **Dites-le à vos amis**



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Américain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

La Revue Populaire

— AUX —

ETATS-UNIS

A partir du prochain numéro (celui d'Octobre) la REVUE POPULAIRE sera vendue aux Etats-Unis au même prix qu'au Canada, c'est-à-dire

10 CENTS

au lieu de 15 comme en ce moment. L'encouragement reçu et celui que nous escomptons, nous engage à faire cette réduction. —



Prof.

Lavoie

Fabricant
Expert de
Perruques
et Toupets
pour Dames
et Messieurs

Maison
fondée en
1860

Cheveux teints dans toutes les nuances désirées. Coiffures pour Bals et Soirées

Assortiment complet de Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure, Peignes et Ornaments en Tous Genres pour CCheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New York.

No 8, Rue NOTRE-DAME OUEST
Coin Boul. Saint-Laurent, Montréal.

Avis aux Dames et aux Jeunes Filles

Dans ces jours de grande chaleur venez vous asseoir à notre Fontaine au Soda, y goûter une bonne glace servie proprement par un homme d'expérience, vous pourrez de cette façon jeter un coup d'oeil plus à votre aise sur ce qui peut vous plaire, et vous être utile.

PARFUMS, SAVONS, POUDDRE et tous Articles de Toilette propres à la femme.

Articles photographiques de choix: Cameras, Films, Papiers à imprimer et tous autres accessoires.

Une chose en plus, par message téléphonique nous envoyons chercher à domicile les ordonnances et les y reporter une fois remplies.

Une visite est respectueusement sollicitée.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4739

SONNET A LA LUNE

O lune d'argent, tendre amie,
Toi dont l'éclair pâle et troublant
Jette un manteau de velours blanc
Aux toits de la ville endormie,

Lune de rêve et de folie,
Dont le regard étincelant
Nous suit, dans ce monde accablant,
Parfois plein de mélancolie;

Je te salue, astre enchanté,
Charmante soeur des nuits d'été,
Car tu fus toujours, blonde lune,

La muse d'amour et d'espoir
De ceux, qu'en passant, la Fortune
A fait poètes, un beau soir...

France DORGET,

(Agée de 15 ans).

CHANSON

Je m'en irai dans le ciel bleu
Un soir de lune...
Je m'en irai conter à Dieu
Mon infortune!

Je lui dirai—je souffre tant
Loin des étoiles...
Leur regard bleu est si tentant
Dessous leurs voiles!—

Que je suis las de leur pitié
Par trop lointaine...
Et je voudrais d'une amitié
Moins incertaine!

Souffrez que mon coeur amoureux
En choisisse une...
Et nous nous marierons tous deux
Au clair de lune!

Jean de Busca.

DEUX EPITAPHES

Ci-git le fameux Chamillard,
De son roi le pronotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans le ministère.

Ci-git le Prince de Ligne;
Il est tout de son long couché,
Jadis il a beaucoup péché
Mais ce n'était pas à la ligne.